LA REVUE DE PARIS

LA

REVUE DE PARIS

VINGT-SEPTIÈME ANNÉE

TOME CINQUIÈME

Septembre-Octobre 1920

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE DE PARIS

85bis, FAUBOURG SAINT-HONORÉ, 85bis

1920

27e Année N° 17 1er Septembre 1920

GENERAL LIBRARY
OCT -6 1920
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

DIRECTEURS

ERNEST LAVISSE
de l'Académie française

ANDRÉ CHAUMEIX

SOMMAIRE

		Pages
Anatole France	*Stendhal*	5
Giraud-Mangin	*Ceux de jadis* (1re partie)	18
Jean Pommier	*Un Opuscule inédit de Renan*	52
Augustin Filon	*L'Impératrice Eugénie.* — II	63
André Beaunier	*L'Amour et le Secret* (fin)	101
Commt Henri Carré	*La Bataille de la Marne vue du côté allemand*	151
Léon Deutsch	*L'Obéissant serviteur*	174
Louis Brun	*Le Cas bulgare*	193

Copyright 1920 *Revue de Paris*.

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 85bis FAUBOURG SAINT-HONORÉ

ADMINISTRATION, ABONNEMENTS ET VENTE : 3 RUE AUBER

1920

LIVRES NOUVEAUX

IDÉALISME ET RÉALISME

par **Eugène de Faye.**

On se tromperait fort en conjecturant, sur la foi du titre, qu'il s'agit ici d'abstractions lointaines. Ces vocables d'aspect suranné recouvrent, au contraire, une pensée très positive et très actuelle. Seulement M. de Faye s'est défendu de croire — et avec raison — que le seul moyen de traiter des problèmes de l'heure présente est de s'abandonner à un empirisme optimiste, au fond indifférent. Par une vive réaction, il a remonté aux sources froides et pures de la philosophie grecque, à Platon, à Aristote. On ne peut qu'applaudir à l'acte de foi que suppose une telle méthode et un tel dessein.

L'ESTHONIE

par **M. Martna.**

L'auteur, membre de la Délégation esthonienne, a visé à donner au public français, dans un livre simple et clair, les moyens d'acquérir les connaissances essentielles sur ce pays nouvellement arrivé à la conscience nationale. On y lira avec fruit les chapitres consacrés aux origines du peuple esthonien, à ses mœurs, à sa religion. Les événements ont marché si vite que la conclusion de la paix n'est pas indiquée dans ce volume. Mais la confirmation que cette paix apporte à la thèse politique soutenue par l'auteur est la meilleure preuve de son bien-fondé.

Dans son numéro du 15 septembre, la REVUE DE PARIS *publiera un*

ESSAI PSYCHOLOGIQUE SUR JÉSUS-CHRIST

par **ERNEST RENAN**

Opuscule inédit annoncé et commenté dans le présent numéro.

FRANÇOIS BULOZ ET SES AMIS (T. II)

par **Marie-Louise Pailleron.**

Dans le premier volume de son ouvrage si intéressant, madame Marie-Louise Pailleron nous avait raconté la *Vie littéraire sous Louis-Philippe*. Elle nous parle aujourd'hui surtout de Buloz comme directeur de la Comédie-Française, fonction qu'il remplit pendant une dizaine d'années, depuis 1838 jusqu'à la Révolution. L'histoire des démêlés de François Buloz avec Rachel, sa glorieuse et peu commode pensionnaire, nous est retracée dans tous ses détails. On ne peut s'empêcher vraiment d'admirer l'activité et l'énergie de l'homme qui, en dirigeant la *Revue des Deux Mondes* et la *Revue de Paris*, s'occupait encore de gouverner ces comédiens que Molière appelait « des animaux difficiles à conduire ». Ajoutons que ce livre contient aussi d'amusants détails sur le mariage de Buloz, sur George Sand, sur Musset et sur Castil-Blaze. Il a sa place marquée dans toute bibliothèque littéraire.

LA RÉSURRECTION DE LA CHAIR

par **Henry Bordeaux.**

Malgré le grand et légitime succès qui accueillit *les Derniers jours du Fort de Vaux*, la *Vie héroïque de Guynemer* et *les Captifs délivrés*, le public fidèle de M. Henry Bordeaux sera heureux de le voir revenir au roman, sans pour cela quitter tout à fait l'histoire, puisque l'action, dans ce nouveau récit, se déroule en marge de la guerre. Comme on devait s'y attendre, *la Résurrection de la chair*, en même temps qu'une intrigue attachante, contient une haute leçon morale, qui est de bonté et d'humanité. C'est un livre nourri d'idéalisme et de réalité vivante, un des meilleurs de M. Henry Bordeaux. Celui-ci publie en même temps la première version (la plus étendue) de son étude sur Jules Lemaître : on y lira avec grand intérêt certains développements qui avaient été supprimés pour ramener l'ouvrage aux proportions d'un discours académique.

STENDHAL

Environ le temps où l'on inaugura le monument de Stendhal dans le jardin du Luxembourg, un mien ami très cher, qui est stendhalien, me demanda si j'aimais comme il fallait, de tout cœur, ce délicieux homme.

— C'est l'homme, — lui répondis-je, — le moins indifférent qu'on ait jamais rencontré et le plus communicatif ; et je me suis privé d'un grand plaisir en ne le fréquentant pas assez. Il se montre à nous avec un naturel qui est la plus grande des séductions. Il est toujours vrai, et quand il ment, ce qui lui arrive quelquefois : il le faut bien ; le mensonge est une des constantes nécessités de la vie ; sans le mensonge, il n'y aurait au monde ni art, ni beauté, ni amour. Eh bien ! quand il ment, il est vrai encore, naturel et semblable à lui-même, intime, confidentiel et le plus galant homme du monde. Vous voyez que je l'aime. Je l'admire aussi, bien que l'admiration ne s'accorde guère avec l'amitié. L'amitié est familière et veut sourire et s'égayer ; elle va aux visages épanouis, aux cœurs ouverts et se refuse aux âmes sombres et repliées ; on admire Pascal, on ne l'aime pas. On aime Stendhal, et l'on se plaît à le parcourir comme le plus accidenté des esprits.

— Eh bien ! pourquoi n'avez-vous pas dit cela? — me demanda vivement mon ami. — Pourquoi n'avez-vous jamais rien écrit sur Stendhal?

1er Septembre 1920.

382096

Je répondis qu'il était fort indifférent que j'eusse ou n'eusse pas parlé de Stendhal, que je n'étais pas capable de le faire pour la raison que je venais de dire: parce que je l'avais trop peu pratiqué et qu'il fallait laisser le soin de le faire connaître à tant d'excellents écrivains qui l'avaient soigneusement étudié.

Enfin je donnai de bonnes raisons et il arriva cette fois, comme à l'ordinaire, qu'elles ne touchèrent pas mon ami. Les bonnes raisons n'ont jamais persuadé personne. Par faiblesse et par amitié, je cédai, me disant qu'après tout les quelques pages qu'on me demandait n'étaient pas une assez grande chose pour en disputer longtemps et qu'elles témoigneraient de mon attachement à la *Revue de Paris*. Il me faut tenir ma promesse.

Commencez, Piérides !

Dans le désordre de mon sacré délire, je célébrerai d'abord les mollets de mon héros.

Il me souvient qu'au siècle dernier, Arsène Houssaye nous dit un jour, non sans admiration, que Stendhal avait la jambe belle. Le fait est que, dans l'amusant portrait qu'Henri Monnier a mis, je ne sais pourquoi, en tête des *Soirées de Neuilly*, notre auteur, en frac et en culotte, montre un mollet superbe. Il prisait cet avantage et le faisait valoir par le choix qu'il faisait de ses culottes de cheval. Il s'afflige quand il a renversé une tasse de café au lait sur son beau pantalon neuf. Il n'en faut pas sourire. Une belle jambe, sous Louis XIV, était aussi estimée chez un homme que chez une femme, et Saint-Simon ne manque pas de noter que le chevalier de Rohan avait la plus belle jambe du royaume. Rigault, dans son portrait du roi, trousse le manteau pour faire valoir la cuisse. Au temps de Murat, de Junot, de Lassalle, le jarret était estimé. Pourquoi Beyle eût-il dédaigné ces présents de la nature? Notre société depuis lors s'est montrée, à cet endroit, un peu puritaine, mais les sports et l'athlétisme pourront bien nous ramener au culte de la beauté physique ; et qui sait les avantages que réservent à nos beaux hommes, les guerres que l'avenir, hélas ! nous prépare. Beyle n'avait pas mauvaise grâce à se trouver bien fait et à s'en réjouir. Au reste ses portraits nous font paraître un visage gros et rond, mal gracieux et même un

peu comique, éclairé par de petits yeux pétillants. Ce n'était pas ce qui pouvait lui nuire aux yeux des femmes sur lesquelles il était furieusement porté. Il avait un défaut beaucoup plus grave : il était timide. Rien n'est plus fâcheux. Si vous voulez être beaucoup aimé, beaucoup et souvent, soyez borgne, bossu, boiteux, tout à votre aise, mais ne soyez pas timide. La timidité est contraire à l'amour et c'est un mal presque incurable.

Nous devons au très sagace M. Paul Arbelet, qui a apporté à la biographie de notre auteur d'abondantes et précieuses contributions, de connaître, par le menu et comme il faut, l'amour que Beyle ressentit à vingt ans pour mademoiselle Victorine Mounier. A cet âge, il disait comme Chérubin, « Je vous aime », aux arbres, aux nuages, au vent. Ce qu'il y a de rare dans cette passion, qui dura cinq ans, c'est que si l'amoureux entendit une fois celle qu'il aimait jouer du piano dans un concert, il ne la vit jamais. Il l'imaginait fine, un peu maigre. Un jour, il apprit d'un de ses amis qu'elle était épaisse et laide. Cette révélation l'étonna. C'est ainsi que le chevalier de la Manche, plein d'amour pour sa dame Dulcinée, demande à son écuyer comment il la trouve. « Elle a des yeux de perle », lui répond Sancho, ce qui jette don Quichotte dans une pénible surprise, et il demande si ce ne seraient pas les dents qui seraient de perle, car, si l'on y songe, des yeux de perle sont plus convenables à un poisson qu'à une dame. Le jeune Beyle usa de savants artifices pour émouvoir Victorine Mounier. Après avoir séché pendant cinq ans « dans les feux, dans les larmes », il la vit pour la première fois, ou la crut voir, et lui adressa une question banale à laquelle il lui sembla qu'elle répondit au moins par un geste. Il conjecture que son habit et ses manières d'élégant Parisien firent sur elle un grand effet, mais il ne sait pas si elle le reconnut. C'est ainsi que finit le grand amour de Beyle pour Victorine Mounier.

Nous devons encore à M. Arbelet, entre mille autres choses, de connaître le journal où l'on peut suivre les amours milanaises qui, après nombre d'années perdues, furent couronnées par la comtesse Pietragrua devenue moins jolie, mais plus majestueuse. Enfin il fut aimé ; M. Arbelet soupçonne qu'il

ne le fut pas gratuitement. Beyle néanmoins jouit de son triomphe sans ombrage. Il était perspicace, mais ne l'était pas au delà de ce qu'il est naturel de l'être, et c'est parce qu'il reste toujours dans la nature, qu'il nous plaît toujours. Tel qu'il nous apparaît, c'est un grand amoureux : « Dame, demoiselle, bourgeoise, paysanne, il ne trouve rien de trop chaud ni de trop froid pour lui. » Et il a une propension spéciale pour les servantes d'hôtel.

C'était beaucoup d'affaires pour un amoureux sujet à retomber dans sa timidité première. Heureusement qu'il s'enhardit par l'effort continu d'un caractère énergique. Cet avantage lui parut si considérable, qu'il l'érigea en système. Il professa qu'une femme peut toujours être prise d'assaut et que l'attaque, en ces rencontres, est un devoir auquel un homme ne saurait se dérober sans honte. Il enseignait la jeunesse sur ces graves matières et donnait aux jouvenceaux cinq minutes pour dire à une femme : « Je vous aime. » C'était la doctrine, mais, dans le particulier, il resta troubadour. Son ami Prosper Mérimée lui connut sur le tard deux amours-passions et ne le vit jamais qu'amoureux ou croyant l'être. Je ne sais pourquoi il me revient à l'esprit en ce moment une parole que M. Renan prononça un soir sous la rose : ayant condamné les mœurs des musulmans et des chrétiens, cet homme sage nous dit : « Les Européens font preuve d'une déplorable indécision en tout ce qui concerne la conjonction des sexes. »

Henri Beyle, issu d'une bonne famille de Grenoble, naquit courageux, indépendant, ennemi de toute autorité. Il ne se laissa imposer aucune religion. Dès l'enfance il aimait la liberté. Il ne se joignit jamais au troupeau des agneaux innocents ni au chœur des bons anges. Ainsi fait, il tâta du métier militaire, et alla en Italie, comme aide de camp du général Michaud. C'était le temps où Paul-Louis était canonnier à cheval. On gardait alors beaucoup de liberté sous les armes. Beyle y put vivre à sa guise et vagabonder à souhait. Il n'était pas meilleur soldat que Paul-Louis, mais il était plus brave et montrait au besoin du sang-froid et de l'intrépidité.

A Milan, durant les guerres, le hasard ingénieux trouva un motif de vignette dans le goût de Charlet, de l'amusant

Charlet du *Mémorial* : il se plut à joindre dans une loge de la Scala un jeune officier joufflu, enluminé, râblé, le mollet tendu, à un vieux, long et mélancolique général d'artillerie, Henri Beyle à Choderlos de Laclos. Beyle, dès l'enfance, piochait *les Liaisons dangereuses* comme le manuel du bon séducteur. Or, Laclos avait composé ce livre dans sa jeunesse à Grenoble. Le jeune Dauphinois lui put parler de madame de Merteuil, de son vrai nom madame de Montmort, boiteuse et qui lui donnait des noix confites. Et Laclos, attristé par la ruine de ses ambitions démesurées, « s'attendrit » à ce souvenir. Il s'était déjà confié plusieurs années auparavant sur ce sujet au comte de Tilly. « C'est à Grenoble, avait-il dit, que je vis l'original dont la mienne (madame de Merteuil) n'est qu'une faible copie ; une marquise de L. T. D. P. M., dont toute la ville racontait des traits dignes des jours des impératrices romaines les plus insatiables. » Surtout ne croyez pas que Beyle alors fut curieux de littérature. Ce serait le gâter. Il ne savait pas ce qu'il deviendrait et ne s'appliquait encore qu'à l'art de vivre, qui est, après tout, le plus difficile et le plus utile des arts, incertain, à cette heure, s'il serait négociant ou fonctionnaire. Et pour commencer l'œuvre de sa vie, qui était sa vie même, il voyageait en Italie. Et il voyageait dans la bonne manière du président de Brosses, d'abord pour connaître les hommes et principalement les femmes, puis la nature et les arts, mais avec cette différence que le président serra ses observations comme un magistrat qui compte bien retourner à l'heure dite en sa ville de Dijon,

Heureux qui comme Ulysse a fait un beau voyage !

tandis que Beyle s'attarda, s'oublia sur cette terre de volupté et se fit cosmopolite.

Je suis concitoyen de tout homme qui pense.

Jouir des choses fut son unique soin, au cours de ses promenades dans le plus beau des pays. C'est la terre où l'on aime. Comment il y aima, nous l'avons assez fait entendre dans ce rapide griffonnage. Moins mûr, moins cultivé que le président de Brosses, moins doué pour les arts, ce qu'il goûta d'abord ce fut la musique italienne. Sans être musicien, il avait un senti-

ment très vif de la mélodie. Pourtant ce qu'il a écrit sur Rossini, paraît aujourd'hui très vieux et fait sourire. Cela tient au sujet. Il est surprenant que cet art, qui est commun aux oiseaux et aux hommes et qui devrait chez l'homme comme chez l'oiseau présenter la stabilité des beautés naturelles, est au contraire le plus exposé aux révolutions du goût et aux vicissitudes du sentiment. Quoi ! la musique n'est soumise qu'à la loi des nombres, elle devrait être fixe comme l'arithmétique et elle est à la merci de tous les caprices de la mode. Je voudrais bien qu'un musicien philosophe m'expliquât cette singularité. Enfin Stendhal parla congrument de la musique. Il était moins bien doué pour la peinture; ses yeux n'étaient pas bons, il n'avait le sens ni de la couleur, ni du dessin. En s'appliquant, il arriva à jouir de la peinture. A force d'intelligence, d'esprit, d'attention et grâce à la hauteur de son esprit toujours tendu vers le beau, il devint connaisseur. Il a bien parlé du Corrège et il faut lui en savoir gré. Il a admiré Raphaël, qu'aujourd'hui le respect humain nous empêche de louer, parce que ce n'est pas un peintre assez difficile.

Un des grands torts de Stendhal, est de croire que l'art du peintre et du sculpteur a pour but unique d'exprimer les sentiments et de peindre les passions. Diderot donnait aussi dans ce travers. Devant un tableau il voulait être ému. Il exigeait que Greuze lui fît verser des larmes et, si Greuze le laissait calme, il l'accablait d'invectives. Semblablement, Beyle demande à l'art des émotions et nulle autre chose. Ni la richesse de la couleur, ni la correction du dessin, ni le style de l'ouvrage, ni le caractère des figures ne l'intéressent. Le « faire » ne l'émeut pas. Il faut qu'un tableau lui arrache des sanglots, lui inspire de la colère, de l'amour, de la vénération, le fasse tomber en extase, sans quoi il est bon à mettre au grenier. Dans le même temps, lord Byron, à Milan, pleurait devant l'*Agar* du Guerchin. C'est que tous ces excellents esprits n'étaient pas bien avancés dans la connaissance de l'art. Ils étaient comme M. Poirier qui s'émeut à la vue d'un tableau où l'on voit un chien de Terre-Neuve sauvant un enfant; à quoi son gendre, le marquis de Presle, réplique qu'une peinture représentant des oignons que l'on coupe tire aussi des larmes.

Beyle se fait de l'art une idée un peu vulgaire et commune. L'art ne doit émouvoir qu'en offrant le spectacle de la beauté. Dans ces dispositions il n'était pas possible que notre curieux d'art sentît l'antique ; il le trouvait froid.

Il le trouvait froid et sans expression.

Nous dirions, s'il fallait l'excuser, que, de son temps, on n'était pas encore très avancé dans la connaissance de l'art antique. Winkelmann ne voyait rien au-dessus de l'*Apollon du Belvédère* et il ignorait les marbres grecs. Chateaubriand n'est pas en progrès sur lui. Dans son *Itinéraire*, il fait remonter les frontons du Parthénon à l'époque d'Hadrien. Aujourd'hui ces chefs-d'œuvre sont à portée de tous les sots, qui les offensent de leur admiration.

Beyle avait son sculpteur ; c'était un moderne, un contemporain, Canova, tout rayonnant alors d'une gloire européenne. Beyle professait pour lui de l'admiration et du respect. Canova avait la grâce et la noblesse. C'est pourtant une question de savoir ce que Beyle, amant de la nature, pensait au dedans de lui de ce zélé purificateur de la chair, de ce statuaire moins voluptueux que Thorwaldsen lui-même, qui communiquait au nu plus de chasteté que n'en apportent d'ordinaire les voiles et les draperies et donnait à ses déesses une apparence de lampadaires.

Pour ce qui est de l'architecture, Beyle, en dépit de sa myopie, s'y plaisait et n'en raisonnait pas mal. Il y a beaucoup de raison et de sentiment dans ses descriptions de Saint-Pierre de Rome et de la colonnade du Bernin. Si l'on excepte le dôme de Milan qui, malgré sa beauté, a peu d'admirateurs, l'Italie ne possède, autant dire, pas de grands monuments gothiques. Notre connaisseur ne s'en plaignait pas. Il avait horreur de l'art chrétien. Il ne pouvait souffrir ce qui est triste et s'en tenait sur les cathédrales au sentiment de Fénelon qui, dans son *Dialogue sur l'Éloquence*, comparait un mauvais sermon à une église gothique. C'est Mérimée, qui lui apprit à distinguer l'arc roman de l'arc en tiers-point. L'archéologue qui étudia la Chaise-Dieu et Saint-Savin, le jeune Mérimée ironique et froid, montrant au gros homme rougeaud qui tend le jarret une abside romane ornée de têtes coupées, voilà encore un beau sujet de vignette ! Celle-là nous l'imaginons roman-

tique, dans la manière cruelle et satanique des lithographies dont Eugène Delacroix illustra le *Faust* de Gœthe. Cette lithographie porterait pour légende en lettre gothique de style 1830 :

« Stend. — Non je n'aime pas l'art triste.

« Mér. — Ce qui amuse n'est pas triste. Voyez toute cette diablerie ! »

Beyle, qui vieillissait, s'en tint à Percier et Fontaine et ne chercha pas une distraction aux ennuis de la vie dans l'étude de l'art chrétien.

L'art, l'amour, l'amitié, l'étude furent les amusements de ce galant homme. Sans être traversée de malheurs extraordinaires, sa vie ne fut pas exempte des maux attachés à la condition humaine et dont le plus terrible est de penser. Il ne fut pas sans éprouver des souffrances physiques et morales qu'il supporta avec ce courage habituel et ce stoïcisme souriant qui formaient le fond de son caractère.

Ce qu'il paraît avoir souffert le moins patiemment en ce monde c'est le contact des sots. Il les craignait plus encore que les méchants. En quoi il était bien avisé. « Les sots, disait Lamennais, sont plus redoutables que les méchants. Ceux-ci se reposent parfois, les sots jamais. » Oui, certes, le sot est plus redoutable que le méchant. C'est lui qui vous apporte la mauvaise nouvelle, c'est lui qui, juge intègre, condamne l'innocent, qui, médecin réputé, tue le malade, c'est lui qui cause les guerres et les pestes et sacrifie aux dieux cruels, c'est lui qui sur un tableau du Corrège efface le visage délicieux d'Io, c'est lui qui, bon époux, fait mourir à petit feu sa malheureuse femme. C'est l'ennemi naturel de la science, de la beauté, de la liberté. Si Stendhal à force d'adresse et d'énergie échappa quelquefois à la poursuite des sots, il est un hôte, hélas ! qu'il n'a pas évité et qui fut le fléau de sa vie ; cet hôte invisible et silencieux, c'est l'ennui, l'ennui, l'insupportable ennui, le pire de nos ennemis : auprès de lui, la tristesse, avec ses voiles ondoyants et le jeu de ses ombres, nous sourit presque ; lui, il est nu, sans visage et sans forme et muet ; et dans notre vie d'un instant, il nous hante pendant des siècles. D'où vient que ce compagnon qui s'attache à la plupart des hommes et préfère les esprits les plus cultivés, semble à

tous si affreux ? N'est-ce pas parce qu'il nous entretient de la condition humaine et nous révèle ce que nous sommes? Stendhal l'a connu autant et plus qu'un autre, mais assurément il n'en eût pas parlé, comme j'en parle ici, de peur de trop accorder à la mélancolie et de donner dans le Sénancour. Je dois cet hommage à son caractère.

Beyle est par le fond de ses idées un homme du XVIIIe siècle. Disciple d'Helvétius et de Condillac, il se passait de Dieu dans sa philosophie aussi facilement que Laplace dans sa mécanique. Une dame disait d'André Chénier qu'il était athée avec délices ; Beyle l'était, pour le moins, avec satisfaction, sans ostentation aucune, et sans la moindre envie d'amener l'espèce humaine à cette créance. Il était aussi peu porté que possible à faire des prosélytes et, s'il eût cru avoir les mains pleines de vérités, il ne les eût pas ouvertes. Les opinions humaines lui inspiraient un mépris respectueux.

En matière de gouvernement, il fut toujours partisan de la révolution. Jacobin, dans sa première jeunesse, il vénérait Brutus et regardait Napoléon avec les yeux d'Arena. L'âge tempéra ces sentiments. On a de lui des fragments d'une histoire qui témoignent d'une vive admiration pour le vainqueur de Marengo. Mais, devenu fonctionnaire, il resta républicain et libéral et fit, dans l'intimité, figure d'un Cadet-Gassicourt. Les Bourbons lui inspirèrent une aversion dont la constance est remarquable en ce temps où la versatilité des esprits devançait les vicissitudes de la fortune et qui fournit aux pamphlétaires la matière d'un *Dictionnaire des Girouettes* plus gros qu'un *Almanach royal*. Pendant le Gouvernement de la Restauration, il témoignait à Béranger et à Manuel une vive amitié, détestait les prêtres et dessinait des éteignoirs sur ses cahiers de notes, afin d'exprimer par cet emblème l'esprit du gouvernement. Il s'accommoda de la royauté de Juillet qui le décora comme fonctionnaire, ce qui lui fit un sensible plaisir. Ceux qui en douteraient donneraient à penser qu'ils ne connaissent guère les hommes, ou qu'ils croient que les grands esprits n'ont pas les faiblesses des petits : en quoi ils se tromperaient.

Un trait de son caractère est trop saillant pour n'être pas indiqué dans son portrait même laissé à l'état de croquis

rapide. Il était secret, caché, étrangement attentif à dissimuler ses actes. Engagé sans cesse dans des aventures d'amour, on conçoit qu'il usât de discrétion. Mais on s'aperçoit bientôt en déchiffrant ses papiers qu'il faisait comme beaucoup d'amoureux qui veulent tout taire et tout dire. Craignait-il la police, les espions, les sbires ? Sans doute les gouvernements sous lesquels il vivait justifiaient de telles inquiétudes. En 1820 la police autrichienne, le croyant affilié aux Carbonari, l'expulsa de Milan. Voilà de quoi sans doute prendre des précautions. Oui, sans doute, mais la cautèle de Stendhal est d'une sorte toute particulière, si puérile qu'elle a tout l'air d'un jeu et qu'on voit qu'il s'amuse. Est-il surprenant qu'un homme supérieur s'égaye ainsi ? Il n'y a que les sots qui ne se permettent jamais d'enfantillages. Ce grand romancier, dans les lenteurs de son existence tranquille, se donnait l'illusion de courir, comme son Fabrice, les plus terribles périls. De là ces faux noms ; ces initiales, ces pseudonymes, ces mots mystérieux, ces phrases anglaises ou italiennes, ces noms rayés à l'encre ou coupés au canif, tout cet appareil naïf de mystère enfin, qui rend si difficile le déchiffrement de ses cahiers et fait le désespoir et les délices de ses éditeurs ; car un éditeur aime aussi les aventures. Nous aimons tous les aventures.

Il y a des hommes de génie qui intéressent plus que leurs œuvres, comme Leibnitz ; il y a en d'autres qui n'intéressent que par ce qu'ils ont écrit, Le Sage, par exemple. Il me semble que lorsqu'on lit Beyle, c'est Beyle qu'on cherche, et qu'on préfère l'homme qu'il fut aux plus belles inventions qu'il a laissées. C'est pourtant un incomparable essayiste et un très grand romancier, et très surprenant aussi, par son goût pour le romanesque et son mépris de la vraisemblance. qu'il a souvent sacrifiée à je ne sais quoi de plus grand. L'art de Beyle, si admirable dans *le Rouge et le Noir* et dans *la Chartreuse*, ne fait par prévoir l'art du romancier tel qu'il prévalut dans la suite du XIXe siècle ; il se rapporte beaucoup mieux à celui de Richardson, de Jean-Jacques, de Laclos, de Benjamin Constant, de Gœthe, tout au moins par le soin exclusif de peindre les sentiments. Rien chez Beyle qui fasse penser à Balzac, plus jeune que lui de

seize ans, mais plus précoce, à Balzac si peintre et qui colorie si vivement les êtres et les choses; rien qui ressemble à Walter Scott leur aîné à tous deux, abondant décorateur, qu'il faut bien rappeler, puisqu'il était de leur temps en possession, dans le monde entier, de tous les esprits et de tous les cœurs.

Nous savons que Stendhal travaillait longuement son plan, mais qu'il n'a jamais essayé d'amender son style et que ses livres furent tous écrits de premier jet. C'est ce qu'il fait entendre lui-même en disant qu'il compte sur l'ordre des idées et non sur la qualité des termes et ne se soucie point du style. En faut-il induire qu'il n'écrivait pas bien? Non point. Fénelon non plus ne travaillait pas son style, il ne corrigeait guère ses phrases et, quand il les corrigeait, il les gâtait. Or Fénelon était tenu par Stendhal pour le plus agréable écrivain du XVIIe siècle et c'est une opinion encore suivie par plusieurs. Nous voilà avertis que Beyle, comme Fénelon, n'estimait dans le style rien autre chose que le naturel. On en pourrait seulement induire qu'il n'était pas artiste, ou du moins qu'il ne l'était pas plus que Fénelon. De toute évidence, il l'était moins. Mais il y a bien des manières d'écrire et l'on peut y réussir parfaitement sans aucun art, de même qu'il arrive d'être un grand écrivain sans correction, à la façon de Henri IV dans ses Lettres et de Saint-Simon dans ses *Mémoires*.

Encore un coup, Beyle écrivait-il bien? Pressé de répondre à cette question tout net et sans barguigner, je dirai d'abord que personne au temps de Beyle n'écrivait bien, que la langue française était tout à fait perdue et que tout auteur du commencement du XIXe siècle, Chateaubriand aussi bien que Marchangy, tout auteur, dis-je, écrivait mal, à l'exception du seul Paul-Louis Courier, dont le cas était particulier. Paul-Louis Courier, s'avisant que la langue française avait péri, se fabriqua, pour son usage, un idiome avec des morceaux d'Amyot et de La Fontaine. C'est tout le contraire de ce que fit notre Milanais et ces deux auteurs sont aussi dissemblables qu'il est possible à des contemporains.

— Enfin, — me poussez-vous, — Beyle écrivait-il bien? écrivait-il mal?

— Eh bien ! Cherchez le langage français dans un chapitre

du *Pantagruel*, ou des *Essais* de Montaigne, ou dans une page de ce vieil Amyot, dont Racine désespérait d'imiter la grâce ; et vous sentirez tout de suite qu'on ne retrouvera pas dans les âges qui suivront une telle fleur, une telle vénusté. Passez vite, et abordez les grands siècles. Si vous prenez alors, comme exemple du bon style, la *Conversation du maréchal d'Hocquincourt avec le père Cannaye, le Roman comique*, les *lettres* de Racine *sur les Imaginaires*, les *Caractères* de La Bruyère, les *Souvenirs* de madame de Caylus, Beyle n'écrit pas bien. Si vous prenez comme canon les *Lettres persanes*, l'*Essai sur les mœurs*, les *Contes* de Voltaire, les *Rêveries du promeneur solitaire* ou la *Lettre sur les aveugles*, Beyle n'écrit pas bien. Mais, si vous le comparez, comme il est équitable et juste, à quelqu'un de ses contemporains et aux meilleurs, aux plus habiles et aux mieux doués, vous trouverez qu'il écrit bien, qu'il écrit très bien, et vous vous assurerez qu'il l'emporte sur Chateaubriand pour la simplicité du discours et la probité du langage.

Le désastre de la langue, commencé dans la jeunesse de Mirabeau, grandit sous la Révolution, malgré ces géants de la tribune, Vergniaud, Saint-Just, Robespierre auprès desquels nos orateurs d'aujourd'hui semblent des enfants criards; malgré Camille Desmoulins, rédacteur du dernier pamphlet bien écrit que devait lire la France ; le mal s'aggrava encore sous l'Empire et la Restauration ; il apparut effroyable dans les ouvrages de Thiers et de Guizot.

En ces temps déplorables, les écrivains en qui subsistait encore le sens de l'exactitude et le goût de la forme, s'efforcèrent d'échapper au fléau ; chacun, à l'exemple de Paul-Louis, se composa un langage à sa convenance et selon ses moyens, et l'on rechercha de toutes parts la singularité. L'originalité, que l'on ne goûtait au XVIIe siècle que dans le choix et l'ordre des idées, fut affectée dans les mots et les tournures de phrases, dans le vocabulaire et la syntaxe. Ce fut un mal si l'on considère que, le langage étant fait pour la communauté des oreilles, toute singularité en doit être bannie. Mais enfin, il fallait refaire la langue, et il se trouva, pour accomplir cette œuvre, de bons artisans; on en connut même de prodigieux. Par malheur une trop curieuse originalité

nuisit parfois à la clarté du discours ; trop d'apprêt et de soins en altéra le naturel et la simplicité. Et l'indifférence de Stendhal pour le style est devenue dès lors plus apparente.

Toutes les décadences sont tristes. Il faut plaindre le sort d'un Boëce ou d'un Paul Orose. Craignons cependant de déplorer trop vite la ruine des lettres françaises. Tacite n'écrivait pas dans le siècle d'Auguste et pourtant nous le lisons avec plus de plaisir et d'émotion que Tite-Live. Voilà une belle fiche de consolation pour nos historiens. J'en offre une autre assez riche à nos romanciers et conteurs : qu'ils pensent à Pétrone, à l'élégant Pétrone, qui florissait sous Néron et que M. Salomon Reinach fait naître, si je ne me trompe, à une époque beaucoup plus basse encore.

Sur les poètes, qui ont leur langage propre, et dont le déclin ne fut pas régulier et continu comme celui des prosateurs, je ne dirai rien. Beyle m'a détourné d'eux ; il n'entendait rien à la poésie. C'était un ennemi d'Apollon, un vrai Marsyas.

ANATOLE FRANCE

CEUX DE JADIS

I

DANS LES BUREAUX DU « LIBÉRAL DE L'OUEST »

« — D'une part, on prête à monsieur Louis Bonaparte des prétentions à l'Empire ; un parti qui s'intitule parti bonapartiste travaille du moins dans ce sens au nom du président ; d'une autre part, la Constitution exclut toute restauration monarchique. Prêter, dans ces circonstances, son « loyal concours » au président de la République, c'est donc renoncer au maintien de la Constitution et seconder, par ricochet, les manœuvres et les espérances de ses ennemis. »

M. Malgon père, — le Bonhomme, comme on appelait familièrement, à Nantes, le directeur du *Libéral de l'Ouest*, — accentua les derniers mots d'une voix triomphante. D'un geste devenu mécanique, il releva sur le front ses grosses lunettes à cercle d'écaille. Son regard, qui n'entrevoyait plus que de façon confuse la silhouette de maître Bois-Leroux, parut attendre de ce dernier l'aveu d'une argumentation sans réplique.

Sur la grande table de sapin noirci s'étalaient les épreuves du numéro qui paraîtrait à la fin de l'après-midi. C'était l'un de ces papiers (où l'encre grasse non encore sèche avait pris l'empreinte de son pouce) que M. Malgon achevait de lire à son visiteur.

Avocat dont la renommée s'étendait à toute la Bretagne et la Vendée, ancien député à la Constituante non réélu aux élections de 1849, maître Bois-Leroux offrait un complet contraste avec son interlocuteur. Grand, maigre, la physionomie froide, la mâchoire allongée et volontaire entre les larges favoris, il contemplait, avec une ironie contenue, qui restait sympathique, le petit homme à la face glabre, au ventre saillant, aux lèvres gourmandes, aux gestes exubérants, qui réclamait son suffrage.

— Eh bien ! cher maître, qu'en dites-vous? — interrogea le Bonhomme, impatienté d'un silence trop long à son gré.

— Je dis, mon cher Malgon, que la seule chance, — très faible au reste, — de maintenir au moins de nom la République, serait pour notre parti de se rallier, ici et ailleurs, aux principes exposés dans le manifeste électoral, objet de vos acerbes critiques. Il faudrait amener monsieur Louis Bonaparte, — comme vous l'appelez irrévérencieusement, — à attacher quelque prix à notre « loyal concours » et à l'y mettre, — c'est-à-dire à conserver le cadre républicain, sinon le tableau, — en échange de l'appui que nous lui prêterions contre les royalistes.

Du coup, les lunettes reprirent leur aplomb sur le gros nez du directeur du *Libéral.*

— Comment !...

Sans un geste, de sa voix glacée, aux intonations à peine nuancées, maître Bois-Leroux poursuivit :

— « L'Empire est fait! » s'est écrié, au début de cette année, monsieur Thiers, en apprenant que le général Changarnier était révoqué de son commandement des troupes de Paris. L'Empire se fera, tout au moins, dès que le Prince-Président le voudra sérieusement. La grande majorité du pays acceptera, sans résistance et parfois avec joie, le fait accompli. Rappelez-vous la prédiction de Lamartine avant l'élection du 10 décembre 48 : « Il y a des noms qui entraînent les foules comme le mirage entraîne les troupeaux, comme le lambeau de pourpre attire les animaux privés de raison !... » Nous nous sommes réjouis trop tôt de la révolution de Février; nous regretterons Louis-Philippe !...

— Lamartine fut cause de tout le mal ! Il empêcha la Cons-

tituante de nommer elle-même le président de la République, parce qu'il redoutait l'élection de Cavaignac ou de Ledru-Rollin. Est-ce bien vous que j'entends? Il me semble écouter encore votre confrère Guillaumin, ce Guillaumin qui, sous la dernière monarchie, fut en maints procès de presse l'avocat du *Libéral* et qui, l'autre jour, me conviait à me tourner, comme lui, vers « le soleil levant » ! Ce thuriféraire prétendait que Napoléon II ou III, — on ne sait quel numéro de règne le personnage voudrait prendre! — serait bientôt sur le trône. Guillaumin compte devenir l'un de ses ministres et il m'offrait impudemment de faire de mon journal l'organe officiel du parti bonapartiste à Nantes !

Un sourire triste plissa les lèvres minces de maître Bois-Leroux.

— Il ne serait jamais, — affirma-t-il, — ministre de l'Empire; mais, s'il ne s'agissait que d'intérêt personnel, le Bonhomme aurait avantage à suivre les conseils de maître Guillaumin.

Écartant brusquement son vieux fauteuil de paille de la table devant laquelle il était placé, le père Malgon se leva, et, dressé de toute sa petite taille, tendit la main vers le mur où, sur de simples rayons, s'allongeaient les gros volumes reliés de la collection du *Libéral* et de ses prédécesseurs, l'*Ami de la Constitution* et la *Gazette Nantaise*.

— Depuis trente ans que j'ai succédé à mon père, qui lui-même poursuivait l'œuvre du sien, j'ai défendu la liberté dans toute la mesure permise par les lois bâillonnant la presse. Je continuerai aussi longtemps que je tiendrai la plume. Après moi, mes deux fils feront de même. Je suis sûr d'eux et, à mon lit de mort, je pourrai dire comme Horace : « *Non moriar omnis !* »

Une légère rougeur d'émotion colora le teint pâle de l'avocat qui tendit la main au journaliste. Il savait la sincérité des convictions du Bonhomme, dont le désintéressement n'avait plus à faire ses preuves. C'était une tradition de famille s'appuyant sur soixante ans de journalisme honnête.

— Vous ne deviendrez jamais un courtisan du pouvoir; moi non plus... Mais je maintiens mon dire. Si le parti républicain ne veut pas sombrer tout entier et pour de longues années dans l'impuissance, il lui faut prévenir, à tout prix,

le grand ouragan qui se prépare. Sans rien perdre de son indépendance, il pourrait...

— Revenir sur le vote de juillet dernier où il fit échouer la proposition de revision constitutionnelle, admettre le renouvellement des pouvoirs du président?... Pourquoi pas l'érection dans Paris d'une nouvelle colonne Vendôme, fondue avec les canons de l'expédition romaine et portant la statue de Louis-Napoléon?...

— *Quos vult perdere !...* — fit pensivement maître Bois-Leroux. — Je crois d'ailleurs qu'il est trop tard : le destin est en marche ! Il faut, mon cher ami, beaucoup de candeur pour s'imaginer que le prince se croira tenu d'abandonner le pouvoir en mai prochain, à l'expiration de son mandat.

— On le mettra en accusation ! on le fusillera comme un traître, s'il viole la Constitution qu'il a jurée !

— Et qui le fusillera?... les soldats qui l'acclament?... les généraux qu'il a le droit de nommer à son gré?...

— Changarnier lui-même, — objecta le Bonhomme, — n'a-t-il pas assuré, voilà trois mois, l'Assemblée Nationale qu'*On* ne réussirait à entraîner contre elle ni un bataillon, ni une compagnie, ni une escouade et que l'*On* trouverait devant soi les chefs que nos soldats sont accoutumés à suivre sur le chemin du devoir et de l'honneur ! Vous êtes trop pessimiste, mon cher maître. Changarnier doit connaître pourtant le réel état d'esprit de l'armée !

— Vous vous bercez toujours d'illusions. Changarnier n'a plus de troupes sous ses ordres. Il n'est qu'un représentant royaliste, sans autorité sur l'armée, sans influence sur le peuple. Que pourra-t-il faire?... La « comédie de quinze ans », — comme l'on avait surnommé le régime de Juillet, — a pris fin trop tôt. C'est la tragédie qui commence. Il faut être prudent, très prudent ! A ce propos, j'ai regretté votre article de l'autre jour sur le Prince-Président ; il pourra vous valoir de grands ennuis. C'est sans doute à ce sujet que vous m'avez écrit désirer de moi une consultation juridique. Je suis à vos ordres.

Le Bonhomme, étonné, expliqua qu'il s'agissait seulement d'un petit différend avec son propriétaire et non d'un procès

de presse. Puis, déjà inquiet, il voulut avant tout élucider la question plus grave soulevée par l'avocat.

Celui-ci était devenu, depuis la brusque évolution de maître Guillaumin, le défenseur attitré du *Libéral*. Longtemps, la question religieuse l'avait séparé du père Malgon ; il était, en effet, un catholique convaincu et pratiquant. Malgré un commun attachement aux idées démocratiques, les deux hommes se voyaient rarement sous la monarchie de Juillet. L'entrée de maître Bois-Leroux dans la politique active, la netteté de son attitude à l'Assemblée Constituante, avaient eu raison des défiances instinctives du Bonhomme contre ce républicain qui se disait si hautement catholique. Une première fois, maître Bois-Leroux s'était offert à plaider pour le journal. Depuis lors, le père Malgon avait dû trop souvent faire appel à son concours désintéressé.

Au cours de la seule année 1849, le *Libéral* fut poursuivi à trois reprises pour délits de presse et toute l'éloquence de son défenseur ne put lui épargner de sévères condamnations. Le père Malgon fit douze mois de prison « pour avoir excité ses lecteurs à la haine et au mépris du gouvernement de la République ». Inutilement, son avocat avait souligné l'ironie cruelle du grief fait à ce vieux démocrate de vouloir détruire un régime pour le triomphe duquel il combattait depuis trente ans. Des magistrats avides d'avancement, prêts à toutes les sévérités pour complaire au pouvoir, frappèrent sans pitié le *Libéral* et son directeur. D'écrasantes amendes se joignirent aux mois de prison. Elles auraient tué le journal si le père Malgon, sans fortune personnelle, n'avait trouvé auprès de ses amis politiques l'appui pécuniaire indispensable. Les pièces de cent sous, voire de dix, s'étaient mêlées multiples à quelques billets de mille francs pour fournir la rançon du *Libéral*.

De sa chambre de prisonnier, au régime de la « pistole », le Bonhomme avait eu la joie de pouvoir poursuivre son œuvre. Malgré l'interdiction légale, il continuait à collaborer au journal sous la signature de ses fils. Sa cellule était comme un petit club où les chefs du parti républicain venaient, à tour de rôle, tenir compagnie à leur ami.

Le père Malgon supportait avec philosophie et bonne humeur sa longue captivité. Il la mit à profit pour relire ses auteurs préférés et pour écrire une petite brochure intitulée *Mes prisons*. Il y contait avec verve l'histoire des libéralités diverses d'emprisonnement et d'amende dont, au cours de sa carrière de journaliste, l'avaient gratifié les magistrats de Nantes et ceux de la cour d'appel de Rennes. Ce pamphlet fut rédigé à loisir, avec une telle habileté de forme, que les juges ainsi fouaillés n'y purent trouver prétexte à de nouvelles poursuites.

Mais le Bonhomme savait que le parquet le guettait, n'attendant qu'un prétexte pour prendre sa revanche. Depuis sa sortie de prison, il avait dû imposer à ses fils et à lui-même plus de modération dans leurs attaques contre le pouvoir. Les ressources du parti républicain étaient modestes ; il fallait éviter que de lourdes amendes ne compromissent irrémédiablement l'existence du journal. Malgré tout, la plume des rédacteurs du *Libéral* s'était laissé emporter parfois à des critiques trop vives. Pendant une ou deux semaines, le Bonhomme avait redouté de recevoir une citation du Parquet, mais celui-ci était demeuré inactif, espérant sans doute une occasion meilleure encore.

Quelques jours auparavant, une plus grave imprudence avait été commise. Discutant la prorogation, sans cesse réclamée par les bonapartistes, des pouvoirs présidentiels, le père Malgon l'avait déclarée contraire à la Constitution, ajoutant qu'au cas où M. Louis Bonaparte prétendrait passer outre, le peuple saurait faire son devoir et les barricades surgiraient du sol dans tous les faubourgs de Paris. C'est à cet article, au titre menaçant de « Président, prenez garde ! », que venait de faire allusion maître Bois-Leroux.

Ce dernier avait rencontré la veille, dans les couloirs du Palais de Justice, M. Larreux, juge d'instruction. Le magistrat lui avait dit que décidément le *Libéral* était incorrigible. Il fallait que M. Malgon eût perdu la tête pour oser provoquer ainsi le peuple à l'émeute. Une plainte du procureur de la République paraissait certaine, que suivraient des poursuites devant aboutir à une dure condamnation.

— Cet article, — conclut maître Bois-Leroux, — m'avait

semblé bien dangereux. J'ai fait valoir pourtant auprès de M. Larreux le fait que, dans l'une de vos dernières phrases, vous déclariez très improbable une prorogation des pouvoirs présidentiels. Vos appels à la violence prenaient ainsi un caractère surtout théorique. M. Larreux a paru frappé de mon argumentation et je ne désespère pas de le voir mettre un frein au zèle du parquet.

Maître Bois-Leroux prit un temps et, avec son froid sourire, il ajouta :

— Ce magistrat est assez irrité de n'avoir pas été compris dans la dernière promotion judiciaire. Peut-être ressentirez-vous les bons effets de son mécontentement. En tous les cas, redoublez de sagesse !

Le grand avocat interrompit les chaleureux remerciements du Bonhomme, déjà rendu à son optimisme habituel, pour lui demander quel sujet de dispute il pouvait avoir avec son propriétaire.

— Voyez ce contrat de bail ! — fit le père Malgon en tendant une feuille de papier timbré.

Maître Bois-Leroux lut de sa voix monotone :

Nous Malgon et femme sommes prévenus :

1° Que le bois de corde ne se doit pas mettre au grenier, mais à la cave et qu'il n'y a que le fagot et les mottes [1] qui doivent y trouver place ;

2° Qu'il ne sera porté ni feu ni chandelles allumées dans le grenier où l'on ne doit aller chercher les objets de besoin que pendant le jour ; de même qu'à la cave où, si l'on veut être éclairé, on doit se servir d'une lanterne fermée ;

3° Que les cheminées seront ramonées aux frais des locataires aussi souvent qu'elles l'exigeront afin d'éviter les accidents ;

4° Que lesdits locataires feront placer, sous leurs fontaines ou jarres à eau, des trépieds sous lesquels on met un vase pour recevoir l'eau qui filtre le plus ordinairement au travers de ces jarres et ce pour éviter qu'elle ne tombe sur le plancher ;

5° Que les chambres ne seront point lavées en grande eau, mais avec des frottoirs et des napperons mouillés, à mesure que l'eau sera jetée modérément sans la laisser séjourner. Cette précaution est essentielle en ce que les planchers ne sont pas épais et qu'il en résulterait des avaries aux soliveaux et aux logements des étages inférieurs.

1. Combustible fait avec de la tourbe comprimée, alors en grand usage dans la région nantaise.

— Eh bien?... — questionna maître Bois-Leroux, qui achevait sa lecture avec un petit rire silencieux, visiblement amusé par la forme naïve de ce bail provincial, comme aussi qu'on recourût à ses lumières pour un aussi mince sujet.

Le Bonhomme conta que l'eau suintant des jarres et débordant des récipients qu'on avait oublié de vider, avait, au dire du propriétaire, traversé le plancher et abîmé le plafond de l'étage inférieur. Le père Malgon eût payé volontiers les quarante francs réclamés pour les réparations, s'il n'avait soupçonné son propriétaire d'être « de robe courte » et de se laisser pousser à lui chercher noise.

Maître Bois-Leroux haussa les épaules, disant un peu sèchement que le Bonhomme voyait partout *Rodin* et ses hommes noirs. Il fallait payer afin d'éviter un procès ridicule et perdu d'avance.

La porte du cabinet directorial s'ouvrit brusquement. Honoré, le prote, entra, l'air bougon à son habitude, la moustache et les cheveux grisonnants hérissés en bataille. Depuis vingt-cinq ans qu'il occupait son poste, il faisait preuve à la fois d'un dévouement sans limites et d'une permanente mauvaise humeur.

Après un bref salut à maître Bois-Leroux, il se plaignit amèrement de ce que le Bonhomme n'eût pas renvoyé les épreuves à l'atelier. Il mettrait encore le journal en retard !

Le père Malgon tendit en riant les papiers. Toujours irrité, le prote lui reprocha d'avoir ajouté cinq ou six lignes à son article, ce qui entraînerait un remaniement de la mise en pages.

— Allons, allons, Honoré ! tu le sais bien ! La « une » ne peut être « serrée » avant que le courrier de Paris ne soit composé. Est-il arrivé à l'heure ?

Le chef d'atelier répondit que MM. Paul et Jean Malgon qui, eux, ne « lambinaient » pas, avaient presque fini de découper les *informations* dans les journaux de Paris de la veille (apportés par la diligence partie d'Angers où le train s'arrêtait à cette époque). Dans une heure, on pourrait « rouler ».

Honoré se dirigea vers la porte. Le Bonhomme le pria de

lui envoyer les « informations », afin d'y jeter un coup d'œil avant qu'on les donnât à composer.

Mais le prote refusa. M. Malgon garderait trop longtemps la copie attendue par les ouvriers. On lui enverrait la « morasse » quand tout serait prêt.

Honoré sortit, en continuant à grommeler sous son épaisse moustache d'inarticulés reproches, mais la porte se rouvrit aussitôt.

— Voilà la République ! — dit une voix joyeuse. — Ton prote a pour toi de ces bontés familières dont je réserve la faveur à mon valet de chambre. Bonjour, maître! Salut et fraternité, vieux jacobin !

— Bonjour, vieux chouan !

C'étaient les formules de bienvenue dont se saluaient, presque à chaque rencontre, le Bonhomme et M. de Marvéjolle, ancien officier de la Maison du Roi sous Sa Majesté Charles X. Les deux hommes s'étaient liés d'amitié étroite dès le lycée où, par une étrange fantaisie, M. de Marvéjolle père, légitimiste intransigeant mais voltairien enragé, avait voulu faire élever son fils plutôt que dans un pensionnat religieux.

Louis-Marie-Henri-Pierre-Hugues-Raoul de Marvéjolle n'avait usé dans la vie que du dernier des prénoms dont la munificence paternelle l'avait si largement doté. « Une vraie grappe ! » disait-il parfois railleur. Pour rien au monde, il n'eût voulu s'appeler Louis, après qu'un roi de France, par sa faiblesse, « avait laissé traîner ce nom devant un tribunal révolutionnaire ». Henri lui aurait plu, s'il n'y avait eu dans l'histoire que le Béarnais, mais il y avait maintenant M. le comte de Chambord « qui finirait dans une sacristie ». Hugues était « trop moyen âge ». Pierre était « un nom de portier ». Il restait Raoul. M. de Marvéjolle s'en était contenté et déclarait n'avoir pas eu trop à s'en plaindre.

De fait, pendant les dix années qui suivirent sa rentrée dans la vie civile, ses bonnes fortunes, agrémentées de quelques duels heureux, avaient défrayé la chronique scandaleuse nantaise. Le manoir où il habitait dans un faubourg de Nantes, sur la côte Saint-Sébastien, entouré d'un vaste jardin au bord de la Loire, n'avait eu d'un ermitage que la discrète solitude

de ses ombrages, la hauteur de ses murs, l'absence de tout voisinage autre que les champs et les prairies des fermiers du châtelain.

Bien des jolies femmes, savamment voilées, avaient autrefois franchi l'une des petites portes percées, çà et là, dans les longues murailles que l'humidité du fleuve proche couvrait de mousse. Parfois, le galant M. de Marvéjolle allait chercher la dame attendue, sur l'autre rive, dans un canot qu'il amarrait au retour en un petit port fermé d'une grille et creusé sous la grande terrasse qui dominait la Loire. Il avait pris à Venise l'idée de cet abri commode.

Mais l'âge était venu peu à peu, et, à la suite d'une trahison cruelle, M. de Marvéjolle avait renoncé, depuis plusieurs années, aux grandes amours. Il les remplaçait par des fantaisies passagères nées le plus souvent dans les coulisses du théâtre qu'il fréquentait avec assiduité. Il y passait l'hiver presque toutes ses soirées, — les poches pleines de cornets de bonbons qu'il distribuait, paternel, aux petites actrices.

Ses journées étaient partagées entre la lecture, la chasse, la pêche et des travaux compliqués de mécanique. Imbu des idées à la mode à la fin du XVIIIe siècle, son père lui avait fait apprendre jadis le métier de tourneur sur métaux. Il en avait gardé une adresse de main lui permettant de construire les petits modèles de machines que son esprit inventif lui suggérait. Certaines de ces créations, copiées par des industriels nantais, leur avaient rapporté une fortune. M. de Marvéjolle s'en souciait peu. Il professait pour l'argent un mépris absolu et ne s'occupait point d'augmenter des revenus qu'il jugeait très suffisants pour vivre tranquille.

Par tradition de famille, plus que par conviction personnelle, il était demeuré légitimiste et votait aveuglément à chaque élection pour le candidat du parti. Cela ne l'empêchait point de railler les derniers Bourbons « confits dans la dévotion et incapables de monter à cheval ». Il se bornait, lui, à aller à la messe de temps à autre et à se confesser, la veille de Pâques, au brave curé de campagne dont il était le paroissien. M. de Marvéjolle tenait à donner l'exemple à ses fermiers, professant hautement la formule célèbre qu'il faut « une religion pour le peuple ». Il lisait quand même Voltaire

et Rabelais, comme son père, et aussi, il est vrai, M. de Chateaubriand et les écrivans romantiques.

C'était un grand et beau vieillard d'une soixantaine d'années, alerte et souple encore, qui consacrait fort bien une nuit entière à pêcher l'alose ou le saumon dans un « bachot » plat, au milieu des brouillards du fleuve. Il jurait des « mordious » allègres, quand, tirant sur le levier alourdi d'une grosse pierre pour faire contrepoids, il apercevait, dans le filet formant poche et lentement sorti de l'eau, les écailles argentées de quelque belle prise. Et, au matin, comme si de rien n'était, il passait son costume de cheval pour la randonnée quotidienne.

De sa carrière militaire, il aimait peu à évoquer les souvenirs. Il avait pris part comme capitaine à l'assaut du Trocadéro et plus tard, comme commandant, escorté fidèlement, jusqu'à Cherbourg, Charles X sur le chemin de l'exil. Mais cette fuite lui semblait honteuse, car il ne comprenait pas qu'on se rendît sans combattre,... ni même après avoir combattu.

Ce que très peu de personnes savaient à Nantes, c'est qu'avant de servir dans la garde royale, M. de Marvéjolle s'était battu comme engagé volontaire à Montmirail et à Champaubert. Voyant la France envahie, ce galant homme avait oublié qu'il était royaliste. Malgré la violente opposition d'un oncle, — le seul parent proche qui lui restât et plus préoccupé d'organiser l'insurrection que de couvrir la frontière, — il avait pris le fusil. Sous le nom de Sébastien, emprunté à sa résidence, il était allé s'enrôler à Paris. Dans l'un des derniers combats de l'immortelle campagne, une balle lui avait traversé la poitrine, comme il se ruait, baïonnette au canon, sur des tranchées prussiennes. Il était encore convalescent quand eut lieu le retour de l'île d'Elbe. Cela seul empêcha le « chouan », ainsi que disait le Bonhomme, d'aller combattre de nouveau à Waterloo.

Comme maître Bois-Leroux avait pris congé du père Malgon, celui-ci, resté seul avec son ancien camarade, voulut recommencer à parler politique, mais M. de Marvéjolle ne s'y prêta point et passa aux choses sérieuses. Il annonça qu'il venait

de porter chez le Bonhomme un cent d'huîtres arrivées de Cancale, le matin même. N'était-on pas déjà au 2 septembre (mois avec *r*) de l'an de grâce 1851? Il y avait joint quelques perdreaux et un beau lièvre tués, voilà trois jours, en braconnant à travers ses champs. Il s'était disputé avec madame Malgon qui voulait mettre le lièvre en rôti et les perdreaux en salmis. Il avait dû la menacer d'emporter le tout. Finalement, on aurait, ce soir, le lièvre à la Royale, les perdreaux rôtis sur canapé. Madame Malgon avait promis à M. de Marvéjolle l'un des potages qu'il aimait le plus et des artichauts à la barrigoule qu'elle savait si bien apprêter.

— J'ai envoyé, par mon domestique, — continua le gentilhomme, — quelques bouteilles de bourgogne pour tes fils et moi... puisque ta gourmandise n'a aucune excuse étant celle d'un buveur d'eau. Nous dînerons à six heures « tapant », quand même le télégraphe t'apporterait, avant, la nouvelle que le Bonaparte s'est décidé à faire son coup d'État.

Le Bonhomme riait de plaisir dans son fauteuil. Il proclama que son ami Raoul avait eu parfaitement raison de vouloir les perdreaux rôtis, puis, anxieusement, s'informa si l'on penserait à les barder de lard. Pour M. de Marvéjolle, la chose ne faisait point doute, madame Malgon s'étant chargée de surveiller les apprêts du repas.

— Catherine est une maîtresse femme. En un rien de temps, elle a commencé la sauce à la Royale pendant que la domestique plumait les perdreaux. La cuisine embaumait déjà, quand je suis parti pour t'avertir que ce soir je serai ton hôte.

— *Deus nobis hæc otia fecit !* — dit en riant le Bonhomme. — *Nunc est bibendum !...* — répliqua M. de Marvéjolle. — L'eau fraîche t'attend et, nous, le vieux Corton !

Il tira sa montre :

— Quatre heures ! on va bientôt « rouler ». Je voudrais voir fonctionner la nouvelle machine...

Nulle demande ne pouvait être plus agréable au père Malgon. Dès l'enfance, il avait respiré l'odeur grasse de l'encre d'imprimerie et aucun parfum ne lui paraissait aussi suave. Sans plus attendre, il voulut conduire M. de Marvéjolle dans l'atelier, pour lui montrer son « Applegath and Cowper » dernier modèle.

II

DANS L'ATELIER

L'imprimerie du *Libéral* était installée dans une cour intérieure couverte d'une verrière. Elle s'étendait entre les bureaux de l' « administration », — dont l'entrée se trouvait rue Neuve-des-Capucins, — et ceux de la « rédaction », où l'on arrivait par un long couloir partant du quai de la Fosse. Par suite de la grande différence de niveau des deux chaussées, un escalier en bois, sorte d'échelle de meunier haute de six ou sept mètres et fixée à même le mur de l'atelier, faisait communiquer ce dernier avec les locaux supérieurs. Un petit corridor séparait le bureau directorial et celui des rédacteurs, — qui lui faisait face, — de la grande porte vitrée de l'atelier.

En voyant entrer le Bonhomme et son ami, le prote accourut au-devant d'eux avec un sourire aimable s'adressant particulièrement à M. de Marvéjolle, pour lequel il professait la plus vive admiration. A deux ou trois reprises, le gentilhomme avait su réparer, comme en se jouant, des presses devenues invalides et que le mécanicien de l'atelier ne parvenait pas à faire fonctionner. Le père Honoré n'oubliait point de telles actions d'éclat !

Quand il connut que M. de Marvéjolle désirait voir en marche la machine anglaise, il déclara que, dans vingt minutes au plus, on pourrait « rouler ». Puis il courut entre les hautes tables portant les « casses » et recommanda aux ouvriers « composant » les dernières nouvelles arrivées de Paris, d'accélérer leur travail en l'honneur de l'illustre visiteur.

— *Hic Labor est noster, sunt hæc miracla Typorum*
Queis nihil utilius videt aut pretiosius orbis !

— déclama le Bonhomme, en montrant d'un geste large à M. de Marvéjolle l'atelier en plein travail. — Voilà quel est notre labeur, tels sont les miracles réalisés par les imprimeurs. Rien n'apparaît plus utile ou plus précieux dans l'univers !

— Ah çà ! tu t'amuses maintenant à mettre ton métier en vers latins?... J'avoue que je préfère Horace !

Le Bonhomme répliqua que la critique ne l'atteignait point, le poème dont il venait de citer deux vers ayant pour auteur Claude-Louis Thiboust qui l'avait écrit en 1754. L'œuvre avait au moins le mérite de décrire avec une rare précision le travail typographique. Il avait découvert cet opuscule, voilà une huitaine de jours, chez un bouquiniste des quais de l'Erdre. Séduit par sa lecture, il savait aujourd'hui par cœur tout le poème.

— Il est beau d'avoir une pareille mémoire à soixante-trois ans, mais quelle absurdité de l'employer à retenir des œuvres de basse latinité !

— Quoi que tu en penses, sans le connaître, — ô juge téméraire ! — il y a dans ce petit poème de remarquables trouvailles de mots. Regarde mes compositeurs à la besogne. Peut-on mieux dépeindre que maître Thiboust la tâche que tu leur vois accomplir :

Jam spectare juvat quænam sint munera stantis
Compositoris : habet divisas ordine Capsæ
Quasque Notas ; scriptorum imitabitur ære tenorem.
Mirare hunc scite propriis sua signa legentem
E Loculis, quæ, ut mox reddant exempla, reponit
Sub Ferulam, Spatiis disjungens singula verba...

— *Stantis compositoris !* du compositeur toujours debout ! L'épithète est vraiment heureuse ! Ne vois-tu pas aussi les *casses*, où toutes les lettres sont rangées dans l'ordre voulu, les lettres avec lesquelles le typographe reproduira les œuvres des écrivains?...

Le Bonhomme, enthousiaste, continuait à réciter le poème où l'on dépeignait les ouvriers tirant les lettres du *cassetin*, — donnant aux lignes l'égale longueur sans laquelle la page ne pourrait être *liée dans la galée*, — transportant sur le *marbre* le texte composé, — plaçant les *bois*, — prenant des *coins* pour *serrer la forme*, — soulevant celle-ci doucement pour voir s'il ne s'en détachait pas quelques lettres, — enfin *l'ajustant* à la presse.

... Apparent mira instrumenta prementis
Lamnæ, quam nostra suspendimus arte Columnis...

— Impossible de mieux décrire la force et le jeu merveilleux de la *platine*, suspendue par quatre colonnes d'airain !

M. de Marvéjolle suivait, d'un œil attentif, le travail des ouvriers illustrant lumineusement le texte du poème récité par son ami. Celui-ci entrait maintenant dans la description des antiques presses *à bras*, dont deux exemplaires demeuraient dans l'atelier. Il parlait des *jumelles*, des deux *tympans*, des *frisquettes*, de la *vis de l'arbre*, de la *manivelle*, — le tout avec des mots latins par trop calqués sur l'argot professionnel pour rester littéraires. Mais la clarté du récit était saisissante.

M. de Marvéjolle se l'avouait en voyant, dans un coin de l'atelier, de jeunes ouvriers laver des *formes* qui seraient ensuite *distribuées*. Amusé, il entendait justement le Bonhomme parler, dans son latin barbare, de « l'eau bouillant dans cette chaudière qui allait être versée sur cette forme ». A l'aide de la brosse dont on les frotterait, les caractères reprendraient bientôt leur propreté. La *forme* une fois retirée de l'eau et placée sur le marbre, on desserrerait les *coins*. Le compositeur lèverait les lettres par pincées qu'il *distribuerait* dans son *cassetin*.

Le poème s'achevait par une lyrique apostrophe où maître Claude Thiboust concluait que les chefs-d'œuvre d'Apelle et de Phidias étaient « plongés dans la nuit des temps qui les absorbe et les dévore ». L'art de l'imprimeur brillait, au contraire, d'un éclat qui ne souffrirait jamais d'éclipse. « Sa gloire passerait d'âge en âge avec les célèbres écrits qu'elle y saurait porter. »

— Vous êtes orfèvre, monsieur Josse ! — dit en riant M. de Marvéjolle, quand le Bonhomme, tout essoufflé, termina ainsi sa récitation. — A vous en croire, l'art de l'imprimeur serait vraiment surhumain !

— Tu ne penses pas si bien dire ! Le préambule du *Catholicon* (imprimé à Mayence en 1560) n'explique-t-il pas que seul « un don gratuit de Dieu a pu permettre une telle production du génie humain »?

— Eh bien ! mon divin ami, allons voir rouler ton « Applegath and Cowper », car Honoré vient nous chercher.

Lourde et massive, mesurant quatre à cinq mètres de long, la nouvelle machine *à double réaction* tirait, en une heure, les deux mille exemplaires quotidiens du *Libéral*. Le mécanicien, — que le père Malgon avait dû envoyer à Londres faire un stage dans les ateliers des constructeurs, afin d'apprendre le maniement de ce modèle récent, — n'attendait pour la mise en marche qu'un signe d'Honoré.

Aux deux extrémités de la machine, de larges plateaux en bois épais recevaient, l'un le papier humide encore vierge, l'autre le journal entièrement imprimé. Se penchant sur le tas de papier blanc, M. de Marvéjolle remarqua que la feuille supérieure était maculée dans un coin.

C'était, comme le dit avec amertume le père Malgon, l'odieux timbre fiscal de deux centimes par exemplaire établi par la loi du 16 juillet 1850. Une autre taxe d'un centime frappait « tout roman-feuilleton ». De telles mesures n'avaient point été imaginées par la majorité réactionnaire de l'Assemblée législative dans un but fiscal, mais afin d'entraver le plus possible la vente des journaux, malgré le principe de la liberté de la presse solennellement proclamé par la Constitution de 1848. Au lieu des romans, qui, par leur grand succès, avaient parfois fait doubler le tirage, on ne trouvait plus au « rez-de-chaussée » de la plupart des journaux que des « études historiques » non soumises à l'invraisemblable impôt.

Sur la demande de M. de Marvéjolle, qui examinait la machine en connaisseur, Honoré, solennel, donna le commandement attendu :

— Roulez !...

Le mécanicien abaissa un levier, la vapeur siffla. Quatre apprentis montèrent sur des tabourets de fonte placés à chacune des extrémités de la presse. Les uns faisaient glisser une par une vers la machine en marche les feuilles de papier blanc ; les seconds les recevaient à l'autre bout tout imprimées et les rangeaient sur la tablette, prêtes pour le pliage et l'expédition.

Curieusement, M. de Marvéjolle se renseignait sur les détails du mécanisme. Dans l'ancien système, dit *à simple réaction*,

un premier tirage imprimait les feuilles d'un seul côté. Il fallait les remettre à la machine pour l'impression du verso. Avec la nouvelle méthode, la feuille conduite par les cordons, une fois imprimée d'un côté par un premier cylindre, passait de celui-ci sur deux tambours en bois qui la retournaient. Elle allait s'appliquer sur le contour d'un deuxième cylindre avec une telle précision qu'elle rencontrait les caractères de la seconde forme juste au point où se trouvaient imprimés au recto ceux de la première. Avec un personnel entraîné, on pouvait ainsi tirer deux mille exemplaires à l'heure, au lieu de sept ou huit cents autrefois.

Ses petites jambes écartées, le regard brillant de joie derrière ses lunettes, le père Malgon observait amoureusement la marche de *sa* machine, — prêtant l'oreille à ses grondements réguliers. Et, comme M. de Marvéjolle s'émerveillait du progrès accompli, il rappela avec quelle rapidité l'impriprimerie s'était transformée depuis le commencement du siècle.

Dans l'atelier de son père, à l'époque de la Révolution, on ne connaissait que l'antique presse «à vis » et en bois, ne différant guère de celle de Gutenberg. On devait aux Anglais les immenses perfectionnements obtenus. A la paix de 1815, quand les relations franco-britanniques purent reprendre leur cours normal, les éditeurs de Paris furent stupéfaits de constater la transformation complète des imprimeries londoniennes. Dans les presses « à levier » et « à plan incliné », inventées pendant les longues guerres où s'épuisait l'Europe, le métal avait été d'abord substitué au bois. Puis le grand progrès fut réalisé par l'invention des presses à « cylindres », dont, — dès 1790, — William Nicholson, éditeur du *Journal Philosophique*, avait conçu la première idée. Cette belle découverte délivrait l'imprimeur de tout ce qui rendait son métier si pénible. Ce n'était plus ses bras qui devaient tirer le « barreau » de la presse, étendre l'encre sur les tampons, « toucher les formes » pour encrer les caractères. Tout cela, la machine le faisait elle-même une fois en marche.

La vapeur avait achevé la grande évolution de l'imprimerie moderne en se substituant au moteur humain dont elle centuplait la puissance. Le 28 novembre 1814, — date à

jamais mémorable, — le *Times* avait été pour la première fois tiré sur une machine que mouvait la force merveilleuse.

— Hein, Honoré? — dit le Bonhomme, — te souviens-tu du vieux temps? te rappelles-tu la nauséabonde préparation des tampons? C'étaient des balles en laine recouvertes de peau de chien, qui ne donnaient un bon encrage que quand cette peau approchait de la putréfaction. Souvent on les faisait macérer dans l'urine. Les « rouleaux », composés de mélasse et de gélatine, ont remplacé avantageusement ces vilains instruments de travail...

Le prote acquiesçait de la tête, content que le « patron » sût si bien exposer l'histoire du métier dont tous deux étaient également fiers. Un à un, les ouvriers avaient quitté leurs « casses » pour faire le cercle autour du père Malgon dont la voix vibrante dominait les grondements de la machine.

Le Bonhomme prophétisait illimités les progrès futurs de la presse, si celle-ci redevenait libre. Mais, comme M. de Marvéjolle disait avoir lu, dans une revue scientifique, que des essais se poursuivaient pour la construction d'une machine « à composer », il haussa les épaules. Ces expériences toutes théoriques ne pouvaient avoir aucun résultat utile. Au plus parviendrait-on à construire quelque ingénieux et coûteux automate susceptible d'imiter vaguement les gestes du typographe. Jamais, — concluait-il aux applaudissements de l'atelier, — jamais la machine ne remplacerait avec avantage la main de l'ouvrier pour la « composition ». Quant à la « distribution » mécanique, c'était folie pure que de même l'envisager!

— Bravo! — cria Honoré, prenant les mains du Bonhomme qu'acclamaient tous les ouvriers. — Monsieur Malgon, je ne suis pas toujours assez aimable avec vous : c'est la faute de mon fichu caractère! mais ça ne m'empêche pas de savoir que je ne suis qu'une bête à côté de vous!

Le Bonhomme souriait, heureux de se sentir entouré par l'affection de son personnel. M. de Marvéjolle, — sans chercher à prévoir l'avenir, sans se douter que, cinquante ans plus tard, la machine à composer serait une réalité, — admirait philosophiquement que le même homme, dont l'audace avait des solutions toutes prêtes aux problèmes sociaux les plus complexes, prétendît fixer un terme aux progrès de la mécanique.

III

SUR LA CÔTE SAINT-SÉBASTIEN

Ce dimanche matin, le castel de M. de Marvéjolle avait pris un air de fête. Au mât planté sur la terrasse, dont les créneaux archaïques surplombaient le fleuve, un pavillon neuf tendait fièrement à la brise les armes du seigneur de céans. Des guirlandes de feuillage entouraient la table dressée sous une tente et où le couvert était déjà mis.

Jérôme, l'ancien ordonnance de M. de Marvéjolle, qui avait vieilli paisiblement à ses côtés, achevait d'astiquer, dans une embrasure de la terrasse, deux canons de cuivre, étincelant sous le soleil et dont la salve joyeuse accueillerait les visiteurs attendus.

Coiffé d'une casquette marine, M. de Marvéjolle arpentait à pas réguliers la vaste cuisine où Pulchérie, — cordon bleu célèbre en tout Nantes, — absorbée dans ses savants travaux, répondait par monosyllabes impatients aux questions de son maître. Le front têtu sous la coiffe, en forme de cornet horizontal, qui couvrait ses cheveux gris, propre comme les casseroles luisantes et innombrables garnissant les murs, — Pulchérie était, à cette heure, occupée à piquer de lamelles de truffes une carpe géante. Sa nièce, Marie-Anne, — seule aide dont elle autorisât l'entrée dans sa cuisine et future héritière de ses secrets merveilleux, — se tenait debout auprès d'elle, attentive à prévenir ses ordres.

Comme M. de Marvéjolle, aussi timide devant sa cuisinière que le Bonhomme en face du père Honoré, insinuait, que *peut-être*, pourrait-on mettre un peu plus de truffes, Pulchérie répondit sèchement :

— Non, monsieur !

Puis, voyant que Marie-Anne semblait partager l'avis de son maître, elle daigna expliquer qu'il ne convenait pas de traiter la carpe comme une dinde de Noël. Le parfum des truffes devait rester discret pour ne pas dominer la saveur propre du poisson, cuit lentement dans le vieux « muscadet » de Vallet.

Se ralliant à ces vues profondes, M. de Marvéjolle se résigna

à laisser Pulchérie à ses fourneaux, mais, avant de quitter la cuisine, il ne put s'empêcher de demander si le déjeuner serait prêt à onze heures et demie.

— Naturellement, monsieur ! — répondit, sans lever la tête, Pulchérie qui, aidée de sa nièce et avec des précautions infinies, plaçait la carpe dans une immense poissonnière de cuivre.

Sur la terrasse, M. de Marvéjolle trouva Jérôme bourrant dans les canons une double charge de poudre.

— Superbe journée, mon commandant ! — dit-il, en tendant la main vers le fleuve dont les eaux grises scintillaient sous le soleil.

Çà et là de longs bancs de sable surgissaient semblables à de gigantesques poissons dorés flottant sur la Loire. On apercevait au loin toute une moitié de Nantes allongeant ses vieilles maisons sur les quais de la Fosse. La haute et massive silhouette de la cathédrale gothique dominait le panorama. La brume des belles matinées de septembre avait déjà disparu ; le ciel était sans un nuage.

— Beau temps ! en effet, mon vieux Jérôme ! — fit M. de Marvéjolle, content de vivre.

Allumant une cigarette, il s'assit sur un haut tabouret de bois, placé devant une longue-vue fixée sur un trépied. Il interrogea l'horizon du fleuve en aval, du côté du vieux pont de Pirmil, dont quelques arches portaient encore d'antiques maisonnettes menaçant ruine.

— La marée monte, — constata-t-il, en voyant le courant de la Loire commencer à refluer vivement. — Ils ne tarderont pas à arriver...

Bientôt, en effet, une grande barque plate débouchait de l'arche centrale du pont de Pirmil, profitant de la marée qui rendait aisés les efforts des rameurs. Avec la longue-vue M. de Marvéjolle distingua les figures connues.

— Le Bonhomme, coiffé d'un panama, est à la barre et s'imagine qu'il gouverne. Heureusement, les mariniers ne s'occupent point de lui ! Voilà madame Malgon, sa fille Mathilde assise à côté de son cousin le capitaine, qui lui fait la cour comme d'habitude et dont l'uniforme flambe au soleil. Voilà le père Honoré que j'ai voulu remercier de m'avoir fait si aima-

blement l'autre jour les honneurs de son atelier ; il a un chapeau haut de forme qui me rappelle Charles X. Paul Malgon se tient debout, l'air inspiré, à l'avant du bateau ; il doit composer quelque poème. Où diable se cache ce lambin de Jean? serait-il resté dans son lit?...

Comme la barque approchait, Jérôme, sur l'ordre de son maître, fit s'abaisser et se relever par trois fois le pavillon seigneurial. Sur le bateau, des mouchoirs ondulèrent pour remercier ; on vit même s'agiter joyeusement le haut de forme d'Honoré et le large chapeau de paille du Bonhomme.

— Garde à vous ! — commanda soudain M. de Marvéjolle.

Grave comme aux parades de jadis, Jérôme prit en chaque main un boute-feu dont la mèche soufrée brûlait lentement, en pétillant dans l'air vif.

— Feu !...

Les deux coups se confondirent dans une claire et forte détonation qui roula aux échos du fleuve pendant qu'un nuage de fumée enveloppait la terrasse.

M. de Marvéjolle, la casquette à la main, empressé à accueillir ses hôtes, descendit en courant l'escalier qui menait à la Loire.

Madame Malgon et sa fille se bouchaient encore les oreilles quand la barque accosta. Après les avoir aidées à prendre terre, M. de Marvéjolle leur baisa galamment la main. Le Bonhomme lui reprocha en riant de former un étrange mélange de petit-maître et de vieux soudard, ce dont le gentilhomme se proclama hautement flatté. Il s'informa pourquoi Jean Malgon manquait à l'appel. Celui-ci, — expliqua son père, — avait dû rester au journal pour parer à l'imprévu jusqu'au moment du tirage. Le *Libéral* paraissait, le dimanche, vers onze heures ; Jean prendrait une voiture et arriverait facilement au manoir pour le déjeuner. Il n'assisterait pas à la partie de pêche, voilà tout !

— Voilà tout !... — protesta M. de Marvéjolle indigné, — mais c'est le plus intéressant !...

— Tu calomnies Pulchérie !...

— Il est vrai que ton fils cadet n'entend rien à la pêche ni à la chasse ; tu en as fait un véritable rat de bibliothèque à ton image et à ta ressemblance ! Heureusement que celui-là a suivi de meilleurs exemples !...

Et M. de Marvéjolle frappa amicalement l'épaule de Paul Malgon, — « son élève », comme il disait.

De taille moyenne, souple et nerveux, la physionomie intelligente et fière, éclairée par de grands yeux bruns, Paul offrait un type séduisant de beauté masculine. Type trop aristocratique au gré de son père qui le raillait souvent sur l'élégance de sa mise, — tandis que M. de Marvéjolle l'exhortait en vain à couper sa barbe fine et soyeuse, mais « trop démocratique » ! Paul, n'écoutant ni l'un ni l'autre des donneurs d'avis, continuait à suivre assidûment les caprices de la mode et à dédaigner le rasoir.

Pour le surplus, il acceptait volontiers les enseignements de M. de Marvéjolle. De bonne heure, celui-ci lui avait appris à monter à cheval, à tenir une épée et à manier convenablement le pistolet, — toutes choses parfaitement inutiles aux yeux du Bonhomme.

« Un tempérament de soldat gâché par les rêveries politiques ! » c'est ainsi que M. de Marvéjolle se définissait mélancoliquement le caractère du jeune homme.

De fait, l'une des premières œuvres littéraires de Paul avait été un poème en l'honneur de Napoléon. Le majestueux « retour des cendres », le pompeux mausolée des Invalides lui semblaient une satisfaction insuffisante accordée au héros. Dans ce dernier, il admirait surtout l'homme qui avait victorieusement porté à travers l'Europe les grands principes d'affranchissement civique et d'égalité, faisant triompher à coups de canon les doctrines révolutionnaires contre les monarques de droit divin. Il rêvait alors de guerres qui vengeraient les humiliations de 1815 et rendraient au pays, avec ses frontières naturelles, sa glorieuse mission de libérateur des autres peuples.

Faisons enfin la France assez grande pour Lui !...

— disait le dernier vers du poème, en évoquant la prodigieuse figure.

Ce petit ouvrage avait été envoyé à Louis Bonaparte, alors prisonnier au fort de Ham où sa captivité ne s'employait pas seulement à écrire des études militaires, mais aussi un traité, de tendances nettement socialistes, sur *l'Extinction du*

paupérisme. Le prince, préoccupé de se créer une clientèle, n'avait eu garde de se borner à un banal accusé de réception. Il écrivit au jeune homme une lettre où, à côté de félicitations aimablement tournées sur son talent littéraire, il le remerciait avec effusion de s'être souvenu du prisonnier victime de l'arbitraire monarchique. Il terminait en l'assurant de sa vive reconnaissance et d'une amitié qui serait heureuse de pouvoir un jour se manifester efficace.

Avec un tel antécédent, Paul aurait pu beaucoup obtenir du Prince-Président après l'élection du 10 décembre, mais la manière dont cette candidature avait été lancée, l'entourage équivoque de Louis Bonaparte, les visées impérialistes à peine dissimulées du nouveau parti, tout cela détruisit vite les anciennes sympathies du journaliste. Plus clairvoyant que son père, il ne croyait guère à l'heureuse issue de la bataille engagée par les démocrates contre l'Élysée soutenu par un courant d'opinion savamment organisé, — ayant à sa disposition toutes les ressources du pouvoir. C'est presque sans espoir qu'il poursuivait l'âpre lutte quotidienne, mais il était bien résolu à n'y point renoncer. Sa liberté, sa vie, il serait prêt, le moment venu, à les sacrifier sans hésiter à la République.

Jusque-là, il tâcherait d'en user le plus agréablement possible.

A l'école de M. de Marvéjolle, il avait eu de nombreux succès de coulisses. Depuis une dizaine de jours, il se demandait si sa virile jeunesse n'allait pas connaître enfin la vraie passion amoureuse. Dans la troupe qui venait de faire ses débuts au théâtre Graslin, figurait une contralto à la voix superbe. Elle ne devait faire à Nantes qu'un court séjour, car elle était engagée à l'Opéra de Paris pour l'année 1852 et, dès la seconde quinzaine de décembre, elle commencerait à y répéter ses futurs rôles.

Clara Gavris, — de son vrai nom Amélie Bourgoin, — était une belle brune de vingt-cinq ans, aux brillants yeux noirs. Elle ne prêta d'abord qu'une attention distraite aux galanteries de ce jeune journaliste qui prenait place parmi ses habituels adorateurs, dans ce qu'elle appelait en riant son « corps de ballet ». Mais, un soir, il avait pu causer assez longuement avec elle et s'était montré amusant et spirituel. Depuis lors,

elle l'accueillait avec plaisir, et, en peu de jours, le rendit très épris d'elle. M. de Marvéjolle, devenu sage et peu confiant dans la solidité des amours de théâtre, reprochait à Paul de prendre celui-ci trop au sérieux, mais il en était pour ses sermons.

Après avoir fait traverser à ses hôtes, la terrasse, — où le Bonhomme jeta en passant un amical regard à la table chargée de cristaux et d'argenterie, — le vieux gentilhomme, qui avait offert le bras à madame Malgon, entra dans le grand jardin entourant son manoir. Au bout d'une longue allée, il ouvrit une des petites portes mystérieuses par où Paul souhaitait, à cette heure, de faire entrer un soir Clara Gavris, pour goûter avec elle la paix de ces antiques ombrages.

Au delà des murs du parc, une vaste prairie s'étendait, bordée d'un côté par la Loire, de l'autre par un bras d'eau dérivé du fleuve, long d'environ cinq cents mètres et large de cent. Aux deux extrémités, un barrage de grosses pierres laissait filtrer le courant, mais ne permettait point l'évasion aux poissons, sauf de petite taille. C'était la *boire*, — comme on disait à Nantes, — dépendance du manoir et où allait avoir lieu, ce jour-là, la cérémonie de la grande pêche annuelle.

Foulant, suivi de ses hôtes, le verdoyant tapis semé de pâquerettes et de boutons d'or, M. de Marvéjolle se dirigea vers un gros bouquet d'arbres, au pied desquels s'allongeait une grève sablonneuse. Des sièges rustiques y avaient été apportés pour la commodité des spectateurs.

Sur la plage, une quinzaine de pêcheurs, recrutés parmi les fermiers de M. de Marvéjolle et les habitants du bourg, étaient entourés par leurs femmes et leurs enfants, porteurs de paniers, de seaux, de baquets de toutes formes et de toutes grandeurs, destinés à contenir l'abondant butin attendu.

Un gros prêtre, de mine réjouie, tapotait les joues des marmots, tout en causant avec leurs mères. Dès qu'il aperçut les arrivants, il accourut vers eux de toute la vitesse de ses courtes jambes. M. de Marvéjolle le présenta à ses invités comme le nouveau curé de Saint-Sébastien, l'abbé Bertrand, qui avait accepté la charge de lui ouvrir les portes du ciel, ce qui n'était point une sinécure. Puis, l'amenant auprès du Bonhomme :

— Voici mon ami Malgon, le citoyen Malgon, le terrible sectaire, l'ennemi de l'Église, le républicain « rouge »; en un mot, le directeur de l'affreux *Libéral de l'Ouest*. Au demeurant, mon cher curé, le meilleur homme après vous que je connaisse et parfaitement incapable de faire du mal à une mouche!

Le prêtre et le journaliste se serrèrent la main en riant, pendant que M. de Marvéjolle, ayant pour chacun un mot affable, recevait les remerciements de ses invités du village.

— Deux coups de senne, mes enfants! — proclama-t-il. — Pas un de plus!... Adressez-vous à votre curé pour qu'ils soient profitables!...

Sous l'œil railleur du père Malgon, l'abbé Bertrand bénit le long filet plié sur l'arrière d'une des deux grandes barques où les pêcheurs venaient de prendre place. Puis, à coups d'aviron mesurés et lents, longeant la rive pour ne pas effrayer le poisson, les bateaux s'éloignèrent vers le haut de la « boire » par où entraient les eaux du fleuve.

Comme le curé était retourné parmi la marmaille, le Bonhomme narquois demanda à M. de Marvéjolle s'il croyait que la bénédiction du prêtre amènerait un poisson de plus dans les mailles.

— L'hypothèse d'un Dieu m'apparaît, à tout prendre, assez vraisemblable, mais je n'imagine guère le Tout-Puissant s'amusant à exaucer des invocations si puériles. Ta « boire » est extrêmement poissonneuse; la pêche sera superbe comme tous les ans. Pourquoi laisser croire à ces paysans que la prière de leur curé y entre pour quelque chose.

— Ça leur fait plaisir! de menues pratiques de ce genre, devenues habituelles, presque instinctives, accroissent leur confiance dans la protection divine. En des circonstances plus graves, en des moments douloureux, cette foi naïve leur sera précieuse. Que veux-tu? ils ignorent les philosophes, et pour cause! ne sachant pas lire. Toutes les maximes de Marc-Aurèle ne valent pas pour eux un bout de prière dit par leur brave curé.

— Mais, la vérité, la vérité?... — insista le père Malgon, pour qui ce mot résumait tout l'idéal humain.

— La vérité?... la voilà, animal! — fit M. de Marvéjolle, embarrassé par l'objection, en montrant Mathilde et Robert

Malgon qui, dédaignant les fauteuils d'osier, s'étaient assis à l'écart, sur la grève, tout près l'un de l'autre.

L'énergique visage du capitaine, hâlé par le soleil d'Algérie, se penchait vers la jolie figure, aux traits doux et fins, de la blonde jeune fille.

L'officier avait pris part à la récente expédition de la Grande-Kabylie, commandée par Saint-Arnaud et entreprise surtout dans l'intention de « faire des généraux », — suivant le mot machiavélique du Prince-Président. Saint-Arnaud y avait gagné le grade de divisionnaire, qui allait bientôt lui permettre de prendre le ministère de la guerre. Robert s'était fait remarquer de lui par son sang-froid et sa bravoure, au cours de cette brève et brillante campagne. Celle-ci terminée, Saint-Arnaud avait tenu à le placer dans un régiment d'artillerie tenant garnison à Paris. Robert habitait là chez son père, Georges Malgon, veuf depuis longtemps.

Ancien officier de Napoléon, mis en demi-solde à la Restauration, alors qu'il achevait à peine sa vingt-cinquième année, le frère cadet du Bonhomme employa la dot de sa femme à une entreprise industrielle où il avait gagné une fortune. Il vivait maintenant de ses rentes. Malgré une réelle affection pour son frère, il ne partageait pas ses opinions politiques. Pendant toute la monarchie de Juillet, il avait applaudi aux campagnes passionnées du *Libéral* et, dans les moments difficiles, était venu en aide au journal. L'élection de Louis Bonaparte rompit cet accord. Sous l'influence de ses triomphants souvenirs de jeunesse, Georges Malgon devint l'un des partisans les plus actifs du Prince-Président. Vainement, il tenta de rallier le Bonhomme à la même cause, déplorant la politique suivie par le *Libéral* qu'il qualifiait d' « insensée ». Des lettres fort vives échangées, il était résulté entre les deux frères une amertume réciproque et une rupture de fait.

Robert refusa d'épouser les griefs paternels. Il faisait profession de dédaigner la politique et d'être uniquement un soldat. Depuis deux années, à la suite d'un court séjour à Nantes, il avait emporté, dans ses lointaines garnisons d'Algérie, un tendre souvenir qui lui était toujours présent. Dès son retour de Kabylie, il était revenu, une première fois, auprès

de sa cousine qu'il avait retrouvée dans tout l'éclat de ses vingt ans et libre encore.

Jusque-là, Mathilde n'avait eu pour lui qu'une affection de proche parente, faite de communs souvenirs d'enfance. Robert passait autrefois à Nantes la plus grande partie de ses vacances, avec son père heureux alors de revoir chaque année le Bonhomme et sa famille. Mathilde traitait son cousin comme un troisième frère. Elle accueillit avec surprise ses premières avances, puis se laissa prendre peu à peu au charme de cet amour sincère. Elle était presque fiancée avec son cousin quand il repartit pour Paris.

Il monta en soldat à l'assaut des résistances paternelles. Inutilement, M. Malgon exprima la crainte que l'union projetée ne nuisît à l'avenir de son fils, — d'autant que Mathilde aimait à proclamer ses opinions républicaines. C'était là, — répondit Robert, — fantaisies de jeune fille ; une fois éloignée de Nantes, sa femme ne s'occuperait pas plus que lui-même de politique. L'affection de M. Malgon pour son fils unique l'avait emporté sur ses rancunes fraternelles. Robert revint à Nantes autorisé à demander au Bonhomme la main de sa fille.

Son oncle l'accueillit à bras ouverts, tout en formulant, à son tour, certaines objections. Il nourrissait contre « les prétoriens » une hostilité de principe. Il eût souhaité que Robert donnât sa démission et mît à profit la fortune héritée de sa mère pour se créer une situation indépendante. Il lui déplaisait d'avoir pour gendre un « séide » de M. Bonaparte.

Robert répliqua qu'il n'était pas plus au service du Prince-Président qu'il ne l'avait été du Gouvernement Provisoire et de la monarchie de Juillet. Il servait la France, sous les ordres des chefs qu'elle se donnait, quels qu'ils fussent. Si Mathilde l'exigeait, il renoncerait, par amour pour elle, à sa carrière militaire, mais le sacrifice serait très pénible.

Sa cousine ne l'avait point imposé. Souvent, M. de Marvéjolle s'était plaint devant elle, avec amertume, que le bouleversement de 1830 l'eût contraint, jeune encore, de quitter l'armée. Elle aimait trop sincèrement son cousin pour lui infliger pareille peine. Elle eût été heureuse de voir Robert partager les opinions républicaines de sa famille, être prêt

à devenir un autre Charras. Elle se contenta de sa promesse de ne pas faire de politique et s'abandonna tout entière à son amour heureux.

A la fin du mois, Robert rejoindrait son régiment, mais Mathilde et sa mère iraient à Paris, en novembre, pour choisir avec lui l'appartement du futur ménage et faire les achats du « trousseau ». La jeune fille se promettait de mettre à profit ce séjour, afin de conquérir à nouveau son oncle, qui la gâtait tant autrefois, et de préparer les voies à la réconciliation des deux frères. Ceux-ci en seraient quittes pour s'abstenir de parler politique pendant les fêtes du mariage qui serait célébré à Nantes au commencement de janvier.

— Oui, c'est une vérité aussi que l'amour ! — dit le Bonhomme en jetant, à travers ses grosses lunettes, un regard attendri sur les deux jeunes gens.

Il remarqua qu'au même instant sa femme, tout en causant avec Paul et le père Honoré auprès de qui elle était assise, observait également les fiancés, avec un sourire heureux. Sous ses cheveux grisonnants, elle offrait une grande ressemblance avec sa fille. C'étaient les mêmes traits délicats un peu usés par la vie. Les soucis matériels avaient parfois été lourds pour le ménage, bien que courageusement portés. Le Bonhomme se disait, joyeux, que sa fille ignorerait de telles épreuves, tout en faisant, elle aussi, un mariage d'amour.

— Il faut que je l'embrasse ! — dit-il à voix haute.

M. de Marvéjolle le saisit solidement au bras et, d'un ton impérieux, lui enjoignit de laisser les fiancés à leur tête-à-tête. L'entraînant vers madame Malgon, il le fit asseoir auprès d'elle dans un fauteuil d'osier.

— Tu peux embrasser ta femme autant de fois qu'il te plaira, — dit-il en riant.

Puis, remarquant qu'Honoré restait un peu embarrassé de son personnage, il eut tôt fait de le mettre à l'aise en lui demandant des nouvelles de l'atelier.

Pendant ce temps, Paul Malgon, les sourcils froncés, commençait à tracer au crayon, sur un calepin, des lignes d'inégale longueur, en l'honneur sans doute de la belle Clara.

Des clameurs enfantines annoncèrent le retour des pêcheurs. Ces cris avaient l'avantage d'empêcher le poisson de s'enfuir vers la partie libre de la « boire », de l'exciter à remonter le courant et à chercher refuge dans la poche profonde du filet. Celui-ci était tendu sur toute la largeur du bras d'eau. Les barques longeaient lentement les deux rives. Les lourds avirons ployaient sous l'effort des rameurs dont les pieds nus s'arcboutaient sur le fond des bateaux.

Arrivée au bord de la grève, la première barque enfonça son avant dans le sable fin. Les hommes s'élancèrent à terre, tirant après eux la forte barre de bois où s'amarrait l'une des extrémités du filet. L'autre bateau, cessant alors de suivre la rive opposée, se dirigea à son tour vers la plage. Peu à peu les gros lièges qui soutenaient la senne, formèrent un arc dont la ligne sablonneuse de la grève figurait la corde.

A mesure que la seconde barque approchait du bord, elle accélérait son allure. A force de rames, les pêcheurs se hâtaient d'achever l'encerclement du poisson. Dès que la deuxième extrémité du filet eut été amenée à terre, le halage commença.

Par grandes « brassées » régulières, les deux côtés de la senne étaient simultanément tirés sur le sable et pliés sur des brancards. Dans le demi-cercle de plus en plus étroit formé par la partie encore immergée du filet, de violents battements de queue témoignaient de l'inquiétude croissante des poissons captifs. Deux ou trois réussirent, dans un élan désespéré, à bondir par-dessus la corde où s'enfilaient les lièges. Des cris de désappointement s'élevèrent parmi les enfants et les femmes.

— Il en restera, soyez tranquilles ! — promit en riant M. de Marvéjolle.

Déjà plusieurs poissons, pris par les ouïes dans les mailles, jonchaient le sol. La senne devenait si lourde à tirer que tous les spectateurs s'attelèrent aux cordes. Honoré, laissant avec joie son chapeau haut de forme sur un des sièges de jonc, avait retroussé les manches de sa redingote et halait le filet avec le même zèle qu'il apportait jadis à tourner la vis des anciennes presses à bras.

La grande « poche » de la senne sortit de l'eau, laissant voir un étonnant amoncellement de chairs vives. C'étaient

des brèmes au ventre étroit d'un blanc cendré, des carpes parfois énormes aux écailles rougeâtres, des brochets aux mâchoires féroces, des tanches aux yeux sanglants, d'innombrables gardons. On apercevait aussi de larges et plates limandes que les plombs du filet, raclant le fond sablonneux de la « boire », avaient chassées de leurs refuges. Il n'y avait point de fretin à cause des grandes mailles de la senne.

M. de Marvéjolle, surveillant le triage qui s'opérait suivant l'espèce et la taille, faisait mettre à part les poissons de grosseur médiocre, pour être rejetés tout à l'heure à l'eau. Les bonnes villageoises considéraient cela comme un pur gaspillage et, n'obéissant qu'à regret, cherchaient à escamoter un poisson de temps à autre.

Amusé par cette constatation, le père Malgon se mit à déclamer en parodiant La Fontaine :

> Petit poisson deviendra grand,
> Marvéjolle lui prêtant vie,
> Mais le lâcher en attendant
> Semble aux paysans pure folie !

Sur quoi, M. de Marvéjolle affirma faux le dernier vers. Le mot « paysan » comptait trois syllabes, l'*y* devant être prononcé comme un *i* avec un tréma. Le Bonhomme soutint permise la licence qu'il avait prise là ; son ami était bassement jaloux de son merveilleux talent poétique !

La senne était assez allégée pour que, sans risquer de la rompre, on pût vider d'un coup le reste de la poche. Quatre hommes solides en soulevèrent les extrémités, faisant glisser la masse vivante qui s'y trouvait encore captive. Plus de cent kilos de poissons furent jetés en bloc sur le sable.

— C'est la corne d'abondance ! — s'écria l'abbé Bertrand émerveillé.

— Spectacle digne de Gargantua et de Pantagruel ! — fit le Bonhomme, fervent lecteur de Rabelais.

Pendant que les pêcheurs, déjà remontés sur leurs barques, se dirigeaient vers la moitié non encore fouillée de la « boire », le partage du butin commença,

M. de Marvéjolle ne réserva pour le vivier installé sous la terrasse du manoir qu'une douzaine de beaux brochets et

carpes. Jérôme les entassa sans plus attendre dans deux baquets remplis d'eau qu'il venait d'amener sur une charrette.

Dès le lendemain, Pulchérie réalisant, suivant un rite savant et contrairement au proverbe, l'harmonieuse union des chairs grasse et maigre de la carpe et du brochet, transformerait ces léviathans en pâtés piqués de pistaches. Conservés en terrines, ils rendraient légers à son maître les jours de pénitence.

De ces savoureux produits, les Malgon auraient bien entendu leur part. Le Bonhomme ne réclama donc qu'une énorme anguille égarée au fond du filet. Sa femme avait promis de l'accommoder le lendemain sur le gril et de la lui servir avec une sauce à la « Tartare », — régal digne des dieux !

Après avoir prélevé la dîme en faveur des pauvres du village, l'abbé Bertrand présida, paternel, au partage du poisson entre les divers ménages. Séchées et fumées, toutes les lourdes brèmes et tanches, de chair médiocre mais saine, constitueraient pour l'hiver de précieuses réserves de vivres. Les poissons plus délicats seraient portés le lendemain à Nantes et vendus au marché. Les plus belles pièces étaient retenues longtemps à l'avance par les grands restaurants de la ville. Grâce à M. de Marvéjolle, quelques louis d'or viendraient ainsi porter l'aisance et la joie dans chaque famille.

Le second coup de senne ne fut pas moins fructueux et, de nouveau, sur la grève, pantelèrent des masses vivantes. Jérôme était revenu, amenant, cette fois, dans sa charrette, un tonneau de « muscadet » que son maître voulait offrir à ses hôtes rustiques. Jean Malgon l'accompagnait d'un pas tranquille. Court et trapu, il ressemblait étonnamment à son père, mais n'en avait ni le caractère primesautier, ni l'abondance de gestes. Il n'y avait d'alerte chez lui que la plume.

Il jeta un regard malgré tout curieux sur la pêche miraculeuse, puis, d'un ton paisible, raconta que Pulchérie, sortie de sa cuisine à la découverte, commençait à s'alarmer. Si, dans un quart d'heure, tout le monde n'était pas à table, elle ne répondrait plus de sa carpe au vin de Vallet.

A cette terrible menace, le Bonhomme bondit de son fauteuil, ayant hâte de donner le signal du départ. Mais M. de Marvéjolle, avant de prendre congé de ses pêcheurs et

fermiers, veut attendre que le tonneau soit mis en perce. Puis, le sourire aux lèvres, l'air aussi empressé et ravi que ce soir de jadis où madame la duchesse d'Angoulême, dans un banquet de la Maison du Roi, lui fit le grand honneur de choquer son verre contre le sien, il « trinque » galamment avec chacune des villageoises.

IV

SUR LA PLACE GRASLIN

C'était dans les premières journées d'octobre. Ainsi qu'il en avait coutume, le Bonhomme arpentait après dîner la place Graslin en compagnie de quelques amis politiques. Il y avait là le docteur Valmot, commissaire général de la République sous le Gouvernement Provisoire, praticien réputé et démocrate non moins célèbre dans toute la région par son dévouement envers les humbles; — le professeur Marin, révoqué par M. de Falloux de son poste au lycée et qui, depuis lors, gagnait sa vie en donnant des répétitions de mathématiques ; — Rameau, ouvrier chapelier, un petit blond à la figure éveillée et énergique, qui, après les journées de Juin, avait trouvé le moyen, déguisé en cuisinier, de s'introduire dans la prison de Belle-Ile pour apporter des secours aux captifs politiques.

Quand le temps n'était point trop mauvais, ces messieurs et quelques autres moins assidus se rencontraient ainsi devant le théâtre, leur journée finie, afin de causer librement, tout en prenant un peu d'exercice.

La place Graslin leur offrait un promenoir commode. L'éclairage en était médiocre, les gros pavés tirés des carrières de la Contrie formaient un sol assez inégal, mais l'espace ne manquait point. La vie provinciale se terminait de bonne heure à cette époque, les passants étaient rares et trois ou quatre voitures, à peine, montaient dans l'après-dîner la rue Crébillon pour prendre la rue Racine ou la rue Voltaire. Les soirs de théâtre, la place se peuplait brusquement pendant les entr'actes, mais redevenait déserte au bout de quelques minutes, quand la sonnette du contrôle invitait les spectateurs à regagner leurs stalles.

Coiffé d'un grand chapeau de feutre mou à bords plats, brandissant un parapluie à manche « en bois des îles » (don d'un capitaine au long cours), le Bonhomme faisait part à son petit groupe amical d'une conversation qu'il avait eue, dans l'après-midi, avec maître Bois-Leroux. L'affaire de l'article sur « la prorogation des pouvoirs » était définitivement *classée*. Devant la résistance inattendue du juge d'instruction, le parquet avait renoncé aux poursuites. L'optimisme du père Malgon s'en trouvait accru; aussi, avait-il accueilli avec scepticisme certains renseignements apportés de Paris par maître Bois-Leroux qui venait d'y plaider une cause importante.

Dans les couloirs du Palais, l'avocat avait entendu, de divers côtés, des allusions précises à un projet de coup de force préparé par le préfet de police Carlier et abandonné sur le refus du général de Saint-Arnaud d'y prêter son concours. Il s'agissait de dissoudre l'Assemblée législative, de proclamer Louis Bonaparte président à vie et de faire ratifier, ensuite, par un plébiscite le fait accompli.

— Ce qui m'étonne, — dit le docteur Valmot de sa voix grave, — ce n'est point que le préfet de police ait pu concevoir un tel plan, mais que Saint-Arnaud y ait fait obstacle. Il est l'homme de confiance du prince qui l'appellera, un jour ou l'autre, au ministère de la guerre.

Le Bonhomme répliqua fougueusement que « monsieur Saint-Arnaud » avait été autrefois cabotin dans de petits théâtres, sous le nom de Florival. Il ne tenait pas à jouer, cette fois, un rôle qui se terminerait tragiquement dans les fossés de Vincennes, devant un peloton d'exécution, si le peuple de Paris ne se chargeait au préalable de faire lui-même bonne et prompte justice des traîtres à la Constitution. Et le père Malgon, tendant vers un réverbère la pomme de son parapluie, fredonna, d'une voix parfaitement fausse, le refrain de *la Carmagnole*.

Il ne croyait point à la réalité du projet Carlier. Rien, pourtant, n'aurait mieux valu qu'une tentative aussi insensée. On en aurait fini, une bonne fois, avec M. Bonaparte et l'on serait revenu à la vraie République, démocratique et sociale, telle que l'avaient souhaitée les hommes de 48.

Marin et Rameau applaudirent.

— Oui, — fit pensivement le docteur, — oui, si... le coup de force n'avait pas réussi...

— Vous parlez comme maître Bois-Leroux ! — s'écria le Bonhomme. — Pensez-vous que les scrupules arrêtent le prince et ses partisans?... Si ces gens-là croyaient le succès possible, le coup d'État réclamé par leurs odieux journaux serait fait depuis longtemps !

— Puissiez-vous avoir raison ! mais j'ai peur !...

Prononcé par un homme aussi énergique et résolu, le mot ne laissa pas d'impressionner les compagnons du docteur. Celui-ci reprit, après un assez long silence :

— Oui, j'ai peur ! Peur que le peuple de Paris, décimé pendant les affreuses journées de Juin, n'hésite à reprendre les armes ! peur que l'opinion n'accepte le fait accompli ! La légende napoléonienne aveugle la foule. Oubliez-vous l'écrasante majorité obtenue par le prince?

Mais le Bonhomme, revenu de sa première surprise, affirma que, de ce côté, les choses étaient bien changées depuis trois ans. Les élections partielles à l'Assemblée législative ne témoignaient-elles pas des progrès inouïs que faisait dans le pays l'idée républicaine? N'était-ce point la crainte du triomphe des « rouges », au renouvellement général de 1852, qui avait provoqué l'abominable loi restreignant le nombre des électeurs? Ce n'était plus seulement les grandes villes qui acclamaient les doctrines démocratiques ; les populations *agricoles* du Centre, de l'Est et du Midi s'y ralliaient en masse. Ainsi s'augmentait sans cesse le nombre des adversaires de Louis Bonaparte dont le jeu était percé à jour. On ne pouvait plus croire au prince démocrate qu'il avait voulu sembler tout d'abord. Il apparaissait l'homme de la réaction, des ultra-conservateurs qu'affolait la perspective des réformes sociales et qui réclamaient un « sauveur » ! Aucune équivoque n'était plus possible ; il suffisait d'ailleurs de regarder l'entourage du président !

(A suivre.)

GIRAUD-MANGIN

UN OPUSCULE INÉDIT DE RENAN

Racontant dans ses *Souvenirs* comment il avait dû renoncer au sacerdoce, Renan écrit [1] :

J'étais chrétien, cependant ; car tous les papiers que j'ai de ce temps me donnent, très clairement exprimé, le sentiment que j'ai plus tard essayé de rendre dans la *Vie de Jésus*, je veux dire un goût vif pour l'idéal évangélique et pour le caractère du fondateur du christianisme... Je peux dire que, dès lors, la *Vie de Jésus* était écrite dans mon esprit. La croyance à l'éminente personnalité de Jésus, qui est l'âme de ce livre, avait été ma force dans ma lutte contre la théologie.

C'est d'un des « papiers de ce temps », et certainement du plus caractéristique : l'*Essai psychologique sur Jésus-Christ*, — qu'il s'agit ici [2].

La *Vie de Jésus* parut en 1863. L'*Essai psychologique sur Jésus* est de 1845. Renan, âgé alors de vingt-deux ans, l'écrivit à Saint-Sulpice, « pendant la retraite de l'ordination à laquelle il devait participer comme sous-diacre ». N'ayant plus la foi catholique, il refusa. Et dans sa cellule, pendant que de l'autre côté du mur un ordinand peut-être se recueillait pour le vœu suprême, lui jeta sur le papier les idées obsédantes qui subjuguaient sa raison en navrant son cœur.

1. *Souvenirs d'Enfance et de Jeunesse*, p. 312.

2. Madame N. Renan, qui a approuvé cette publication, a bien voulu nous en charger. — L'*Essai* paraîtra dans le numéro de la *Revue de Paris* du 15 septembre 1920.

Il avait commencé de douter presque dès son premier contact avec la philosophie, à Issy. Il ne semble pas qu'il ait connu, pendant ses quatre années de grand séminaire, une durable période de paix intérieure. Il avait failli recevoir la tonsure à Issy, mais au dernier moment il avait reculé, et bien qu'au séminaire depuis cinq ans (il était entré à Saint-Nicolas en 1838), il était encore « laïc » quand il arriva à Saint-Sulpice de Paris [1]. — Là, on le sollicita d'une manière plus pressante : différer encore, c'était refuser. Il le comprit, et reçut la tonsure à l'ordination de Noël 1843. Dans cette église Saint-Sulpice que fréquentait Racine vieilli et repentant, il prononça la formule *Dominus pars hereditatis meae*; mais son idée de Dieu était plus vague et plus large que celle de l'orthodoxe. On lui a reproché cette sorte de « restriction mentale » qui lui permettait de donner à une formule consacrée un sens personnel. Le lecteur qui voudra bien se reporter à ses *Principes de conduite* [2] rédigés *à l'occasion de cette cérémonie* verra si ses sentiments n'étaient pas sérieux et sincères. — A l'ordination suivante, celle de la Trinité de juin 1844, il reçut les ordres mineurs, sans grande hésitation préalable : il considérait ce deuxième degré comme l'annexe du premier. Désormais il n'avait plus devant lui que le sous-diaconat, le premier des ordres majeurs, le vœu qui engage irrévocablement [3].

L'année scolaire 1844-1845 devait être la plus douloureuse de sa vie. Dès les premiers jours de 1845, « tout un monde de pensées tristes, dures, souvent aigres et inquiètes », se réveillèrent en lui après s'être longuement assoupies. Il professait, depuis quelques mois, le cours élémentaire d'hébreu, comme assistant de M. Le Hir. La Société songeait à lui donner une chaire dans une maison d'études, que Mgr Affre, archevêque

1. Il portait toutefois la soutane, l'ayant revêtue pour la première fois — et avec quelle joie ! — le dimanche de la Pentecôte 1839. M. Dupanloup tenait à faire prendre la soutane le plus tôt possible aux élèves boursiers.

2. Publiés dans les *Fragments intimes et romanesques*, p. 265.

3. Aux termes de la théologie catholique (V. Bailly, *Théologie dogmatique et morale*, éd. 1835 (celle que Renan avait entre les mains), t. V, p. 385.) la tonsure n'est pas un ordre : quant aux ordres mineurs (portier, lecteur, exorciste, acolyte), voici ce qu'en dit (p. 365) cette théologie : « Quoi qu'il en soit des anciens temps, la règle actuelle de l'Église latine permet aux clercs mineurs de renoncer à leur ministère et de se marier. »

de Paris, méditait de fonder, et qu'il fonda en effet, à la fin de cette année-là (Maison des Carmes). Mais Renan, plongé dans l'exégèse et la philosophie, et s'écartant chaque jour davantage de l'enseignement reçu, poursuivait sa critique passionnée et taciturne. Il respirait la science du siècle aux cours de la Sorbonne et du Collège de France qu'on lui permettait de fréquenter. Il écrivait à sa sœur, alors en Pologne, pour la prier de lui ménager un voyage d'études en Allemagne, au cas où il ne rentrerait pas l'année suivante à Saint-Sulpice.

Cependant le printemps s'avançait, et les doutes commençaient à faire bloc. Renan souffrit beaucoup pendant la Semaine Sainte, car toute circonstance qui l'arrachait à sa vie de travail ordinaire le replongeait dans ses anxiétés. En temps normal, son immense labeur l'empêchait de tirer les conséquences : il était, selon son expression, « comme un homme dont la respiration est suspendue ». Il aurait dû s'arrêter pour systématiser ses idées : il n'osait pas. Mais d'autre part, il retrouvait partout, et jusque dans les études les plus indifférentes[1], un rapport à la question qui l'obsédait; il était ramené à son point fixe : Jésus, le mystère de Jésus. Quand sa pensée s'approchait de cette divine figure, il le sentait à une sorte de palpitation[2] : son écriture, d'ordinaire si ferme, se câbre, se déforme : les lettres, très grossies, forment des mots inachevés.

Voilà donc le phénomène qui me revient toujours... « *O Deus, da mihi tempus et annos et locum*... Que ne puis-je faire les circonstances ! »

« Oui, le problème, un des plus importants que se soit proposés l'esprit humain, était là : « Jésus, non Dieu, mais homme, mais un homme extraordinaire, le *premier* des hommes. » Et personne n'a cherché à l'expliquer... Cousin ne parle que de Platon... Mais qu'est-ce que la philosophie, à côté de la religion, qui nourrit le peuple de sa sève inépuisable? Et pourtant. il y a des livres et une science sur l'histoire de la philosophie, Sur l'histoire de la religion, il n'y a rien.

1. Par exemple, dans une dissertation sur la 4e *Églogue* de Virgile et les vers sibyllins.

2. « C'est comme une étincelle électrique », dira-t-il plus tard d'un enthousiasme analogue. (*Cahiers de Jeunesse*, p. 305.)

Et moi, qui ai cette idée, pourrai-je parler? la manifester au dehors? »

Tel est à peu près l'ardent monologue par lequel, au printemps de 1845, à travers ses regrets, ses retours de foi, ses découragements, Ernest Renan prit conscience, dans sa cellule de séminariste, de sa mission particulière ici-bas.

***

L'*Essai psychologique* représente la première systématisation des idées de Renan sur Jésus. Il l'écrivit, on le sent, presque tout d'une suite, d'une main qui n'arrivait pas à suivre la pensée : de là ces mots en abrégé, ces mots sautés, ces points quand le mot propre ne se présente pas d'emblée, ces phrases inachevées, ces phrases sans construction, simples notations elliptiques de l'idée. Au milieu d'une atmosphère enfiévrée où éclataient de temps en temps, comme pour le rassurer, de beaux symboles, son impitoyable esprit le menait jusqu'au bout de la logique, jusqu'à la définitive négation. Alors seulement, quand tout fut dit, l'étreinte impérieuse le lâcha, et Renan put regarder son œuvre, et il eut sa minute de défaillance.

On ne sera pas étonné qu'une telle œuvre manque de clarté et d'équilibre. Il pèse sur elle trop de connaissances, que cet esprit, malgré sa précoce vigueur, ne soulève et ne déplace pas sans effort. Et pourtant, malgré quelques défauts de disposition et de proportion, le but est touché, les réflexions de philosophie et d'exégèse y convergent exactement, la pince à deux branches se referme. Renan vient d'étudier le Talmud, et il a reculé d'horreur : voilà le fidèle tableau de l'époque et du milieu qui d'autre part ont donné naissance aux Évangiles : l'immoralité la plus basse à côté de la plus pure sublimité ! Or le Talmud est le produit naturel du sol juif. D'où est donc issue la pensée évangélique? — D'autre part, depuis longtemps déjà, Renan croit que le monde est gouverné non par la Providence des orthodoxes, mais par des lois inflexibles. Or, ces lois ne peuvent expliquer l'apparition de Jésus. Il faut donc, tout en maintenant le principe

de leur généralité absolue, découvrir dans leur application une imprévue souplesse.

L'intérêt de cet opuscule est donc avant tout historique. Il marque un moment de l'évolution de Renan qu'on ne connaissait pas : c'est ici un compromis, une première synthèse provisoire. Renan garde encore la tradition du Déluge [1], de la Création ; la Genèse est pour lui un sûr témoin des premiers âges [2]. A plusieurs reprises, il tend la main aux orthodoxes : il leur fait observer qu'un gouvernement du monde par des *lois* n'exclut pas la *cause* efficiente, qui reste Dieu. Il est encore chrétien, à la manière des rationalistes d'Allemagne. Il est protestant [3].

Quant à son système proprement dit, il présente une instabilité extrême. Nous n'en retiendrons ici que les grandes lignes. Renan suppose faite la critique de la révélation et des dogmes, qui suffit à exclure l'hypothèse de la divinité de Jésus. Il laisse de côté la matière des faits. Jésus, pour lui, c'est le caractère moral et philosophique qui résulte de l'Évangile [4]. — La question est de savoir comment cet esprit nouveau a pu paraître. Les théologiens disent : Dieu a envoyé son Fils sur la terre. Cette hypothèse serait suffisante (la divinité expliquant parfaitement ce qu'il y a d'extraordinaire, de surnaturel en Jésus), mais elle soulève, avons-nous dit, d'insurmontables difficultés critiques, et d'ailleurs elle est surabondante : car on peut expliquer Jésus, si l'on ose le dire, « à moins de frais ». Or Renan a lu dans Th. Reid cette règle de Newton qu'une hypothèse scientifique doit n'être pas surabondante.

Si l'hypothèse théologique est surabondante, quelle est celle que Renan va lui substituer? Expliquer Jésus par les

1. Au cours de M. Le Hir, on discutait sur la situation géographique des fleuves du Paradis.

2. Ce n'est point timidité, c'est conformité aux idées scientifiques alors régnantes : celles de Cuvier lui-même, dans son *Discours sur les révolutions de la surface du globe*, VIIIe éd., 1840.

3. Renan, dans ses *Souvenirs* (p. 311), rapporte cet état d'esprit à l'époque des grandes vacances qu'il passa, cette année-là, en Bretagne. C'était déjà le sien quand il écrivit l'*Essai*.

4. Si Renan ne prend pas ici position *théoriquement* entre les critiques rationaliste et mythique, Jésus lui apparaît toujours *en fait* comme une personne ; aussi restera-t-il réfractaire au système de Strauss.

lois psychologiques ordinaires est impossible. Car une de ces lois est que toute grande idée a sa raison dans une doctrine antérieure. Or Jésus n'est pas explicable par l'hellénisme, comme le croit l'École française. Il a surgi au milieu des doctrines juives, teintées depuis la captivité de cabbalisme babylonien. Voilà son milieu, voilà « le tronc sur lequel seul il pouvait se développer ». Or il est clair qu'il ne s'y rattache en rien : rien de plus différent que l'Évangile et le Talmud, tableau exact de ce judaïsme oriental.

Ainsi le mystère subsiste : l'Évangile n'a pas sa raison suffisante dans son passé. Et si on le considère plus attentivement, on s'aperçoit que non seulement la Judée du Ier siècle, mais encore aucune époque, aucun lieu du monde n'étaient sans doute capables de l'engendrer. Il dépasse la nature humaine.

Jésus ne peut pas être Dieu. — Il ne peut pas être homme : à moins de supposer deux ordres de lois dans la nature. Or la science même nous conduit à cette conjecture. L'apparition de l'homme sur la terre, les révolutions géologiques, ne sont pas plus explicables selon les lois connues de la matière que ne l'est Jésus suivant nos lois psychologiques. C'est que les lois actuelles ne sont pas les seules qui aient agi dans le monde. Il faut admettre, dans l'ordre physique et dans l'ordre moral, l'existence de lois *extraordinaires*. L'action des lois psychologiques extraordinaires s'est prolongée assez avant dans l'histoire humaine, elles ont réapparu à des dates relativement récentes. Et c'est elles qui expliquent Jésus. Son apparition est analogue à celle de l'homme sur la terre ; c'est une espèce de création nouvelle, toute spirituelle, incarnée pourtant.

Ne nous méprenons pas sur le sens de ces lois extraordinaires. Quand Renan parle du système de lois qui régit l'univers, il n'exclut pas pour cela, nous l'avons vu, l'idée d'un Dieu créateur. On peut même dire que ce Dieu reste providentiel, en ce sens que s'il n'agit pas dans la nature à la manière d'un homme, par des « volontés particulières[1] », la nature n'en réalise pas moins son plan initial. La matière et l'esprit se développent selon les lois inflexibles que Dieu a choisies dans sa liberté, mais à l'application desquelles il ne saurait rien

1. La formule est de Malebranche, et Renan s'y tiendra toute sa vie.

changer. Sa sagesse lie sa puissance. Il n'est pas plus libre de modifier l'ordre universel que l'archer n'est libre d'arrêter ou de faire dévier la flèche envolée.

Ainsi les lois extraordinaires ont été, comme les ordinaires, fixées dès l'origine. Dieu n'intervient pas à de certains moments pour les substituer aux autres, comme on attelle des chevaux de relais pour monter une côte difficile. Mais il était prévu qu'elles n'entreraient en action que moyennant certaines circontances, produites dès la création ou amenées, depuis, par le jeu même des lois ordinaires. La loi de son mouvement veut que, de temps en temps, la nature s'exalte, et touche alors le sceau divin, qui s'imprime sur elle. — On doit donc dire des lois extraordinaires qu'elles *existent* encore, qu'elles existent toujours, mais que, manquant actuellement de leurs causes occasionnelles, elles n'*agissent* pas.

Mais cette idée se modifie à mesure que Renan l'exprime. L'hypothèse qu'il oppose à la théologique n'est-elle pas elle-même surabondante? Est-il bien exact de dire que ces lois extraordinaires sont aujourd'hui totalement inactives? Les « insectes[1] » que certaines fermentations semblent produire, n'attestent-ils pas la persistance d'action des lois qui, à l'origine, firent sortir la vie de la matière sans germe antérieur? Action persistante, donc, mais excessivement réduite et presque insensible. Si le globe prenait une autre face, ces lois pourraient produire à nouveau des effets gigantesques.

Les lois dites « extraordinaires » ne sont donc que les lois ordinaires agissant dans des circonstances extraordinaires ; s'appliquant à des états de la matière ou de l'esprit différents de l'état actuel. — Telle est la conception finale à laquelle Renan s'arrête ; et il n'est pas malaisé de voir que c'était une première capitulation — plutôt, d'ailleurs, dans le mot que dans l'idée — devant ce que nous appelons aujourd'hui le déterminisme. Il ne reste plus, en effet, d'« extraordinaire » que les circonstances. Mais comment des circonstances résisteraient-elles à la critique historique et au raisonnement analogique ? La comparaison de l'origine du christianisme avec

1. Renan ne connaissait pas le mot : « microbe » (qui n'est pas encore dans Littré). La science de son temps croyait aux générations spontanées.

d'autres crises de l'humanité, une psychologie plus savante du monde juif, feront rentrer dans le sein de la nature le pseudo-miracle devant quoi l'auteur de l'*Essai* s'inclinait encore à demi. Son effort désespéré pour sauver, avec Wiseman, le docteur « le plus avancé de l'école catholique », du surnaturel en Jésus, se détruisait lui-même. Déjà était virtuellement, et même sur certains points, réellement accomplie l'évolution dont Renan marquera le terme quand, quatre ans plus tard, son *Essai psychologique* sous les yeux, il reviendra sur cette terrible scène où il n'avait pas osé dénouer tout à fait ses mains de la Croix.

Quand je me rends compte, écrit-il alors, des motifs pour lesquels j'ai cessé de croire au christianisme qui captiva mon enfance et ma première jeunesse, il me semble que le système des choses tel que je l'entends aujourd'hui diffère surtout de mes premiers concepts en ce que je *fais rentrer dans la nature ce qu'autrefois je regardais comme supérieur à la nature. Longtemps, je l'avoue, Jésus résista à tous mes efforts. Je ne croyais plus au miracle que Jésus était pour moi un miracle.* Je ne pouvais croire que le contemporain de Hillel et de Schammaï fût leur frère selon l'esprit, que la même sève eût produit parallèlement sur le même tronc le Talmud et l'Évangile, le plus effrayant monnument de la dépression intellectuelle et la plus haute création du sens moral. Au fond pourtant cela s'explique. Une époque, pourvu qu'elle sorte du milieu vulgaire, peut donner naissance aux apparitions les plus contradictoires. La même révolution n'a-t-elle pas produit parallèlement d'une part la vraie formule des droits de l'homme et le symbole nouveau de liberté, d'égalité, de fraternité, d'autre part des massacres et l'échafaud en permanence? Il faut s'attendre à tout dans ces grandes crises de l'esprit humain... *Une vue plus étendue de la psychologie de l'histoire m'a ainsi fait comprendre que la vraie dignité de Jésus ne saurait être en dehors de l'humanité, mais au sein même de la nature et du monde des esprits, que les lois qui ont produit Jésus ne sont pas des lois exceptionnelles et transitoires, mais les lois permanentes de l'humanité, agissant dans un milieu et des circonstances extraordinaires*[1], à peu près comme la géologie, après avoir longtemps recouru pour expliquer les cataclysmes et phases successives du globe à des causes différentes de celles qui agissent aujourd'hui, revient de toutes parts à proclamer que les lois actuelles ont suffi pour produire ces révolutions [2].

1. C'est la formule finale de l'*Essai*. Seulement, dans l'*Essai*, cette formule est en *note* ; c'est l'indication d'une orientation nouvelle où Renan sentait qu'il s'engagerait un jour.

2. *La Liberté de penser*, déc. 1848-mai 1849, p. 466.

*
* *

« Je ne croyais plus au miracle que Jésus était encore pour moi un miracle... » N'est-ce pas l'état d'esprit de Renan quand il écrivait l'*Essai*? C'est qu'à l'idée de Jésus, son cœur battait, et il arrivait à sa raison de balbutier. — Certes, bien des pages de l'*Essai*, qui ne sont pas consacrées expressément à Jésus, sont admirables de fougue ou de fraîcheur[1].

Nulle pourtant n'est comparable aux passages où Renan parle du Jésus vivant dont il adore l'humanité : celui où il évoque l'amour brûlant de sainte Thérèse ; celui encore où il revêt les dogmes orthodoxes d'un symbolisme glorieux. Il a retrouvé Jésus ; la convergence de ces rayons illumine son âme de sérénité. Mais voici qu'il songe aux théurgies dont Jésus est chargé dans l'Évangile. Un mot trop dur lui échappe. Aussitôt il s'agenouille et demande pardon. C'est l'heure de la suprême angoisse.

Si pourtant, ô Jésus, l'hypothèse théologique était vraie, oh ! fais-le-moi connaître... Je souffre, ô Jésus, d'avoir soulevé ton problème. Il est trop lourd pour moi, car je ne suis qu'un homme, et toi tu étais quelque chose de plus. O dis-moi donc ce que tu es. — Mon Dieu, suis-je de bonne foi ; purifie-moi, *et une bonne fois, dis-moi oui ou non.*

Ici j'ai été à la chapelle prier Jésus, et il ne m'a rien dit.

Tout commentaire profanerait ce cri sublime de l'homme aux prises avec le mystère. Songe-t-on à cette agonie dans la chapelle, à cette sueur de sang... Je ne connais rien de plus beau dans notre littérature religieuse, pas même le bégaiement pascalien de la nuit de novembre.

Le temps devait venir où Renan osera regarder Jésus sans s'agenouiller devant lui. Il est d'autant plus précieux de recueillir ces juvéniles effusions d'humilité et de tendresse.

1. Notamment celles où il imagine le premier homme s'éveillant sur la terre, « au milieu de cette nature jeune et forte », « non allaité par le lait d'une femme », « ni caressé par une mère ». Nul poète du XIXe siècle, sauf Leconte de Lisle, n'a senti plus vivement la poésie des origines. Et ces images se présentaient alors à Renan dans leur nouveauté. Quand l'esprit rencontre pour la première fois une belle idée, il est oppressé et comme ébloui. Puis il revient à lui, et rien n'égalera dans la suite le chant d'allégresse que lui inspire ce premier embrassement.

Cinq mois après l'*Essai*, Renan quittait le séminaire. Mais Jésus l'accompagnera dans sa petite chambre de répétiteur à la pension Crouzet. Ils auront tous deux de doux entretiens. En rêve[1], Renan verra Jésus face à face, et son cœur bondira vers ce jeune homme à l'air pur et doux.

Un seul point troublait cette intimité confiante : Renan l'indique déjà dans la Prière à Jésus qui précède la première partie de l'*Essai*. Jésus n'a-t-il pas réservé aux simples l'entrée du Royaume?

« Quiconque ne recevra pas le Royaume de Dieu comme un petit enfant n'y entrera pas... » Que ces paroles sont dures ! Néanmoins je ne puis croire que je te déplaise en appliquant ma raison à ta critique. Car enfin ma raison est une faculté légitime : tu me condamnerais si je n'y croyais pas.

Quelques mois plus tard, la même inquiétude respire dans les paroles que Renan adresse à Jésus dans l'hostie :

Je lui ai dit : « Tu es mon maître en morale, qui est le capital, tu es un Dieu auprès de moi. J'ai bien une idée de plus que toi, que tu ne pouvais... avoir ; c'est *science*, qui a aussi ses droits... Mais, Dieu ! que tu me surpassais dans la grande science vitale. Oh ! si je t'avais connu, comme j'eusse été ton disciple ! Aime-moi, je t'en prie, allons ! fléchis-moi, si tu veux, je ferai ce que tu voudras pour que je te plaise. — Allons ! veux-tu que je me fasse petit enfant, que je renonce même à la science? Je veux bien, mais *je ne puis croire que tu le demandes de moi*... Tu me trouves peut-être raide et trop entiché de science. Mais qu'y faire? Nous sommes comme cela maintenant, et je te jure que, pour t'aimer, je t'aime. J'ai même du simple et du pur dans l'esprit, la science ne me dessèche ni ne me défleurit : oui, vraiment, je crois que nos cœurs sont faits l'un pour l'autre[2]... »

Que dire de cette mystique déclaration? « Nos cœurs sont faits l'un pour l'autre. » O Jésus, Jésus humain, Jésus qui m'es fraternel et même quelque chose de plus, tout, je te donne tout ; je fléchis devant ta naïveté profonde. Mais la science, non, tu ne peux me demander ce sacrifice.

Ainsi cet adolescent de vingt-deux ans montrait à l'homme moderne la possibilité d'une synthèse supérieure où les besoins

1. Voir le curieux récit d'un de ces rêves, dans les *Cahiers de Jeunesse*, p. 401.
2. *Cahiers de Jeunesse*, p. 351-352.

du cœur et les exigences de la raison se concilieraient sans sacrifice. Là l'homme n'a qu'à imiter un parfait modèle, qui ne sera pas dépassé : ici l'idéal est devant lui, et tenant en main ces deux bouts de la chaîne, l'homme accomplira son destin. Pour sa part, Renan repoussait la mutilation de lui-même à quoi le conviaient ses amis du séminaire pour le ramener à la foi. « Si j'étais sûr de vous persuader, lui écrivait l'un d'eux, je vous dirais de prendre à deux mains votre raison et de la briser contre la foi ; je vous dirais que c'est avec le cœur qu'il faut être chrétien ; la raison est d'autant plus dangereuse qu'elle tend beaucoup trop à s'élever sur ses propres ailes ; et alors Dieu qui résiste aux superbes la foudroie... Vous avez une raison beaucoup trop confiante... ; humiliez-la, mon cher ami ; abaissez-la humblement devant la majesté divine, prenez votre cœur, aimez et croyez; croyez malgré votre raison ; croyez parce que vous voulez croire... Versez des larmes et priez... Prenez votre Pascal, lisez et méditez le chapitre où il établit que dans le doute en matière religieuse il faut prendre le parti le plus sûr[1] ; après cela, fermez les yeux de la raison, ouvrez ceux de votre cœur, et dites, je crois, je veux croire ; priez, aimez, Dieu fera le reste. »

J'ai été amené à citer à deux reprises le nom de Pascal. Renan, Pascal ! Ne représentent-ils pas les deux attitudes typiques entre lesquelles l'homme doit choisir, s'il réfléchit à sa destinée? 1923 marquera le centenaire de l'un et le tricentenaire de l'autre. Quelle occasion pour l'humanité, lasse enfin de la mêlée des convoitises et du spectacle des vaines parades, de se recueillir en hommage aux deux grands hommes qui ont poursuivi, jusqu'aux confins de l'air respirable, le secret de l'Infini !

JEAN POMMIER

1. N'oublions pas que le fameux texte supprimé par la prudence de Port-Royal, « (Vous croirez) *en prenant de l'eau bénite*, en faisant dire des messes, etc. Naturellement même cela vous fera croire et *vous abêtira* », était révélé au public depuis trois ans. Et Cousin en avait alors pris texte pour une virulente apostrophe contre Pascal !

L'IMPÉRATRICE EUGÉNIE[1]

APRÈS LE MARIAGE

Pendant longtemps l'intimité entre l'Empereur et l'Impératrice fut étroite et tendre. Était-ce véritablement de l'amour? Était-ce un amour réciproque? Près de vingt années les séparaient et une telle distance ne peut être aisément franchie, même par celles qui semblent nées pour aimer des hommes beaucoup plus âgés qu'elles, et je crois que l'Impératrice n'était pas de celles-là.

Son affection pour l'Empereur était moins que de la passion, mais plus que de l'amitié, et elle alla en croissant jusqu'à la catastrophe, je veux dire jusqu'à la fatale découverte qui la mit au courant des infidélités de son mari. Le Prince Louis-Napoléon avait été aimé plusieurs fois dans sa vie avant de connaître Eugénie de Guzman et il conservait, vers la cinquantième année, quelques-uns de ces traits qui plaisent aux femmes, particulièrement ces façons insinuantes et calmes, cette douceur presque féminine de manières, de gestes, d'intonation, qui est un si grand charme chez les forts. Très observateur, mais très indulgent, il comprenait les femmes, les aimait jusque dans leurs impatiences, leurs nervosités, leurs faiblesses qu'il acceptait comme des grâces. L'Impé-

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 août 1920.

ratrice ne s'inquiéta pas d'abord, elle croyait que l'Empereur avait été, en tout et toujours de bonne foi. Cette bonne foi, cette unité de vues et de sentiments était, pour elle, la clef de ce caractère où tant de gens ont voulu voir une énigme morale. Dans une des dernières conversations que nous eûmes ensemble, à propos d'un livre projeté par un historien célèbre, elle insista sur ce point : « Dites-lui que, s'il n'admet pas que la sincérité était la grande vertu de l'Empereur, il ne le comprendra jamais ! » Or, il faut savoir que la sincérité était, aux yeux de l'Impératrice, la première des vertus et la condition indispensable de toutes les autres.

Elle manifestait un grand respect envers l'Empereur. Tandis que devant nous, il la tutoyait et l'appelait Eugénie, je n'ai jamais entendu l'Impératrice tutoyer son mari ou l'appeler Louis. Nous savions cependant qu'il en était ainsi dans le tête-à-tête et dans leur correspondance intime, comme l'ont prouvé les lettres écrites d'Égypte et publiées par la commission des papiers trouvés aux Tuileries. Un jour, un seul jour, elle oublia devant moi ce respect auquel elle s'astreignait si rigoureusement. Je trouve cette étrange scène relatée dans mes notes, telle qu'elle se passa, moins de quatre mois après mon entrée au château.

C'était en novembre 1867, le jour de l'ouverture des Chambres. L'anxiété était grande ; une parole de l'Empereur pouvait effrayer ou rassurer les intérêts, présager la guerre ou affirmer la paix. Il était nécessaire que la présence du Prince Impérial à cette séance fît taire les méchants bruits qui le représentaient comme estropié ou infirme depuis sa dernière maladie. Seul espoir de la dynastie, s'il venait à manquer, qu'arriverait-il? Sûrement, son absence, ce jour-là, eût été saluée d'une baisse à la Bourse. Le discours de l'Empereur, l'apparition du Prince en public, c'étaient les deux curiosités de la journée. Le Carrousel était couvert de spectateurs et les grands corps publics étaient déjà réunis dans la salle des États. A ce moment, au rez-de-chaussée des Tuileries, dans une des pièces basses et surchauffées qui donnaient sur le jardin et qui formaient l'appartement particulier de l'Empereur, six personnes se trouvaient ensemble et plusieurs parlaient à la fois sur le ton de la dispute. Ces per-

sonnes étaient l'Empereur, l'Impératrice, le Prince Impérial, son précepteur, miss Shaw, sa bonne anglaise et le baron Corvisart. Le Prince, déjà costumé pour la cérémonie (blouse de velours noir, bas de soie rouge et grand cordon de la Légion d'honneur), avait été pris d'un malaise soudain pendant que nous déjeunions ensemble et il avait brusquement quitté la table. Inquiet, au bout d'un moment, je l'avais suivi et Miss Shaw m'avait rejoint avec lui dans le cabinet de l'Empereur. Là il défaillait, mortellement pâle entre les bras de l'Impératrice, elle aussi, comme l'Empereur, en habit de cérémonie. Corvisart, appelé en toute hâte, était accouru. Quelle surprise ! quel désarroi ! Et d'où pouvait venir cette indisposition subite? Miss Shaw, qui avait perdu la tête, raconta que, la veille, pendant les jeux du dimanche, le Prince avait reçu un violent coup d'un de ses camarades.

— C'est monsieur Corvisart, — dit-elle — qui les excite !

— Est-ce vrai? — me dit l'Impératrice.

— Je n'étais pas là, — dis-je, — (j'avais la permission de m'absenter tous les dimanches), mais j'ai toujours vu les camarades du Prince montrer dans leurs petites batailles une prudence et un sang-froid au-dessus de leur âge. Le Prince a une indigestion, rien de plus, rien de moins.

L'Empereur ne m'avait pas entendu. Il adressait à Corvisart des reproches très vifs. Jamais je ne l'ai vu en colère que ce jour-là. « Vous êtes stupide ! lui cria l'Impératrice. Il faut connaître les faits avant de se fâcher. Miss Shaw ne sait ce qu'elle dit. » A ce moment, comme pour me donner raison, le Prince eut un spasme et son estomac se déchargea dans la cuvette que tenait l'Impératrice; et, bien que le malade fût l'héritier d'un trône et que la cuvette fût marquée d'aigles d'or couronnées, l'opération ne laissa point d'être ce qu'elle est partout toujours, dans un palais comme dans un hôpital, répulsive et pénible à voir. Mais, à notre grande joie, l'enfant parut très soulagé et se déclara prêt à marcher. Nous nous mîmes tous à l'essuyer, à le brosser, à l'épousseter pour réparer le désordre de son costume. Puis, je le poussai moi-même dans un fauteuil à roulettes à travers les salles inachevées et la grande galerie du bord de l'eau, jusqu'à l'entrée de la salle des États. Je restai dans la galerie, masqué par un immense rideau derrière le trône,

absolument seul, invisible et ne voyant personne. J'entendis la voix de l'Empereur s'élever, calme, claire et forte, au milieu d'un silence si profond, si religieux que j'aurais pu aisément me figurer qu'il prononçait ce discours dans la solitude. Cependant, l'Europe l'écoutait. Était-ce bien ce même homme auquel, un quart d'heure auparavant, une femme avait dit, devant moi : « Vous êtes stupide ! »

Cette scène tragi-comique, que j'exhume après tant d'années, amusera ceux qui ne haïssent pas de voir les maîtres du monde en des postures un peu ridicules et à se prouver à eux-mêmes combien les grands, parfois, sont petits. C'est cette sorte de plaisir que l'on cherche dans les pages du duc de Saint-Simon. Soit ! mais on ferait fausse route si l'on y cherchait autre chose et si l'on en tirait des conclusions sur les relations des deux époux. Je répète que c'est la seule circonstance où, devant moi, l'Impératrice se soit départie de l'extrême déférence qu'elle marquait à l'Empereur. Elle lui parlait très souvent à la troisième personne comme nous le faisions nous-mêmes.

Tout en lui disant « : Vous êtes stupide ! » ainsi que beaucoup de femmes l'ont dit très souvent à beaucoup de maris, elle gardait un invariable respect pour son intelligence et pour son caractère. Le prince malheureux qui avait séduit sa jeune imagination, le héros de son roman enfantin avait disparu depuis longtemps. A sa place elle voyait un honnête homme qui voulait le bien et qui y marchait, — par la voie sinueuse quand la ligne droite n'était pas possible. Sous son apparente insensibilité, il souffrait de mille calomnies. Son devoir, à elle, était de le soutenir, de panser ces blessures secrètes qui ne saignaient devant nul autre qu'elle.

Son amour, à lui aussi, s'était transformé. Il l'avait passionnément aimée et désirée, pour ses yeux, pour son sourire, pour sa grâce exquise, pour ce je ne sais quoi qui l'enveloppait et faisait d'elle une créature à part. A mesure que cette passion se rassasiait, il découvrait dans cette âme des profondeurs insoupçonnées, des beautés morales qu'il n'attendait point. Chaque jour il la respecta et l'admira davantage et il en vint, sans le lui avouer et peut-être sans se l'avouer à lui-même, à faire d'elle sa seconde conscience et cette seconde conscience, — puis-je le dire sans offenser une mémoire que je vénère? —

se trouva meilleure et plus sûre que la première. Au surplus, pourquoi conjecturer et pourquoi deviner lorsqu'il suffit de lire le portrait de l'Impératrice, écrit par l'Empereur et publié dans le *Dix-Décembre* [1]?

« La comtesse de Téba, dit cet article, n'a pas disparu sous l'éclat de la couronne de France. L'Impératrice est restée avec distinction une femme de goûts simples et naturels. Après sa visite aux cholériques d'Amiens rien ne parut la surprendre comme le murmure approbateur qui vint de toutes parts applaudir sa courageuse initiative. Elle avait fini par en être excédée [2]. Le sort des classes malheureuses, surtout, éveille constamment son intérêt. Elle aime à s'occuper de ce qu'on appelle aujourd'hui les œuvres sociales. On sait avec quelle efficacité active elle est intervenue dans la réorganisation des prisons d'enfants, dans l'œuvre des sociétés de sauvetage, dans le régime des établissements de bienfaisance. Elle a fondé la Société des prêts de l'enfance au travail. Que de généreuses réformes elle poursuit encore avec une merveilleuse persévérance ! On retrouve toujours un peu chez elle la jeune *phalanstérienne* [3]. La condition des femmes la préoccupe singulièrement ; elle s'efforce de la relever et, au besoin, elle s'avise de décorer Rosa Bonheur.

» Deux fois, pendant la guerre d'Italie et le voyage de l'Empereur à Alger, elle a exercé la régence. On sait avec quelle modération, quel tact politique et quel sentiment de justice.

» Rentrée dans la vie inactive, l'Impératrice se livre aux lectures les plus sérieuses. On peut dire qu'aucune question économique ou financière ne lui est étrangère. C'est un charme de l'entendre débattre avec les hommes les plus compétents

1. L'article parut dans le premier numéro de ce journal (15 novembre 1868), avec cette signature : « Pour la rédaction du *Dix-Décembre*, A Grenier. » Mais personne n'ignora qui en était l'auteur.

2. L'Impératrice disait à ma femme, à Farnborough : « Je n'avais aucun mérite quand je suis allée visiter les cholériques à Amiens. Je *savais que je n'attraperais pas le choléra*. Mais j'avais très peur le jour où je suis allée chez M. de Girardin dont la petite fille se mourait du croup. On ne m'en a su aucun gré ; on n'y a pas fait attention. On n'a vu qu'une tentative pour ramener un ennemi politique. Pourtant cela m'a coûté un grand effort. »

3. C'est le surnom que lui avaient donné ses amies de Madrid en la voyant se plonger dans la lecture de Fourier et en lui entendant exprimer les idées les plus avancées sur les questions politiques et sociales.

ces difficiles problèmes. La littérature, l'histoire et l'art sont aussi l'objet de ses fréquentes causeries. A Compiègne rien n'est plus attrayant que ce que l'on appelle un thé de l'Impératrice. Elle aborde avec une égale facilité, dans ces réunions peu nombreuses, les sujets les plus élevés et les questions les plus familières. La nouveauté de ses aperçus, la hardiesse, la témérité même de ses opinions, vous saisissent et vous captivent. Son langage, quelquefois incorrect, est plein de couleur et de mouvement. D'une étonnante précision dans les conversations d'affaires, elle s'élève, dans les matières qui touchent à la politique et à la morale, jusqu'aux effets d'une réelle éloquence.

» Pieuse sans bigoterie, instruite sans pédantisme, elle parle de toutes choses avec un grand abandon. Peut-être aime-t-elle trop la discussion. Très vive de sa nature, elle se laisse souvent emporter par sa parole, ce qui plus d'une fois lui a attiré des inimitiés, mais ses exagérations ont toujours pour mobile l'amour du bien. »

Comment se fait-il que l'Empereur n'ait pas su garder sa foi à cette femme tant admirée et tant aimée et qu'il l'ait offensée, non seulement par des caprices et des galanteries sans lendemain, mais par des liaisons durables avec certaines femmes qui prétendaient le tenir tout entier? Bien des gens se le sont demandé. Un jour elle s'est posé cette question devant moi; elle me l'a, en quelque sorte, posée à moi-même dans la plus émouvante conversation que j'aie jamais eue avec elle.

Cette conversation eut lieu asez tard dans notre vie à tous deux. On comprend aisément qu'elle n'eût jamais abordé ce sujet devant moi lorsque j'étais jeune, et il fallut des circonstances exceptionnelles pour l'amener, plus tard, à y toucher. J'ai entendu raconter aux Tuileries une foule d'anecdotes sur les convulsions intérieures du ménage impérial au moment où l'Impératrice fut mise au courant des trahisons conjugales de l'Empereur. Mais, fidèle à la règle que je me suis tracée dès le début de ne donner place dans ces pages qu'aux paroles de l'Impératrice ou à mes propres souvenirs, je ne répéterai ici aucune de ces anecdotes où le faux se mêlerait nécessairement au vrai sans qu'il me fût possible de les discerner l'un de l'autre.

Il y a quelques années, un de mes amis écrivit un livre sur la physionomie intime, le caractère et les habitudes de Napo-

léon III. Il avait tout ce qu'il fallait pour réussir dans cette tâche et il a réussi en effet, car il avait fort bien connu l'Empereur pendant les dernières années de sa vie, et l'Impératrice, qui avait pour l'homme et pour l'écrivain une estime toute particulière, l'avait aidé de son mieux. Il ne pouvait paraître ignorer les aventures extraconjugales de son ancien souverain et il crut devoir en dire quelque chose. Mais, craignant de blesser l'Impératrice, il voulut s'assurer, avant la publication, que ses paroles n'avaient pas excédé la mesure, et il me confia la délicate mission de la pressentir à ce sujet. J'acceptai imprudemment cette mission. D'où la conversation que je vais rapporter. Elle eut lieu à Farnboroug. L'Impératrice était assise dans son cabinet sur un canapé, en face d'une des grandes baies par où le jour entre à flots dans cette vaste pièce, mais les doubles stores descendaient presque jusqu'au tapis. Elle était agitée, énervée et, pour tout dire, un peu choquée de ma démarche et je me disais qu'elle avait raison. Elle parla d'abord d'une façon incohérente, s'interrompant elle-même et ne finissant aucune de ses phrases, comme il lui arrivait quand elle était émue. Mon ami s'était appuyé sur le témoignage d'une dame que l'Impératrice avait, à cette époque lointaine, honorée de son amitié et qui passait pour avoir connu bien des secrets. « Elle ne sait rien, me dit l'Impératrice. Elle a pris tout cela dans les journaux du temps. Je ne lui ai jamais fait de confidences. Je n'ai jamais fait de confidences. » Puis, revenant au texte qu'elle avait sous les yeux, elle tournait en dérision l'idée que l'Empereur, à cinquante ans passés, n'avait pas eu la force de résister aux séductions dont il était entouré... « Allons donc ! Allons donc ! qui voudra croire cela? »

Son irritation se dépensait en paroles amères. Alors, elle tomba dans une sorte de rêverie, inclinant la tête et regardant les fleurs du tapis. Elle disait : « Mais pourquoi ? Pourquoi ? »

Brusquement, se tournant de mon côté, elle me dit : « Comprenez-vous pourquoi ? » On imagine mon trouble à cette question inattendue. Je balbutiai une sotte phrase sur « l'animalité qui persiste et, quelquefois, réclame ses droits chez les natures supérieures ».

L'Impératrice secoua la tête. Ce n'est pas à ces passagères

distractions des sens qu'elle avait songé, car ce n'étaient pas celles-là qui la mortifiaient le plus.

— Non, — reprit-elle, — je crois que lorsque l'homme se détache et va vers d'autres femmes, ce qui le pousse, c'est l'ennui et la curiosité : l'ennui de ce qui est identique à lui-même et la curiosité de connaître des âmes nouvelles ou de nouveaux états d'âme. Tenez, la Princesse (c'est la Princesse Béatrice, fille de la reine d'Angleterre, qu'elle désignait toujours ainsi) me disait une chose très vraie : « Ma mère me trouve plus ennuyeuse que mes sœurs. C'est tout simple. Elles viennent du dehors; elles apportent des nouvelles, des sensations étrangères. Moi, que puis-je dire ? Mes idées, mes impressions, ma mère les a eues avec moi ou avant moi. » Hé bien, — reprenait l'Impératrice, — ce qui existe dans les relations de mère à fille doit exister entre le mari et la femme. C'est la *sameness*, la fatale *sameness*, en un mot, la monotonie. On est si bien habitué à agir, à parler de même, à penser et à sentir ensemble qu'on n'offre plus d'intérêt à son compagnon... Alors l'homme s'éloigne.

— Pour un temps, — répondis-je. — Mais il revient. Il est ramené par la douleur, par l'épreuve à la seule qui l'ait compris, l'ait aimé.

Je rappelai à l'Impératrice cet article du *Dix-Décembre* dont j'ai mis quelques fragments sous les yeux du lecteur. Je lui rappelai ce qu'elle m'avait appris elle-même : que Napoléon III portait sur sa poitrine une lettre d'elle comme un de ses talismans[1]. Et j'ajoutai : — L'Empereur n'a jamais cessé un instant d'aimer Votre Majesté.

Elle me répondit simplement : — Je le crois.

Nous en restâmes sur ce mot qui exprime son sentiment définitif sur cette grande crise de sa vie. Son amour pour l'Empereur devait en traverser une seconde, courte, mais

1. Dans l'automne de 1873, peu de mois après la mort de l'Empereur, l'Impératrice me fit voir un portefeuille en cuir jaune que Napoléon III portait constamment sur lui; ce portefeuille contenait une lettre de Napoléon Ier où celui-ci complimentait la reine Hortense au sujet de sa naissance; la dernière lettre de la reine Hortense à son fils, une lettre de l'Impératrice Eugénie; des cheveux du Prince Impérial, lorsqu'il était tout enfant; des formules de prières toutes-puissantes envoyées par de pauvres femmes inconnues, et enfin une liasse de billets de banque pour les besoins de ses charités quotidiennes.

terrible. D'un mot je la ferai comprendre : Sedan. On verra quel en fut le résultat. La première avait, momentanément, écarté l'un de l'autre les deux époux. La seconde les rapprocha pour toujours. Par toujours, j'entends ces quelques heures de douleur et d'humiliation qu'il leur restait à vivre ensemble dans la maison de l'exil.

*
* *

Jamais un soupçon ne s'est élevé contre la vertu de l'Impératrice, contre la constance de sa fidélité conjugale. Pourquoi cacherais-je qu'elle éprouvait pour ceux qui l'ont aimée — et Dieu sait combien ils étaient nombreux ! — un sentiment très doux où se mêlaient la curiosité, l'indulgence et la pitié? Que l'honnête femme s'il en est une seule, qui n'a jamais donné une pensée sympathique à ses humbles adorateurs, lui jette la première pierre !

Ces amoureux de l'Impératrice forment une légion où sont représentés tous les rangs, tous les caractères, toutes les nationalités. Lord Rosebery m'a conté l'histoire d'un pair d'Angleterre qui, tout jeune, l'aima et voulut l'épouser. Mérimée parle, dans une lettre inédite, d'un jeune Espagnol que sa passion pour elle avait comme privé de raison et qui courait le monde, dégoûté de tout et surtout de lui-même. Tout le monde connaît l'histoire de ce malheureux comte Bacciochi qui se tua pour échapper aux tortures de sa folle passion. Le comte de Goltz, ministre de Prusse, fut un des adorateurs de l'Impératrice. Elle le savait; elle disait en parlant de lui : « Mon pauvre Goltz ». Lorsqu'une maladie affreuse menaça sa vie, elle voulut qu'il s'installât, pour se soigner, au pavillon Henri IV, habitation isolée qui se trouve dans le parc de Fontainebleau, à quelques pas du palais. Un soir d'été, comme nous étions assis près du lac, devant le salon chinois, nous vîmes une ombre qui se traînait vers nous. L'Impératrice très émue le reçut avec une véritable amitié. Le malheureux, dont la langue était rongée par un cancer, ne pouvait parler, mais ses yeux la remerciaient, des yeux tendres comme ceux d'un vieux chien fidèle.

Un autre diplomate étranger, le comte de Beust, qui, après

avoir été ministre du roi de Saxe, dirigea quelque temps la politique autrichienne, fut un des derniers qui s'inscrivirent sur la liste de ces soupirants sans espoir. Lorsqu'il était ambassadeur à Londres, il accablait l'Impératrice de petits vers flatteurs et allégoriques que Kaunitz, écrivant à la marquise des marquises, n'eût pas désavoués. Un jour l'Impératrice me donna un quatrain mythologique en me priant d'y répondre pour elle dans la même langue, mais je ne pus jamais trouver un seul vers.

Dans l'entourage même de l'Impératrice, deux hommes étaient amoureux d'elle. L'un était un grand enfant à cheveux gris, bruyant et inoffensif, qui la regardait pendant des heures avec des yeux béats et vaguement attendris. L'autre, nature nerveuse et fantasque, était, en dépit de son grand nom, encore plus artiste que gentilhomme, car il avait obtenu de réels succès comme sculpteur à nos expositions. Un soir, comme il reconduisait l'Impératrice dans ses appartements avec un flambeau, il perdit la tête et, se retournant, tout à coup, tomba à genoux, le bougeoir allumé à la main, dans l'attitude d'un homme qui voit une apparition. Cette scène avait pour témoin une dame, et c'est elle qui me l'a racontée bien des années après, à Chislehurst, devant l'Impératrice qui se contenta de sourire. Elle ne lui en avait jamais voulu de cette folie.

Mon maître Caro, le célèbre professeur, doit avoir sa place dans ce martyrologe. L'Impératrice, qui l'avait vu à Compiègne, s'amusa à l'intriguer dans un bal masqué et le philosophe en demeura longtemps troublé. Il a laissé, comme monument de cette émotion, un portrait à la plume de l'Impératrice où il a dépensé toute sa subtilité de psychologue et tout son art d'écrivain. Le portrait est joli, mais on y cherche, sans les trouver, les véritables traits de l'original.

Oserai-je ajouter à cette liste le nom d'un autre académicien, celui d'Octave Feuillet. Je me contente de rappeler à ceux qui l'ont connu que ce fut un nerveux, un délicat, que froissait tout contact vulgaire et qui garda, au milieu du théâtre, c'est-à-dire dans un monde sensuel et railleur, une sorte de virginité morale dont l'analogue ne s'y verra jamais après lui. C'est dans les lettres qu'il écrivait à sa femme, de Fontainebleau, en 1868, que je trouve la preuve de ce sen-

timent profond qui rapprochait les deux natures idéalistes. Feuillet admirait, en l'Impératrice, ses rêves les plus chers incarnés sous une forme exquise...

Un soir de l'automne de 1867, à Saint-Cloud, l'aide de camp de service (c'était Charles Duperré) amena au Prince un ancien officier de la maison qui, au moment de partir pour une mission lointaine, avait été autorisé à lui faire des adieux. Dans la conversation qui s'engagea, je compris qu'il venait d'avoir une audience de congé de l'Impératrice. M. D... avait une quarantaine d'années ; son regard, direct et hardi, son front large, intelligent, ses cheveux rejetés en arrière, ses traits nettement découpés, sa physionomie impérieuse et passionnée me frappèrent beaucoup. Il ne prononça que quelques paroles, d'une voix basse et ‹ reuse. Mais il y avait dans la vibration contenue de cette voix, dans la complète absence de gestes, quelque chose de saisissant et d'insolite qui faisait sentir le passage de la tragédie secrète sous la banalité des formes ordinaires.

— Qu'est-ce que c'est que cet homme-là? — dis-je au commandant Duperré, lorsque la porte se fut refermée sur le visiteur.

— C'est un homme qui est amoureux de l'Impératrice et qu'on envoie mourir au bout du monde.

La prophétie fut tristement réalisée. L'Impératrice alla voir la mère de M. X... dans une des villes de la Loire où elle habitait. Elles pleurèrent ensemble. Jamais l'Impératrice n'oublia celui qui avait payé si cher le crime de l'avoir aimée.

La souveraine avait, parmi les humbles et même parmi les ennemis de l'Empire, des adorateurs inconnus dont quelques-uns se sont trahis. J'ai lu, peu de temps après la révolution du 4 septembre, sous la forme d'un feuilleton publié par un journal belge, un roman où l'Impératrice apparaissait, mêlée à la plus folle des intrigues et décrite avec une telle ardeur de pinceau qu'il était impossible de se méprendre sur les sentiments de l'auteur à son égard. Or, l'auteur, c'était un des membres de la Commune et, paraît-il, un des plus disgraciés de la nature.

Lorsque j'étais à l'École normale, j'ai rencontré deux ou trois fois, dans une salle du café du Droit (alors situé au coin

de la rue Soufflot et de la rue Saint-Jacques) où les normaliens se retrouvaient les jeudis et les dimanches, un jeune homme dont les allures étaient fort étranges. Il faisait partie de certaines sociétés où l'on complotait la mort de Napoléon III et, en même temps, il était, disait-on, amoureux fou de l'Impératrice Eugénie. Un soir de l'automne de 1867, à Saint-Cloud, je me trouvai amené par je ne sais quel hasard de la conversation à faire mention de ce jeune homme devant l'Impératrice. Elle crut l'identifier avec un certain personnage qui avait un jour essayé d'arriver jusqu'à elle sur la terrasse du bord de l'eau, à la grille placée en face du pont de Solférino. On l'avait arrêté et on l'avait trouvé porteur d'une lettre d'amour. J'avais eu l'imprudence de le désigner comme « un de mes amis ». Ce mot me perdit. L'Impératrice m'accabla de questions. Je n'eus pas le courage d'avouer que mes relations avec ce jeune homme avaient été aussi brèves qu'insignifiantes et, n'ayant rien à dire, j'inventai. Arriva l'heure ordinaire du coucher du Prince. Je me levai, très content de m'en aller ; mais l'Impératrice me dit : « Vous allez revenir, n'est-ce pas ? » Lorsque je reparus, au bout d'un quart d'heure, elle m'attendait seule, dans le premier salon et elle m'installa elle-même confortablement dans un fauteuil comme on installe ceux qui ont un long récit à faire. J'improvisai : elle m'écoutait attentivement. Lorsque je m'arrêtais, il y avait des moments de silence où l'on entendait la conversation, à demi-voix et comme assoupie, dans le salon voisin, et le chuchotement des jets d'eau dans le grand bassin en fer à cheval qui s'étendait sous les fenêtres. Mais elle m'excitait d'un : « Et puis?... Et alors?... Que vous disait-il encore?... » Et je recommençais. Je crois que c'est mon meilleur roman : du moins, c'est celui qui a eu le plus de succès auprès de son public.

De temps à autre, une figure où la réserve du courtisan ne cachait pas tout à fait l'étonnement et la mauvaise humeur, apparaissait une seconde sur le seuil et s'éclipsait. Je ne sais à quelle heure on aurait pris le thé, ce soir-là, si je n'avais, à onze heures sonnantes, fait mourir mon héros à l'hôpital Lariboisière et si je ne l'avais enterré moi-même dans la fosse commune au cimetière Montparnasse « par un triste après-midi d'hiver où la neige tombait à flots ».

L'Impératrice se taisait, baissant la tête, comme si elle se fût recueillie sur une tombe. « Pauvre garçon ! » murmura-t-elle en se levant avec un soupir.

Pendant le reste de la soirée, il y eut sur son visage une vague expression de mélancolie que ma conscience me reprochait amèrement. Aujourd'hui encore, j'éprouve vis-à-vis de moi-même un embarras qui ressemble à un remords quand je songe à cette tromperie et c'est pour moi un soulagement d'en avoir fait l'aveu.

L'IMPÉRATRICE CHEZ ELLE
BIARRITZ, FONTAINEBLEAU, COMPIÈGNE, SAINT-CLOUD
LES TUILERIES

J'aurais beaucoup à dire si je voulais faire revivre ces grandes résidences en les repeuplant de tous ceux et de toutes celles que j'y ai connus. Parmi eux, l'immense majorité a disparu à l'heure où j'écris et, sur les cinq demeures où résidait la famille Impériale, trois ont été détruites par le feu ; deux seulement restent debout et, à part quelques rares occasions, ne sont guère que des musées de souvenirs ouverts aux étrangers qui visitent notre pays. La vie s'en est retirée, la vie de la « maison habitée », où tout semble s'imprégner de l'existence des hôtes et les refléter. Réveiller cette vie éteinte serait une tâche intéressante et, je crois, utile à remplir ; mais ce n'est pas la mienne aujourd'hui. Je veux montrer l'Impératrice Eugénie à Biarritz, à Fontainebleau, à Compiègne, à Saint-Cloud, aux Tuileries, parce qu'elle m'apparaissait et qu'elle était réellement différente dans des cadres différents. En changeant de milieu, elle changeait son genre de vie ; ses pensées et ses sentiments prenaient un autre cours. J'oserais dire qu'elle n'avait pas le même âge à Biarritz qu'à Compiègne, ni à Compiègne qu'aux Tuileries.

***

C'est à Biarritz qu'elle était le plus libre d'allures, le plus semblable à son *moi* des jeunes années. Cela

se comprend. Là, tout lui rappelait son pays d'origine : climat, mœurs, langage. A la villa Eugénie, comme sur la plage, on entendait parler l'espagnol de tous côtés. Les populations étaient bonnes et dévouées, les étrangers respectueux et sympathiques. Cela permettait une grande liberté de mouvements. Donc, elle allait par les rues, appuyée sur sa haute canne à glands jaunes, alerte, active, la jupe retroussée, entrait dans les boutiques, faisait sans façon des visites, s'intéressait aux bâtisses nouvelles, aux arrivées et aux départs, à la chronique locale, aux embellissements de l'atalaye, aux progrès de la jetée.

A Biarritz, la politique chômait et l'Empereur était censé en vacances. Le chef du cabinet était absent ; seul, M. Franceschini Piétri, le secrétaire particulier, suffisait à tout. Pas de conseils de ministres, comme à Saint-Cloud, à Fontainebleau et à Compiègne. Un seul ministre était présent (d'après l'usage anglais qu'on avait adopté), mais il semblait être là pour son plaisir plutôt que pour les affaires et sa présence n'était pas continue. Un auditeur au Conseil d'État apportait les pièces urgentes, recueillies dans tous les ministères, et s'en retournait avec les signatures du souverain.

On ne s'habillait pas pour dîner, et le fameux télégramme adressé à Mérimée : « Venez sans culotte » aurait pu servir pour tous les invités de Biarritz. Ces invités étaient des amis personnels ou des passants de première importance, auxquels on ménageait une entrevue extra-officielle. En sorte que, si l'on faisait de la politique à Biarritz, c'était en dehors de la routine des bureaux et des chancelleries. Pas de séries, comme dans les résidences voisines de la capitale. C'était, en somme, un mélange de la vie de château et de l'existence qu'on mène dans les grands hôtels de bains de mer : beaucoup de mouvement, de liberté et d'imprévu. Promenades en chars à bancs, à cheval ou en bateau, excursions à l'embouchure de l'Adour, à Bayonne, à Cambo, à Saint-Jean-de-Luz, à Sarre et jusqu'en Espagne, avec pique-niques en plein air. Le soir, on causait, on jouait aux petits papiers, sorte de jeu où les professionnels de l'esprit se faisaient battre, généralement, par les gens du monde.

Outre l'atmosphère semi-espagnole et l'absence presque

complète de politique, Biarritz avait encore d'autres attraits pour l'Impératrice. C'était la seule résidence maritime. Or, l'Impératrice adorait la mer et étendait son affection à tous ceux qui vivent de la mer ou sur la mer. Elle avait dit un jour qu'elle était « la mère des marins », et, s'emparant de ce mot, les plus familiers parmi les marins de la maison l'appelaient « maman ». Un aviso de l'État, mouillé à Bayonne, se tenait à la disposition des souverains et, chaque matin, télégraphiait pour faire savoir si le temps et l'état de la barre lui permettaient de sortir. Avec une promenade dans ses chères Pyrénées, qui lui rappelaient tant de souvenirs de jeunesse, ce que l'Impératrice préférait, c'était une journée en mer à bord du *Chamois*. Une de ces journées faillit avoir, en septembre 1867, un fatal dénouement. Comme l'Impératrice débarquait à Saint-Jean-de-Luz avec son fils et leur suite, les chaloupes manquèrent l'entrée du port : celle qui portait la mère et le fils s'échoua dans les rochers. Ils montrèrent l'un et l'autre beaucoup de sang-froid; l'Impératrice rentra très gaie, très excitée, très bruyante, mais je crois que l'Empereur dut la gronder un peu ce soir-là, car il avait passé deux heures dans une terrible anxiété...

*
* *

A Fontainebleau et à Compiègne elle devait faire les plus grands efforts pour donner à l'hospitalité impériale tout son charme et tout son éclat. C'est là qu'elle avait à déployer ses talents pour l'organisation des plaisirs en général, comme pour l'intelligence des caractères et la séduction individuelle. Pendant le séjour que j'ai fait à Fontainebleau, dans l'été de 1863, il n'y eut ni fêtes, ni réceptions. Je n'ai connu que par ouï-dire les grandes journées de Fontainebleau : par exemple, la visite des Siamois qui inspira Gérôme, les séances de la « Cour d'amour » que présidait la belle madame Przedjeçka et dont Mérimée était le secrétaire, les gaîtés du « Club des Bébés » où se réunissaient autour de la Princesse Anna Murat, — alors dans toute la splendeur de ses vingt ans, — ce que la Cour contenait de jeune et de vivant. De mon temps, il n'y

avait plus à la Cour que des enfants et des personnes mûres; point de jeunesse véritable, et la vie qu'on menait à Fontainebleau s'en ressentait un peu. Nous étions une vingtaine, perdus dans ce grand palais dont nous n'occupions qu'une très petite partie. Il n'y avait un peu d'animation que devant le salon chinois et le long de l'allée de grands arbres qui suit le bord du petit lac. C'était là qu'on se groupait après le déjeuner. Les amis des vieilles traditions avaient en poche une croûte de pain à offrir à ces horribles carpes qui, pour la taille et la férocité, eussent dépassé les murènes des viviers antiques. Au bord, étaient amarrées des embarcations de toutes sortes, canots, yoles, pirogues, périssoires, et jusqu'à une gondole dont nous étions incapables de manœuvrer la godille. Entre deux arbres était tendu le hamac de l'Impératrice. Un jour, elle s'y étendit. Un officier d'ordonnance, qui n'en était pas à sa première maladresse, se saisit d'un vieux parasol japonais, oublié contre un tronc d'arbre et où s'étaient accumulés, depuis plusieurs années, des insectes et des chenilles, morts ou vivants, de toutes sortes. Et, avec des déhanchements de bayadère qui évente une sultane, il ouvrit le parasol et secoua sur l'Impératrice une pluie de larves et de détritus organiques. L'Impératrice poussa un cri et fut debout avec la rapidité de l'éclair.

Aux heures chaudes du jour, elle s'asseyait avec ses dames dans le salon chinois, où le voisinage de l'eau et la demi-obscurité entretenaient une fraîcheur relative. Les deux pièces, réunies en une seule, qui formaient le salon étaient situées au-dessous des appartements du Pape et formaient le coin de l'aile Louis XV et de la cour des Fontaines. L'Impératrice y avait placé elle-même les merveilles rapportées du Palais d'Été (à Pékin) et elle les avait admirablement arrangées, car elle avait un talent à elle pour harmoniser les tentures et les tapis, disposer les meubles et les objets d'art. Je crois bien qu'elle a contribué à nous inoculer la manie du bibelot et nous a appris à encombrer le milieu des pièces, à y dessiner des routes compliquées, à y ménager des coins indépendants les uns des autres et de caractère différent. Toute autre aurait fait du salon chinois un musée : elle en avait fait un fragment de la demeure du « Fils du Ciel ».

Installées au milieu de ces chinoiseries, les dames travaillaient, ou faisaient semblant. Quelqu'un lisait tout haut. C'est ainsi que j'ai lu plusieurs *Nouvelles genevoises* dans le salon chinois.

Lorsque l'Empereur était au camp de Châlons ou aux eaux, on échangeait avec lui des messages assez gais. Les truites de Plombières écrivaient aux carpes de Fontainebleau, qui répondaient sur le même ton. La lecture et la rédaction de cette correspondance occupaient les après-midi du salon chinois. A quatre heures, les chars à bancs, attelés, attendaient dans la cour des Fontaines, avec leurs postillons, fouet en main. Ces postillons, dans leur costume traditionnel, bottes à l'écuyère, culottes jaunes, chapeau ciré, sans oublier la cadenette qui secouait un nuage de poudre sur leur veste verte galonnée d'or, étaient déjà une joie pour le regard et rien n'était plus exhilarant que ces courses en forêt où le tintement des grelots rythmait le trot allongé des chevaux. Nous passions sous les grandes futaies silencieuses ; nous réveillions les petits villages endormis au soleil où les femmes émergeaient des portes et où les enfants commençaient à crier « Vive l'Impératrice ! » lorsque nous étions déjà loin.

Quelquefois, on descendait de voiture pour prendre le thé en plein air ou pour faire une excursion dans les rochers. Je me souviens qu'aux Sables-d'Arbonne nous nous lançâmes, une quinzaine environ, nous tenant par la main, sur une pente très raide. On glissait, on tombait, puis on était emporté sans que les pieds touchassent terre. Nous dévalions comme un ouragan ; les jeunes filles poussaient des cris de peur et de joie. En arrivant en bas, on constata qu'on avait laissé en route quelques pans de robes et quelques talons de bottines. Il y eut là un magnifique texte à prêcher sur les folies de l'Impératrice. Pour moi, je n'en étais pas plus scandalisé que je ne l'ai été quand j'ai vu les Pères Jésuites jouer au *football* et au *cricket* avec leurs élèves. L'Impératrice, à quarante ans, avait gardé ce privilège de s'amuser avec et comme les enfants. J'ai toujours associé ce privilège, dans ma pensée, avec la simplicité et la vigueur de l'âme et je ne pouvais sympathiser avec les rigoristes qui affectaient de croire tout perdu si, dans ces jeux-là, la jupe de l'Impératrice

s'était, d'aventure, retroussée un peu au-dessus de la cheville.

Après dîner, on revenait encore vers la pièce d'eau. Quelquefois, l'Impératrice prenait l'un de nous pour lui faire faire deux ou trois fois le tour du petit lac. A la nuit, on rentrait encore dans le salon chinois. Un piano mécanique s'y trouvait et, dès que nous l'eûmes découvert, nous en abusâmes de notre mieux. Les jeunes filles dansaient entre elles au son du *Danube Bleu* et de *la Valse des Roses*, alors dans leur première vogue.

A neuf heures et demie, on servait le thé dans un salon voisin et la conversation se prolongeait, surtout quand c'était Mérimée ou Feuillet qui était assis auprès de l'Impératrice. Un soir qu'il n'y avait pas d'homme célèbre à écouter, nous nous retirâmes de bonne heure. Peu après, un lustre énorme placé au centre de cette pièce se détachait du plafond et tombait avec un bruit effroyable, écrasant la table avec tout ce qu'elle portait. C'est sous ce lustre que l'Impératrice s'asseyait tous les soirs. Ce fut l'un des premiers d'une nombreuse série d'accidents qui se succédèrent presque continuellement autour de nous et que les superstitieux ne manquèrent pas de considérer comme des présages.

***

A Compiègne j'ai vu l'Impératrice exercer, dans toute leur complexité, ses difficiles devoirs de maîtresse de maison. D'abord, il fallait dresser les listes d'invitations, combiner les séries, de façon qu'elles continssent un nombre à peu près équivalent de grands seigneurs, d'illustres cosmopolites, de diplomates, d'artistes, de savants, de jolies femmes et de membres de l'Institut. Il fallait doser ces éléments, tenir compte des rancunes, des incompatibilités, chercher la variété et les contrastes tout en évitant les jalousies et les frictions. Et, pour cela, il fallait connaître un peu le caractère et le passé de chacun. L'Impératrice était, il est vrai, aidée dans cette tâche, mais là, précisément, était un des dangers, car elle devait se méfier de ces donneurs de renseignements qui avaient toujours de « char-

mantes Américaines » à mettre en avant ou des artistes « hors ligne » à pousser.

Une fois les listes arrêtées et les invitations lancées, il n'était pas inutile de surveiller l'installation des hôtes, car cette installation devait être exactement proportionnée à leur importance. Si la maréchale X... avait un salon pour recevoir ses amis, comment en refuser un à la princesse X...?

Ensuite, restait à combiner le programme des neuf ou dix journées consacrées à chaque série, à amuser tout ce monde si divers, de neuf heures du matin à minuit, les conduire en paraissant leur laisser toute liberté d'action, les caresser d'un mot, tenir leur vanité et leur curiosité en éveil, faire croire à chacun des gros bonnets qu'il était le grand homme de sa série, empêcher les timides de s'agglomérer dans les petits coins et de former des clans, enfin faire un salon, c'est-à-dire un ensemble mondain, une unité collective, avec des êtres aussi disparates que ceux que le hasard d'un voyage réunit dans un wagon-restaurant. C'est à quoi l'Impératrice réussissait admirablement. Je ne prétends pas qu'elle ne se soit jamais trompée et qu'il ne lui soit pas arrivé d'adresser à l'un de ses invités le compliment destiné à un autre, ou de deviner de travers alors qu'elle en était réduite aux seules ressources de l'improvisation, faute de temps pour étudier son rôle. J'ai raconté dans les *Débats* — un jour que j'évoquais les vieux souvenirs de Compiègne [1], à propos de la visite du Tsar et de la Tsarine, — une de ces petites bévues dont je suis, en partie responsable. L'excellent Egger, un des professeurs de la Sorbonne, avait remis à l'Impératrice certain manuscrit roulé et cacheté en la priant d'y jeter les yeux. L'Impératrice me demanda de la renseigner sur Egger. Je fis le plus grand éloge de l'éminent helléniste, dont j'avais suivi le cours à la Sorbonne.

— Alors, — demanda-t-elle, — il ne s'occupe jamais que de choses grecques?

Je répondis avec conviction :

— Jamais !

Quelques jours après, M. Egger se trouva sur le chemin de l'Impératrice :

1. *Journal des Débats*, 7 septembre 1901.

— Puis-je demander à Votre Majeté ce qu'elle a pensé du manuscrit que je lui ai remis?

— Mais... c'est très intéressant... Ah ! ces souvenirs de la Grèce ont un charme...

— Mais, madame, ce sont des documents inédits sur Marie-Antoinette !

— J'avoue, — dit l'Impératrice en riant — que je n'ai pas encore pu ouvrir le rouleau que vous m'avez remis... Ouvrons-le ensemble.

Une ou deux légères erreurs de ce genre, acceptées avec bonne grâce, ne compromettaient en rien le succès de l'impériale châtelaine.

Au milieu de cette continuelle représentation et de cet enjouement un peu artificiel, l'Impératrice avait des instants de lassitude profonde. Un jour, elle me disait avec un peu d'amertume : « On prétend que les princes sont entourés de flatteurs. Hélas ! ce sont eux qui sont condamnés à flatter tout le monde. Leur vie se passe à remercier et à saluer. Ils n'ont pas le droit de trouver exécrables les livres qu'on leur dédie, les pièces qu'on joue devant eux, la musique dont on écorche leurs oreilles. Une souveraine, pendant qu'on la coiffe pour dîner, étudie l'ouvrage qu'un savant lui a offert, comme un écolier pioche sa leçon, afin d'y puiser la matière d'un mot aimable. Toutes les jeunes filles sont jolies, toutes les toilettes sont de bon goût, tous les artistes ont du talent : les princes sont condamnés à une plate et universelle admiration. »

Ces paroles étaient dites dans le salon solitaire où travaillait le Prince Impérial. Voici ce qui arrivait lorsque le Prince, pour une raison ou pour une autre, ne devait pas paraître à la table impériale. Quelquefois la raison était une punition infligée par le général Frossard. « Vers sept heures, tout était silencieux dans le cabinet de travail, qu'éclairait une seule lampe, recouverte de son large abat-jour. Sous la lueur de cette lampe, le Prince et son ami Conneau se débattaient contre une phrase de Salluste ou un problème d'arithmétique. Aucun bruit, sauf le lourd battement d'un grand cartel, plus que centenaire, et le grondement vague du vent d'hiver dans la forêt. Une porte s'ouvrait. Un froufrou de

soie et de satin, traînant sur les tapis, un doux cliquetis de bijoux. C'était l'Impératrice. Lorsque ses femmes, dans ce cabinet de toilette dont on a décrit les merveilles, avaient mis la dernière main à sa parure du soir, elle venait voir son fils avant d'aller joindre l'Empereur. Elle s'avançait vers la table, éclairant l'ombre autour d'elle.

» — C'est vous, maman?

» — Tu travailles? Ne te dérange pas !

» Elle l'embrassait tendrement, donnait une petite tape affectueuse sur la tête de Louis Conneau et s'approchait de la fenêtre. Elle causait, un moment, à demi-voix, dans l'embrasure. Quelquefois, elle appuyait son front à la vitre, plongeant ses regards pleins de rêve dans la nuit mystérieuse et profonde, comme pour s'y rafraîchir la vue et la pensée. Elle me dit un soir : « Quel dommage que le général Frossard » ne puisse pas me priver aussi de ce dîner! » Il me semble sentir encore le léger parfum qui l'enveloppait. C'était comme une vision. Cela ne durait que cinq minutes, mais toutes les splendeurs de Compiègne s'effacent auprès de ces minutes-là [1] ! »

*
* *

Saint-Cloud présentait d'étranges alternatives, tantôt plus agité que les Tuileries, tantôt plus calme que Fontainebleau ou Compiègne dans les jours de solitude et de silence, dans l'absence ou dans l'intervalle des séries. Une délicieuse et profonde paix y succédait à la pompe des réceptions d'apparat. Saint-Cloud n'était pas assez loin pour mettre les souverains à l'abri des tourments quotidiens de la politique. Elle était là, toujours présente aux yeux comme à la pensée, la grande ville frondeuse, sinon ennemie. Deux fois la semaine, on voyait la file des coupés ministériels monter lentement l'avenue et on savait que chacun d'eux apportait son contingent de problèmes et d'inquiétudes. Après le Conseil, les ministres déjeunaient à la table impériale, les uns rogues et maussades, les autres avec un enjouement de théâtre. Leurs figures, congestionnées ou pâlies par la fatigue, portaient

1. *Journal des Débats*, 7 septembre 1901.

encore la trace de discussions qui ressemblaient souvent à des disputes.

Le soir, il y avait quelquefois des réceptions de députés et ces soirées-là, — est-il besoin de le dire, — manquaient de gaîté, car l'angoisse était dans l'air et tout le monde sentait venir des jours mauvais.

Mais il y avait des journées bien différentes où Saint-Cloud, au lieu de regarder Paris, semblait se tourner vers les larges et paisibles perspectives de son parc solitaire. Alors, ce n'était plus qu'une royale maison de campagne, la maison du repos, des souvenirs, du rêve. J'ai vu les élèves de Saint-Denis jouer, bavarder, chanter des rondes, à la place où, quelques mois auparavant, avait éclaté la tragique folie de l'Impératrice Charlotte.

La vie de l'Impératrice à Saint-Cloud était donc faite de ces deux éléments si opposés. Les distractions de son existence extérieure, elle les partageait avec son entourage ; les soucis de sa pensée, on les devinait à quelques mots échappés çà et là.

Le matin, je la voyais souvent, de ma fenêtre, sortir dans un panier qu'elle conduisait elle-même et où Gamble, — un Anglais qui avait la haute main dans les écuries, — l'installait respectueusement. Je ne sais si elle conduisait bien au point de vue technique et quel eût été, à ce sujet, le verdict d'un professionnel. Mais elle me paraissait à la fois imposante et gracieuse lorsque, penchée sur le tabouret qui l'exhaussait, elle rendait la main aux poneys qui s'ébranlaient en secouant leurs robes de filets et en faisant jaillir la poussière.

Dans l'après-midi, nouvelle course en chars à bancs, dans les bois de Ville-d'Avray, des Hubies, de Fausses-Reposes, vers la ferme-modèle des Jardies, vers l'étang de Saint-Cucufa ou le pavillon de la Jonchère, vers l'aqueduc de Marly ou vers la Malmaison (ce fut la dernière promenade de 1870).

Le soir, après le dîner, on se tenait d'ordinaire dans le salon central, au premier étage, et dans la salle de billard qui était voisine. Quelques-uns s'isolaient pour causer, dans la bibliothèque placée immédiatement derrière le salon. Cette bibliothèque, curieuse création du roi Louis-Philippe, était une cage d'escalier où il n'y avait pas d'escalier, mais où les différents étages étaient indiqués par d'étroites galeries superposées,

et dominées par un grand vitrage qui éclairait le tout. Ces galeries étaient, du haut en bas, tapissées de livres et il y en avait d'extrêmement rares et précieux. Le gardien nominal de cette bibliothèque était Jules Sandeau, et quand la Cour était à Saint-Cloud, il se trouvait là, le dimanche, au passage de Leurs Majestés qui se rendaient à la chapelle ; il était salué d'un bonjour amical et ne paraissait pas se soucier d'obtenir davantage.

La grande table ronde où les dames s'installaient avec leur prétendu ouvrage était placée dans un coin du salon, entre la porte de la bibliothèque et la cheminée. L'Impératrice était assise au-dessous d'un grand buste de Napoléon II, qui ressemblait aussi peu que possible au duc de Reichstadt que nous avons vu sur la scène. C'est à cette table que Mérimée prit place un soir pour nous lire *Lokis*, sa dernière œuvre d'imagination, et ce fut après cette lecture qu'il jugea l'œuvre assez inoffensive pour être livrée au public.

***

Si la politique, à certaines heures, envahissait et attristait Saint-Cloud, on peut dire qu'elle pesait, sans cesse, sur le palais des Tuileries ; elle l'enveloppait de souvenirs douloureux et de pressentiments sinistres. C'est là que l'image de l'Impératrice m'apparaît vraiment noble et grande, parce que c'est là que je l'ai vue se dévouer, corps et âme, à son terrible métier de souveraine, repasser, avec une pleine conscience du danger et de la ressemblance des situations, par toutes les phases de cette agonie royale qui avait eu les mêmes lieux pour théâtre.

Tout d'abord, il faut donner une idée de ces lieux mêmes, car, non seulement ils forment le cadre naturel du portrait que j'essaie de tracer, mais ils reflètent la physionomie de celle qui les a si longtemps habités et qui leur avait, jusqu'à un certain point, imprimé son caractère moral. Et c'est sous cet aspect final qu'ils apparaîtront aux historiens de l'avenir. Je ne craindrai donc pas d'être minutieux.

Les appartements de l'Impératrice occupaient huit pièces sur onze que contenait, au premier étage, l'aile du palais située entre le pavillon de l'Horloge et le pavillon de Flore. Je

parle seulement des salles dont les fenêtres donnaient sur le jardin ; celles qui prenaient jour sur la cour du Carrousel avaient un autre usage qui sera expliqué tout à l'heure. Lorsqu'on arrivait chez l'Impératrice par le grand vestibule qui ouvrait sur la voûte de l'Horloge, après avoir monté l'escalier, on traversait d'abord un salon antichambre où se tenaient les huissiers. De là, on passait dans le salon de service, puis dans le salon réservé aux dames. C'est là, si je me souviens bien, que des trumeaux, encadrés dans la boiserie, offraient les portraits des jolies femmes de l'Empire. Elles étaient censées être les « amies » de l'Impératrice, quoique plusieurs d'entre elles, à l'époque où j'entrai aux Tuileries, eussent cessé d'y venir ou n'y fussent que très froidement accueillies. Le cabinet venait ensuite, très encombré de meubles et entouré de vitrines qui contenaient des choses admirables. Près de la seconde fenêtre était le coin privilégié où l'Impératrice écrivait ses lettres. Son bureau était encadré d'un paravent de cristal autour duquel grimpaient en festons des plantes vives. Elle était là comme dans un buisson tropical. La table, assez petite, était entourée de miniatures et de photographies ; en sorte qu'elle ne pouvait pas tracer une ligne sans se sentir en présence et sous le regard de ceux qu'elle aimait ou qu'elle avait aimés. Derrière elle, une armoire vitrée dont elle tira un jour, pour me les montrer, de beaux volumes où elle avait copié, de sa main, des extraits, prose ou vers, de ses auteurs favoris. Les noms qui revenaient le plus fréquemment étaient Bossuet, Chateaubriand, Lamartine, de Maistre, Victor Cousin, Donoso Cortez et, en général, tous ceux qui ont laissé de grandes paroles sur de grands sujets. Elle était bien moins sensible à cette force qui réside dans la continuité des arguments, dans la classification des faits, dans la marche logique de la pensée vers une conclusion rigoureuse. Sa sympathie était pour les voyants, les intuitifs, ceux qui trouvent la vérité d'instinct et l'illuminent d'un mot, pour le bon sens éloquent qui n'a pas besoin d'une démonstration. Je ne crois pas qu'il lui soit arrivé souvent de lire un volume d'un bout à l'autre. Elle rencontrait, dès les premières pages, une phrase qui l'arrêtait et la faisait réfléchir. Elle jeta les hauts cris lorsque je lui dis que le meilleur livre serait celui d'où il serait impossible

de tirer une ligne et de la comprendre en l'isolant du texte dont elle faisait partie.

Entre le cabinet et la bibliothèque aboutissait un petit escalier tournant qui descendait vers l'appartement de l'Empereur, situé au rez-de-chaussée du palais, sur le jardin, au-dessous de l'appartement de l'Impératrice, mais non pas immédiatement au-dessous : entre les deux s'interposait l'entresol, occupé par Gabriel Thélin, l'ancien valet de chambre devenu trésorier de la cassette particulière. Les pièces habitées par l'Empereur étaient de petites boîtes dorées, chauffées à outrance, meublées à la mode du premier Empire. L'Empereur, qui tenait du côté créole de la famille, se plaisait dans ces chambres resserrées et dans cette température excessive qu'il entretenait, frileusement, autour de lui. Il adorait le lit, et, parfois, se couchait pour réfléchir. L'Impératrice descendait rarement dans cette serre chaude. Quand elle voulait parler à l'Empereur, elle frappait sur un gong placé en haut du petit escalier, et, lorsque Napoléon III était libre, il montait, à cet appel.

Les livres de l'Impératrice étaient rangés dans des armoires vitrées d'un joli style. Tous, vêtus de maroquin aux teintes sombres, tous portant l'E surmonté de la couronne impériale. Au choix des livres avait présidé une pensée méthodiquement encyclopédique, dominée par les prédilections idéalistes que j'ai indiquées tout à l'heure. C'étaient surtout les historiens qui avaient les honneurs de cette bibliothèque. L'embrasure de la fenêtre, très large, formait une sorte de jardin d'hiver. C'est là que j'installai, un jour du printemps de 1869, Fustel de Coulanges, qui venait entretenir l'Impératrice, dans une série de conférences, de la formation des sociétés primitives, et, en particulier, de cette vieille civilisation égyptienne dont elle allait, bientôt, contempler de près les vivants souvenirs. C'était un tableau curieux et charmant. On peut s'imaginer ces cinq ou six femmes ou jeunes filles qui s'étaient groupées çà et là, autour de l'Impératrice, les unes tirant l'aiguille, les autres attachant les yeux sur l'orateur. De temps en temps, un chuchotement, un sourire, une question un peu naïve. Et l'auteur de la *la Cité Antique*, parlant sans gestes, de sa voix égale, lente, un peu apprêtée, raide et nerveux d'abord,

dans l'étroitesse de son habit noir et dans la nouveauté de son rôle, puis s'épanouissant sous la sympathie et la bonne curiosité qui l'accueillaient.

De la bibliothèque, on entrait dans une sorte d'antichambre qui semblait vide et insignifiante jusqu'au moment où une porte, placée en face de la fenêtre, ouvrait ses deux larges battants et, dans une sorte d'alcôve, apparaissait un autel. On se trouvait ainsi dans l'oratoire de l'Impératrice. Les exercices de la retraite, avant la première communion du Prince Impérial, avaient eu lieu dans cet oratoire où il avait écouté les instructions finales de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine.

Un immense cabinet de toilette, où le Conseil d'État aurait pu délibérer, et une chambre à coucher, de proportions moindres, quoique encore vastes, complétaient l'appartement de la souveraine.

Comment était employée la matinée de l'Impératrice? Je suis très ignorant là-dessus. Je suppose qu'elle s'occupait surtout d'affaires, de toilette et de charité. Je trouve, dans mon journal, une note que j'avais oublié de dater : « Ce matin, j'ai rencontré dans la cour du château une voiture qui rentrait. Les gens étaient en livrée grise. Au fond, était assise une vieille dame en lunettes, avec un grand chapeau et un voile épais. Avec elle, se trouvaient mademoiselle Marion et les deux nièces de Sa Majesté, la duchesse de Galisteo et la duchesse de Montoro. Elles se sont mises à rire en voyant mon air étonné et, alors, la prétendue vieille dame a ôté ses lunettes et relevé son voile. Changement à vue, comme dans *Cendrillon* : c'était l'Impératrice. Il paraît qu'elle se déguise ainsi très souvent pour aller voir les pauvres dans les quartiers excentriques. Nous en avons causé, ce soir. Elle voudrait que le Prince connût aussi la misère *de visu*. « Il ne sait pas ce que c'est. Il croit, probablement, que les pauvres sont des gens qui n'ont pas de voiture. Il faut absolument qu'il comprenne, qu'il se rende compte, qu'il écoute les récits de ces malheureux, dans lesquels il y a beaucoup de mensonges, mais encore plus de vérité. Il faut qu'il connaisse les affreux logis, sans air et sans pain, où le bonheur est impossible. Il ne peut pas régner s'il n'a pas vu cela. »

Après le déjeuner, l'Impératrice donnait des audiences et

le fait caractéristique, à propos de ces audiences, c'est qu'il fallait toujours l'avertir pour qu'elle congédiât le visiteur ou la visiteuse. Elle n'avait pas la moindre notion du temps qui s'écoulait. Elle nous a raconté la première visite qu'elle fit à la princesse Marie de Bade, duchesse de Hamilton, après son mariage. « Je suis restée là cinq ou six heures. Je n'avais plus rien à dire et je ne m'en allais pas. J'y serais encore si l'Empereur, inquiet, n'avait envoyé Bacciochi me chercher. » Jamais elle ne s'habitua à mesurer le temps qu'elle pouvait accorder à chacun, suivant le rang, le degré d'intimité, l'objet de la visite. Que de fois, à Chislehurst, n'ai-je pas eu la mission d'apparaître et de couper, par quelque prétexte, une entrevue dont elle n'aurait su dire si elle était commencée depuis deux heures ou depuis dix minutes.

A quatre heures, l'invariable promenade en daumont, dont elle était bien lasse, excepté les jours où elle allait patiner. Il y eut encore d'autres occasions où la banale promenade de quatre heures fut étrangement émouvante. Par exemple, ce jour mémorable où, pendant les émeutes de 1869, la voiture impériale, au lieu de prendre la route du Bois, se dirigea, sans aucune escorte et précédée d'un seul piqueur, vers le théâtre ordinaire des troubles. Lorsque après avoir suivi la rue de Rivoli et le boulevard de Sébastopol, les souverains arrivèrent aux grands boulevards, la foule était si compacte que le landau impérial dut aller au pas et même s'arrêter tout à fait. Cette foule de curieux, pour la plupart hostiles à l'Empire et qui, peut-être, cinq minutes auparavant, avaient hué la police, fut prise d'un accès subit d'enthousiasme et éclata en véritables transports. Ce fut un triomphe populaire, le dernier, hélas ! Le soir, comme j'exprimais à ma souveraine toute mon admiration pour son courage, elle me répondit : « Vous ne savez pas que je suis très peureuse? » Je lui dis que je n'en croyais rien. Je lui rappelai la visite aux cholériques d'Amiens, je lui rappelai aussi son attitude au 14 janvier 1858, lorsqu'elle avait dit à ceux qui s'empressaient autour d'elle : « Occupez-vous des blessés. Ne vous occupez pas de nous... nous, c'est notre métier ! » Mais elle répéta, en secouant la tête : « Je vous assure que je suis, par nature, très peureuse ! »

A sept heures, nous étions tous réunis dans le salon de

famille qui donnait sur le Carrousel. Ce salon n'était séparé de la salle des Maréchaux que par le salon dit « du Premier Consul ». Il était fort grand. On voyait, d'un côté, un grand piano à queue ; de l'autre côté, près de la cheminée, une table quadrangulaire ; au centre, un canapé circulaire. Les meubles étaient recouverts d'un vieux damas rouge décoloré, et passé de mode. L'étoffe était si usée qu'aux bras des fauteuils on voyait partout apparaître la doublure. On renouvela un à un tous les meubles, qui revinrent, l'un après l'autre, reprendre leur place, habillés de certain satin noir à fleurs de soie, qui devait être un encouragement à nos fabriques de Lyon, déjà très malades. Quelquefois, nous attendions fort longtemps, sans connaître la cause de ce retard, le moment où la porte du salon de l'Impératrice s'ouvrait à deux battants.

— L'Empereur ! — annonçait l'huissier.

Les souverains paraissaient avec leur fils. S'il y avait des invités, ils étaient rangés, les hommes d'un côté, les femmes de l'autre. L'Empereur passait la revue des uns et l'Impératrice adressait une parole à chacune des autres. Celui qui avait fini le premier, — c'était, d'ordinaire, Napoléon III, — attendait l'autre. Le préfet du palais de service annonçait le dîner et marchait devant les souverains. Ils se donnaient le bras l'un à l'autre, sauf le cas où il y avait des personnes royales parmi les hôtes. On traversait à leur suite la salle du Trône, qui était contiguë au salon de famille, et l'on entrait dans le salon Louis XIV, ainsi appelé parce que le grand panneau, en face des fenêtres, était entièrement rempli par une tapisserie des Gobelins, représentation très exacte du tableau où l'on voit le grand Roi remettant le jeune Philippe V à ses futurs sujets. L'Impératrice me fit remarquer un jour que le cardinal Portocarrero, chef de la députation, était membre de sa famille. C'est le nom que portait son propre père avant d'hériter de la grandesse. Lorsque la reine Isabelle, après la révolution de 1868, visita pour la première fois les Tuileries, elle s'arrêta devant ce tableau : « Voilà, dit-elle, le commencement et, — se désignant elle-même, — voici la fin ! » Les événements ont montré qu'elle se trompait et que ce n'était pas la fin.

L'Empereur prenait place au-dessous de ce tableau, faisant face aux fenêtres, ayant à sa gauche l'Impératrice et l'aide de camp de service, à sa droite le Prince et la dame du palais de service. L'adjudant général du palais vis-à-vis de l'Empereur; les autres convives se plaçaient au hasard ou suivant leur fantaisie. A ces dîners de tous les jours, la maison militaire de l'Empereur était représentée par l'aide de camp et les officiers d'ordonnance, la maison civile par l'écuyer et le chambellan en fonctions, la maison de l'Impératrice par une dame du palais, une demoiselle d'honneur et un chambellan, celle du Prince par un aide de camp et le précepteur. Si l'on ajoute l'adjudant général et le préfet du palais, les deux nièces de l'Impératrice et leur gouvernante, le colonel ou le commandant du bataillon de service et le jeune Louis Conneau, on aura une idée exacte de l'aspect de la table impériale : en tout, une vingtaine de personnes. Les dîners de gala avaient lieu dans la galerie de Diane, qui terminait de ce côté la série des appartements de réception.

Les soirs de grand bal, le buffet était dressé dans une galerie, le salon Louis XIV et la salle du Trône étant réservés pour les présentations et le cercle diplomatique.

Je ne dirai rien de ces grands bals, sinon que j'eus une impression toute nouvelle, et comme une révélation de la beauté de l'Impératrice, lorsqu'elle m'apparut assise auprès de l'Empereur sur une estrade, pendant que le quadrille d'honneur commençait devant eux ses évolutions dans la salle des Maréchaux. Sous le feu des lustres, le front cerclé d'une éblouissante auréole de diamants, enveloppée dans la splendeur du manteau impérial, elle prenait le merveilleux éclat des jeunes années. Je retrouvais dans ses traits, dans ses regards, cette rêveuse langueur, qui n'était peut-être que le vague ennui d'une pensée flottante au milieu du vide des pompes officielles. Combien plus belle alors, mais comme elle était moins vivante que dans nos soirées ordinaires !

Je ne dirai rien de plus des grandes fonctions, pas plus que des petits Lundis ou des concerts : tout cela a été ou sera décrit par des plumes expertes à ces sortes de choses. Je n'ai rien à dire non plus des dîners d'apparat. Le Prince, la plupart du temps, n'y figurait pas, ce qui dispensait son précepteur d'y

assister. Les « dîners de famille » m'ont seuls laissé un souvenir, non pas, je pense, parce qu'on dînait dans la vaisselle de vermeil offerte à Napoléon Ier par la Ville de Paris et qu'on pouvait, au dessert, y manger des fraises sur une Sévigné ou une Montespan peinte par quelque grand artiste au fond d'une assiette de Sèvres, mais la présence de tous les membres de la famille Bonaparte, reflétant, dans toutes ses variétés et avec toutes ses nuances, le type primitif, comme si chacun d'eux avait hérité un atome de la personnalité de l'Empereur, constituait un spectacle intéressant. Mes yeux erraient, sans se lasser, du prince Napoléon au cardinal Bonaparte, à la comtesse Primoli, fille du roi Joseph, ou au prince Lucien, fils du prince de Canino. Le prince-philosophe, le prêtre pieux et timide, le vieil érudit passionné de pisciculture et de philologie, la princesse amie des lettres et quelque peu bas-bleu, tous avaient le signe, plus ou moins, et ils le savaient.

La musique militaire jouait pendant ces dîners et remplaçait la conversation. Il n'en était pas ainsi les jours ordinaires, où nous ne perdions pas un mot de ce que disait l'Impératrice. Par malheur, en ces circonstances, nos oreilles n'étaient pas les seules à recueillir les paroles trop franches, trop spontanées, sur les gens et les choses, qui lui échappaient. Beaucoup de ces mots reparaissaient le lendemain dans les journaux. Un certain journaliste était particulièrement dangereux et précis dans ses révélations au public. Je ne me rappelle pas le pseudonyme dont il faisait usage : appelons-le Testis. Un jour que l'Impératrice s'était laissée aller à effleurer d'un mot railleur ceux qui la ménageaient si peu, elle ajouta en riant : « J'espère que Testis n'est pas là. » « Il y était, Madame », riposta Testis, dès le lendemain, dans son journal, en racontant toute la petite scène. L'explication est facile. Les serviteurs des Tuileries étaient, en général, des hommes respectables et dévoués, mais ils ne l'étaient pas tous. D'autres, sans intérêt personnel, avaient la sottise de se laisser confesser. Le fils d'un des maîtres d'hôtel, qui devait son éducation à la générosité de la souveraine, était devenu rédacteur d'un de ces journaux où l'opposition n'avait qu'une forme : la calomnie, l'insulte. Il était, comme on pense, bien placé pour entendre ce qui se disait aux Tuileries et il usait de cette faculté.

Le dîner achevé, les hommes disparaissaient pour aller fumer au rez-de-chaussée, la cigarette impériale étant la seule qui eût le droit de jeter ses bouffées à travers le salon. Napoléon III s'asseyait à l'un des bouts de la table et s'absorbait dans une patience. Les enfants jouaient dans la salle du Trône, car les enfants sont les mêmes partout, et ce Trône, avec les rideaux du baldaquin, se prêtait fort bien à une partie de cache-cache. Souvent, l'Impératrice prenait l'un de nous dans un coin, et alors commençait une de ces causeries dont elle ne mesurait pas la longueur. Ceux qui étaient las d'être debout allaient s'asseoir dans une pièce voisine. Elle ne s'apercevait de rien, surtout quand elle contait une histoire, car elle contait volontiers et fort bien. J'ai le souvenir de deux de ces récits : l'aventure de don François de Borgia, dont je fus l'auditeur privilégié, et le très véridique drame de Gaspar Hauser, qu'elle nous raconta, à M. de Ligneville et à moi, un soir que toute la Cour était allée à l'Opéra avec l'Empereur. Un peu souffrante, elle était restée au palais, mais elle avait tenu à ce que les personnes de son service ne fussent pas privées du spectacle. L'aide de camp du Prince et moi, nous lui tînmes compagnie jusqu'à minuit et elle nous récompensa de notre fidélité par ce récit, dont elle prononçait les derniers mots au moment où l'Empereur rentra.

Lorsqu'elle voulait penser et non causer, elle disait aux demoiselles d'honneur : « Est-ce que vous ne faites pas un peu de musique? » Les pauvres demoiselles se dirigeaient, avec résignation, vers le piano et il s'ensuivait un certain bruit que les assistants étaient censés écouter. Quelquefois l'Empereur convoquait tout le monde à une partie de cartes. Pour intéresser cette partie sans exciter les passions, il faisait distribuer à chacun une certaine quantité de pièces toutes neuves, qui arrivaient droit de la Monnaie. Dès qu'il voyait les bourses s'ouvrir et l'argent personnel des joueurs entrer en scène, il arrêtait la partie. Le jeu, comme la musique, n'était qu'un moyen d'occuper la soirée, de donner un emploi apparent à ces longues heures de désœuvrement sous lesquelles se cachait la dévorante activité de la vie politique.

Quand le Prince était couché et l'Empereur redescendu dans son cabinet, l'Impératrice, restée avec nous, se faisait

lire le compte rendu des réunions publiques. Paris était, chaque soir, couvert de ces meetings où les personnes et les institutions de l'Empire étaient grossièrement insultées par un Mégy ou un Théophore Budaille et autres grotesques célébrités du temps, dont les noms n'ont pas survécu. L'épreuve était cruelle, — j'en sais quelque chose! — pour celui qui avait la mission de répéter, devant la souveraine, ces insanités offensantes. On s'arrêtait, mais elle voulait tout entendre, boire le calice jusqu'à la lie. Je la vois encore, écoutant ces choses avec une patience triste, interrompue de quelques soubresauts douloureux. On sentait déjà le souffle de la révolution. Tous ces discours dont elle savourait, goutte à goutte, le venin, révélaient un état d'insurrection morale. Quelquefois, les faits succédant aux paroles, l'écho de l'émeute arrivait jusqu'à nous. Voici ce que j'écrivais en rentrant dans ma chambre, pendant les émeutes des *blouses blanches* qui éclatèrent à Paris après les élections de 1869 :

« Soirée de gala offerte à la reine de Hollande et à la grande-duchesse Marie de Russie. L'Impératrice me présenta à la reine de Hollande en lui disant : « C'est monsieur Filon, le précepteur de mon petit garçon. » Grand dîner, spectacle, bal, souper. Pendant la représentation, on apporte à chaque instant des télégrammes à l'Empereur, qui ne les ouvre pas et qui continue à applaudir les acteurs le plus tranquillement du monde. Tout le monde a l'air contraint, inquiet. Les yeux se portent involontairement vers les croisées qui donnent sur le Carrousel, où grouille une foule hostile. L'orchestre de Waldteufel lance ses valses les plus entraînantes, et cinq ou six couples se risquent. Valser, ce soir, est une forme de dévouement à l'Empire. Quand la musique s'arrête, on entend les clameurs de la foule, chargée par les agents. Au souper, beaucoup de tables vides : souper, c'est aussi du courage. »

A peu de choses près, toutes nos soirées, pendant de longues semaines, ressemblèrent à celle-ci. Comment n'aurais-je pas songé souvent aux scènes qui s'étaient passées quatre-vingts ans plus tôt dans ce même palais, et à une autre souveraine qui avait passé par les mêmes angoisses? Cette comparaison m'obsédait, et c'est dans cette pensée que je lus alors les

Mémoires de madame Campan. J'écrivais à ma mère les réflexions que cette lecture me suggérait :

« C'est inouï à quel point notre souveraine à nous ressemble à la pauvre Marie-Antoinette. Il ne peut y avoir plus de similitude, principalement dans la façon de traiter son entourage et de vivre avec ses amies. C'est le même goût des amusements familiers, la même passion d'arranger, de plaire, d'orner, de déménager, la même animation entrecoupée de mélancolies courtes et de dégoûts. Il y a des mots que je m'imagine voir tomber des lèvres de l'Impératrice en les lisant dans la bonne madame Campan. Je crois qu'on peut dire encore que ç'a été la même vertu et la même innocence, avec le désir de plaire, plus encore aux foules qu'aux individus. Dieu veuille que le dénouement du drame soit différent !... »

Une question se pose ici d'elle-même : quel fut, au vrai, le rôle politique de l'Impératrice, ce rôle si étrangement surfait et travesti non seulement par les ennemis, mais par les amis de l'Empire?

Je voudrais répondre à cette question, mais, n'ayant été le témoin que des derniers jours et n'ayant bien connu l'action politique de la souveraine que pendant la dernière régence, c'est-à-dire pendant les semaines qui ont immédiatement précédé ou suivi la chute de l'Empire, je n'ai pour me guider, en ce qui touche les événements antérieurs à mon entrée aux Tuileries, que ma propre impression, éclairée par quelques vues rétrospectives de l'Impératrice elle-même et par la connaissance profonde que je crois avoir acquise de son caractère. Le lecteur acceptera ou rejettera mon témoignage, suivant la valeur qu'il attache au jugement de l'auteur.

Jusqu'en 1860, l'opinion générale était, si je ne me trompe, que l'Impératrice était exclusivement occupée de chiffons. C'est à partir du jour où la question de l'unité italienne se fut nettement posée et que cette unité, déjà à demi réalisée, menaça le pouvoir temporel du Saint-Père, c'est à ce moment, dis-je, qu'on commença à chuchoter quelque chose dans le public sur l'influence politique de l'Impératrice. Elle avait son « coin », on dit bientôt son « parti ». Qui avait inventé ce « parti » de l'Impératrice? A coup sûr, ce n'était pas l'Impératrice; ce n'étaient pas davantage ceux qui formaient ce

parti, car ils n'existaient pas; durant les trois années que j'ai passées à la cour, je n'ai jamais pu découvrir la moindre trace de ce parti imaginaire. Étaient-ce, donc, les ennemis de la dynastie? Sans nul doute, ils s'emparèrent de ce mythe politique et en tirèrent le meilleur effet possible, mais l'idée venait d'ailleurs; c'est l'Empereur lui-même qui l'avait mise en circulation et elle lui avait été suggérée par une femme, qui avait été sa maîtresse et prétendait rester sa confidente. Sa beauté avait passé très rapidement, mais elle espérait se maintenir par l'ascendant de l'intelligence, devenir la meilleure amie, la conseillère indispensable de celle qu'elle avait trompée. L'Impératrice ne pénétra point le secret de ces intentions machiavéliques. L'idée de faire, en quelque sorte, opposition à l'Empereur, auquel elle devait toutes ses notions politiques et en la sagesse duquel elle croyait implicitement, ne lui serait jamais venue. Elle eût été encore plus surprise que l'Empereur eût intérêt à faire croire à cette divergence de vues. Pourtant, il en était ainsi.

En effet, la politique impériale venait de traverser une crise décisive. Après avoir suivi, pendant les huit premières années, une marche très nette et présenté un caractère d'énergique unité, tant à l'intérieur qu'à l'extérieur, elle semblait hésiter. Décidé à organiser la démocratie française avec des institutions parlementaires, Napoléon III sentait la nécessité de constituer, en dehors de lui, deux grands partis sur lesquels il s'appuierait alternativement et qui assureraient le fonctionnement de la liberté. C'est sur la question italienne que se dessinaient ces deux partis. Mais chacun d'eux, à la suite de sa thèse dans la question italienne, apportait tout un programme d'action ou de réaction dans les questions intérieures. L'un pousserait l'Empire en avant, vers les grandes réformes libérales et démocratiques ; l'autre le ramènerait en arrière, vers le régime de 1852, s'efforcerait de donner un rôle important à l'Église dans l'éducation nationale et dans la direction de la société, en même temps qu'il tiendrait ouvert, devant notre armée, l'horizon des grandes et lointaines aventures.

Rien n'eût été plus logique, ni plus viable, si ces deux partis avaient accepté l'Empereur comme l'Empereur les acceptait. Pouvait-il prévoir que ces deux groupes d'hommes, que tout

divisait, se réuniraient contre lui, cimentés par une haine commune? Donc, en 1860 et dans les années qui suivirent, il fallait les encourager à vivre et tenir entre eux la balance égale. Le souverain avait donné des gages au carbonarisme et même au socialisme. Les souvenirs de l'insurrection des Romagnes et les écrits du prisonnier de Ham, sans parler de la lettre à Edgard Ney, étaient autant de gages donnés aux libéraux. Comment faire contrepoids à ces signes qui semblaient faire de l'Empereur un complice plus ou moins conscient de Garibaldi? En laissant croire aux cléricaux, aux ultramontains, que l'Impératrice était avec eux et que son influence ne cessait de s'exercer en leur faveur. De là naquit le « parti de l'Impératrice ».

Elle était Espagnole : il semblait tout simple de la croire superstitieuse. C'est ainsi qu'on se la représentait à genoux sur le pavé des vieilles cathédrales, égrenant un chapelet, hypnotisée par la lueur des cierges qui brûlent devant Notre-Dame del Pilar ou Notre-Dame d'Atocha. On aurait conçu d'elle une idée bien différente si l'on avait connu son enfance parisienne, dans quel milieu libéral elle avait grandi, se nourrissant, non pas de pieuses légendes, mais de souvenirs napoléoniens, sur les genoux de l'auteur de *la Chartreuse de Parme*. Superstitieuse? Elle l'était moins que l'Empereur, qui portait constamment sur lui, comme des talismans protecteurs, des prières envoyées par des femmes inconnues et jusqu'à une médaille donnée par mademoiselle Déjazet avant la fuite de Ham. Ce serait trop de dire qu'elle était dévote, car ses pratiques étaient modérées et on ne l'a vue, à aucune époque de sa vie, s'entourer de robes noires. Elle était catholique, simplement : ce mot en dit assez. Son respect pour les prêtres n'alla jamais jusqu'à leur abandonner la direction de sa conduite propre et je crois qu'elle était très éloignée de vouloir leur remettre le gouvernement de la société civile. Je suppose, quoiqu'elle ne me l'ait jamais dit, qu'elle croyait le pouvoir temporel nécessaire à l'indépendance et à la dignité du Saint-Père. Mais, s'il y a eu un parti de l'Impératrice, elle n'en était pas : elle était du parti de l'Empereur. De même que la femme d'un avocat s'intéresse aux causes qu'il plaide, et la femme d'un poète au succès de ses vers, que la femme d'un artiste discute avec lui des idées de tableaux, se passionne pour telle ou

telle École, rêve la médaille d'honneur ou l'Institut et déteste le critique qui a éreinté l'exposition de son mari ; de même que la femme d'un officier médite l'Annuaire, sait sur le bout du doigt les promotions et tressaille aux bruits de guerre, ainsi l'Impératrice était de moitié dans tout ce qui arrivait d'heureux ou de fatal à l'Empereur. Elle avait certainement, en politique, son idéal, ou, si l'on veut, ses chimères. Mais la politique, en tant que besogne quotidienne, lui répugnait.

J'ai dit qu'elle était, pour Napoléon III, comme une seconde conscience. Elle lui prêtait son intuition, son instinct, et lui, qui croyait au pouvoir de l'intuition, à l'infaillibilité de l'instinct, la consultait comme d'autres consultent une somnambule [1]. Souvent, il passait outre : quelquefois, après avoir d'abord obéi à la suggestion, il se ravisait et, dans ces cas-là, elle ne boudait jamais. Un soir, pendant les émeutes de 1869 dont il a déjà été question, l'Empereur prit le bras de l'Impératrice pour aller visiter avec elle un régiment de ligne, campé dans la grande galerie du bord de l'eau. Les soldats étaient à dîner et il est probable que leur dîner était plus copieux que de coutume. L'arrivée des souverains ne manquerait pas de les électriser. « Allons ! » dit l'Impératrice. Elle n'était pas arrivée à la galerie de Diane qu'elle s'arrêta court. « On va rappeler le repas du 5 octobre, Louis XVI et Marie-Antoinette au banquet des gardes du corps ! » J'étais tout près. « N'est-ce pas? » me dit-elle. Je répondis par un geste vague et les autres personnes présentes firent de même. Elle continua à parler sur ce thème avec vivacité. L'Empereur rentra dans le salon sans mot dire, mais le lendemain, la visite projetée s'accomplit.

Au mois de septembre 1903, l'Impératrice, causant avec moi très franchement des anciens jours, me dit :

— J'étais opposée à ce que l'Empereur poussât plus loin ses

1. On a vu quelle haute opinion avait l'Empereur des dons politiques de l'Impératrice. Il se trompait sur ses facultés lorsqu'il voulait l'employer dans ses négociations diplomatiques. Je crois très vraies les révélations faites par le baron de Hubner dans ses Mémoires, sur ces tentatives et sur le résultat négatif auquel elles aboutirent. Évidemment, l'Impératrice devait être une détestable diplomate si la diplomatie est l'art de cacher ses intentions, de paraître indifférent lorsqu'on est anxieux et, — comme le maître de danse de Musset, — de regarder à droite lorsqu'on veut aller à gauche.

réformes libérales. Suivant moi, il devait rester ce qu'il était ; la liberté eût été le don de joyeux avènement de son fils.

— Votre Majesté, — dis-je, — songeait-elle à la crise qui se fût alors produite, à ce grand pays soudainement délivré et grisé d'indépendance après de longues années de sujétion, et cela sans apprentissage préalable, sous un prince sans expérience et, peut-être, sous une minorité?

— Je comptais, — dit l'Impératrice, — sur la générosité des Français.

Quoi qu'il en soit, elle s'était résignée et pensait que l'épreuve commencée devait être loyalement poussée jusqu'au bout. C'est elle-même qui le dit, et dans une lettre qui n'était pas destinée, certes, à la publicité. Les membres de la commission des *Papiers trouvés aux Tuileries* n'y virent que des fautes d'orthographe ; l'histoire y verra, je crois, une preuve irrécusable de la bonne foi, de la raison et du patriotisme de l'Impératrice :

« Mon bien cher Louis,

» Je t'écris en route sur le Nil... J'ai de tes nouvelles et de celles de Louis tous les jours par le télégraphe. C'est merveilleux et bien doux pour moi, car je suis tenue à la rive amie par ce fil qui me rattache à toutes mes affections. J'étais bien tourmentée de la journée d'hier et de te savoir à Paris sans moi, mais tout s'est bien passé, à ce que je vois par ta dépêche. Je pense qu'il faut ne pas se décourager et marcher dans la voie que tu as inaugurée. J'espère que ton discours sera dans ce sens.

» Je suis bien loin et bien ignorante des choses pour parler ainsi, mais je suis intimement convaincue que la suite dans les idées, c'est la véritable force. Je n'aime pas les *à-coups* et je suis persuadée qu'on ne fait pas deux fois dans le même règne des coups d'État. Je parle à tort et à travers, car je prêche un converti qui en sait plus long que moi, mais il faut bien dire quelque chose, ne fût-ce que pour prouver ce que tu sais, que mon cœur est près de vous deux et si, dans les jours de calme, mon esprit vagabond aime à se promener dans les espaces, c'est près de vous deux que j'aime à être

dans les jours de souci et d'inquiétude. Loin des hommes et des choses, on respire un calme qui fait du bien et je me figure que tout va bien, parce que je ne sais rien. »

Cette lettre, que j'abrège, est vraiment précieuse. Avec elle, on restituerait tout le caractère de l'Impératrice si les témoignages manquaient. Car elle est là, tout entière, avec sa franchise d'impression que tempère une sincère modestie, avec son honnêteté fondamentale et indestructible, avec ce mélange d'héroïsme et de finesse, de bon sens et de rêverie, qui faisait de cette Espagnole une parfaite Française, avec sa droite et simple tendresse de femme et de mère, si opposée à cette grandeur tragique que quelques-uns lui ont prêtée. Surtout, on y voit dans quel sens, sur quel ton et jusqu'à quelle limite elle se reconnaissait le droit de donner des conseils. Dans neuf cas sur dix, elle renvoyait à l'Empereur l'écho de sa propre pensée.

Lorsque le ministère du 2 janvier 1870 entra en fonctions, le premier soin de M. Émile Ollivier fut de l'évincer du Conseil auquel elle assistait depuis nombre d'années. Dans cette même conversation du mois de septembre 1903, à laquelle j'ai fait allusion, elle rappela ce fait et j'exprimai un blâme sur l'action du premier ministre de 1870. « Mais, dit-elle, c'était logique ; je n'avais plus besion d'apprendre un métier que je ne devais plus exercer ! » On sait comment les circonstances lui rendirent la présidence effective du Conseil. Mais ce moment était encore éloigné et il régnait un grand optimisme dans les sphères parlementaires et ministérielles. Le château se laissa gagner à cet optimisme, au lendemain du plébiscite de 1870. Moi-même, je crus alors à la durée de l'Empire.

(A suivre.)

AUGUSTIN FILON

L'AMOUR ET LE SECRET[1]

XXIII

Alain, depuis sa causerie avec sa mère, avait passé dans sa chambre une matinée de rêverie un peu confuse, mêlée de galants souvenirs, de projets amoureux et d'une étrange mélancolie.

Principalement, il aurait voulu revoir Juliette ; le temps qu'il ne la voyait pas lui semblait du bonheur perdu : les jeunes gens, qui ont pourtant très abondante la ressource des lendemains, ne gaspillent pas les heures agréables et leur entrain fait qu'ils s'en montrent plus avares que les vieillards beaucoup moins riches. Alain cependant refusait à son impatience le plaisir d'aller à la bien-aimée. Il se repentait de n'avoir pas fixé avec Juliette le moment de leur prochaine rencontre et n'osait pas être importun. Sa timidité clairvoyante l'avertissait de ne point arriver en conquérant sûr de sa victoire et prompt à l'organiser, chez une jeune femme très fine et qui avait le soin d'être joliment traitée. Il ne savait pas comment Juliette arrangeait son réveil, le réveil de sa maison, le ménage, sa toilette et sa flânerie ; de sorte qu'il redouta de ne

1. Voir la *Revue de Paris* du 15 juillet, du 1er août et du 15 août 1920.

pas bien venir : et les domestiques n'étaient pas sans l'effrayer un peu. Ce qui, du reste, lui facilita ces égards de cérémonie fut la langueur et, pour ainsi parler, l'enchantement où le tenait la récente volupté. Elle l'appelait à d'autres désirs et néanmoins le contentait assez pour lui rendre douce l'attente. Puis le tracas de ses idées bien différentes le retardait. La peine qu'il faisait à Jenny en n'aimant point Jacques l'attristait. Et certes il n'aimait point Jacques : il le détestait davantage à se dire qu'en ne l'aimant pas il augmentait la peine de Jenny, peine qu'il devinait qui était compliquée, difficilement remédiable et, pour lui, affligeante s'il ne pouvait pas en ôter ce qui venait de lui.

Bref, il était partagé entre son bonheur et un sentiment de malaise, qui ne lui gâtait pas son bonheur, mais qui l'empêchait de s'y consacrer tout à fait. Ce dédoublement de son émoi le désobligeait et pourtant le sauvait du péril plus grand d'apercevoir comment la réunion de sa mélancolie et de sa joie serait funeste à la seconde. S'il avait précisément analysé les faits et leurs conséquences, il aurait vu les causes, les aurait groupées ; il aurait vu clair dans son aventure : il aurait deviné que des liens cachés rattachaient aux remontrances de sa mère et à l'escapade où Jacques avait révélé sa jalousie et son amour la protestation que Juliette lui opposait de ne pas devoir l'épouser. Mais il ne procédait pas de cette façon méthodique, parce qu'il était en mollesse et parce qu'il y a en nous une puissance qui a bien l'air d'échapper à notre discernement comme à notre volonté : quelquefois elle nous martyrise et quelquefois elle nous préserve ; elle martyrise un jaloux en éveillant sa curiosité, elle préserve un amoureux en garantissant sa crédulité. Alain, dans la vraie sincérité de son âme, agissait tout de même qu'un ingénieux hypocrite ; et Mathieu, qui avait remarqué la prudence que mettait ce jeune homme à ne l'interroger que sur l'affaire du duel ancien, l'accusait de malice un peu sournoise. Alain n'était sournois que presque naïvement : cette puissance qui est en nous, et qui nous martyrise ou bien nous préserve, le préservait alors et lui épargnait le doute et le supplice de chercher les torts de la bien-aimée.

C'est une astuce ingénue de son esprit tourné à la sécurité, qui le persuadait de limiter à l'affaire du duel ancien toute son

incertitude. Et, quand Mathieu lui affirma que, là-dessus, la bien-aimée était sans reproche, il s'en félicita merveilleusement et avec tant d'allégresse que toute alarme disparut et ne lui laissa que le seul désir, plus ardent que jamais, de revoir Juliette et de lui apporter l'hommage d'un cœur satisfait. Or, il était onze heures et demie : en ne baguenaudant plus dans l'incertitude, il avait le temps d'aller, d'embrasser Juliette et de revenir avant le déjeuner. Il se dépêcha et, sur la route, fut un garçon qui sait courir.

Juliette l'attendait et, s'il était venu beaucoup plus tôt, lui aurait dit : « Je t'attendais ; tu es gentil. Seulement, tu es fou : va-t'en bien vite ! » Elle l'attendait depuis qu'elle était éveillée. Ensuite, comme il n'arrivait pas, elle approuvait l'attention qu'elle lui prêtait, de n'être pas un étourdi et, si aimé pourtant, un fâcheux. Elle lui dit :

— Je t'attendais ; tu es gentil. Mais il est tard : va-t'en bien vite !

Elle le reçut dans le même petit salon qui, la nuit précédente, avait eu la confidence peu discrète de leur amour. Ils ne s'étaient pas revus depuis lors : et ce n'était que depuis quelques heures. Mais ils ne s'étaient pas revus depuis que le jour avait succédé à la nuit : et, au jour, leurs visages, dont le plus tendre souvenir s'éclairait de la lumière de la lampe, leur semblèrent de nouveaux visages qui n'avaient pas l'usage des baisers. Ils sourirent de leur mutuel étonnement. Et Juliette aurait peut-être été intimidée, si Alain plus audacieux ne lui avait dit :

— Je ne vous ai pas encore embrassée en plein jour !

Elle rougit un peu, tendit sa joue et bientôt donna ses lèvres...

— Ne soyons pas imprudents ! — fit-elle.

Visiblement, Alain ne redoutait aucune imprudence. Elle ajouta :

— Je t'en supplie !

Obéissant, il répondit :

— Du reste, je m'en vais. Seulement, quand vous reverrai-je ?

— Tantôt ! J'irai vous voir.

— Nous voir ! — répliqua-t-il. — Nous voir : tout le monde?

— J'irai vous voir : mais c'est toi que je verrai.

Alain songea :

« Les autres la verront ! »

Sa jalouse pensée lui amena l'image exécrable de Jacques, si intensément qu'il dut parler :

— Vous ne savez pas? Cette nuit, en vous quittant, vous ne savez pas qui j'ai surpris, au bout du jardin, qui me guettait, comme un espion? Devinez !

— Je ne sais pas, — répondit-elle; et pourtant elle avait deviné.

— Jacques ! Tenez : là-bas ! Derrière le grand massif de bégonias. Quand il a craint d'être pincé, il a filé par la petite allée couverte ; je l'ai perdu de vue. Ensuite, je me demande s'il a sauté quelque haie comme un chevreuil, ou s'il l'a enfoncée comme un sanglier. Peut-être a-t-il attendu que je fusse dehors pour s'évader par la barrière à ma suite : il a dû rentrer peu de temps après moi... Qu'en dites-vous?

Elle était pâle, à présent. Et elle demanda :

— Tu es sûr que c'était lui?

— Je l'ai vu !... Mais qu'en dites-vous?

Elle n'avait pas envie d'en rien dire ; et elle répondit :

— C'est l'ennui de ces propriétés sans clôtures : on ne sait jamais qui entre ou qui sort ; on n'est pas chez soi.

Cette réponse était saugrenue. Et Juliette, qui s'en aperçut, désira de l'effacer. Mais que dire? A tout hasard, elle ajouta :

— Je ne suis pas peureuse ; et pourtant...

Alain reprit, sur un ton presque un peu vif :

— Je ne suis pas jaloux ; et pourtant...

Comme si elle ne l'avait pas entendu, elle dit :

— Tu vois que j'ai raison de vouloir que nous soyons prudents ; tu vois?

Elle avait très bien entendu. Elle cherchait un alibi pour l'émoi que lui causait une menace de jalousie : elle ne craignait rien davantage. Et elle avait dit qu'elle n'était point peureuse, tout juste au moment où cette peur venait de la toucher, comme Alain disait qu'il n'était pas jaloux au moment où la jalousie le frôlait. Donner le change aux sentiments d'un ami : c'est le subtil effort des causeries les plus tendres, si l'on s'est promis de réaliser l'union des cœurs, aussi parfaite que pos-

sible. Et peu s'en fallut que Juliette, maladroite d'abord et puis habile à merveille, n'y réussît le mieux du monde par ses conclusions à la prudence, qui était ce que le vif jeune homme agréait le moins : s'il devait, en considération de Jacques, se priver de quelque plaisir, plutôt renoncerait-il à parler de son rival et fût-ce même à y penser. Il n'était pas au point où la jalousie vous tient le plus fort et vous convainc de sacrifier tout le reste : l'amour était en lui le plus fort. Il essaya pourtant de hasarder quelque plainte et l'osa parce qu'il avait l'assurance d'accuser Jacques, et non pas Juliette.

— Vous n'imaginez pas, — dit-il, — la souffrance que c'est pour moi, de savoir qu'il vous aime !

— Si je ne l'aime pas ! — fit-elle.

Et c'était bien argumenter ; mais l'amour n'est pas honnête logicien.

— Je le sais ! — reprit Alain. — Mais avez-vous horreur de lui?

Elle hésita et répondit avec une ingénieuse bonne foi :

— Ne préfères-tu pas mon indifférence?

Eh ! oui, sans doute, l'indifférence valait mieux : Alain le comprit, le sentit même ; et, s'il avait été jaloux de Juliette, il aurait trouvé là toute sécurité. Mais il était jaloux de Jacques et lui enviait le bonheur d'aimer Juliette :

— Il me semble que le seul fait de vous aimer lui donne quelque chose de vous et ainsi me prend quelque chose de vous. Je le lui refuse ! Je ne veux pas qu'il vous aime : il fera bien de s'en apercevoir !

Elle tenta de calmer une telle impétuosité par son gracieux badinage :

— Tu veux qu'on me trouve laide? qu'on me déteste?

Mais il continuait :

— Je ne veux pas qu'il vous regarde et qu'il soit content de vous regarder. Ne dites pas que c'est absurde. S'il posait sur votre figure ses doigts, vous admettez bien que je le prendrais à la gorge : il pose sur votre figure ses regards, qui ne sont pas chastes !

Juliette vit Alain frémir. Il ne fallait pas laisser cette jalousie empoisonner les délices de leur amour. Atroce jalousie et qu'elle avait redoutée au point que, naguère, elle se jurait

de n'être pas amoureuse et, aimant Alain, résistait à le vouloir aimer ! Elle avait été plus faible que l'amour et n'était pas à le regretter. Mais que faire? et, si les diversions qu'elle tentait ne suffisaient pas à la protéger contre la mauvaise hantise, comment se délivrer de l'ennemie? La diversion qu'elle trouva, ce ne fut point une affaire de mots, une habileté de raisonnement : ce fut la rouerie la plus ingénue ou l'adresse du cœur qui renonce à emprunter les malins secours de l'esprit. Sans plus rien dire, elle se pencha vers le jeune homme de telle sorte qu'il n'eût qu'à ouvrir les bras pour la recevoir : elle se réfugiait dans ses bras. C'était lui qu'elle avait à guérir d'une détestable pensée ; et c'est elle qui se réfugia auprès de lui, comme si elle avait besoin qu'il la guérît d'un mal mystérieux, digne de pitié. Elle ne mentait point à elle-même ni à lui, n'escomptait pas le bénéfice du trouble amoureux à la faveur duquel se prodiguent les pardons et, plus précieux encore, les oublis. Elle agissait tout de même qu'eût fait une moins honnête personne ; et elle avait l'honnêteté de l'amour qui, sincère, n'est pas plus sot que l'amour menteur.

Dans les bras d'Alain, Juliette s'abandonnait mieux que la précédente nuit : Alain s'en aperçut avec trop de félicité pour que sa rêverie ne fût pas toute ramenée là, de si loin que l'eût récemment dispersée l'inutile absurdité de jalousie. Appuyant sa tête sur l'épaule d'Alain, Juliette se faisait petite et se livrait à lui. Alain l'enveloppait de ses deux bras et lui baisait éperdument les cheveux. Leur allégresse leur disait à tous les deux qu'elle seule était leur salut, qu'elle écartait le reste et, souveraine, leur communiquait sa souveraineté splendide.

Alain regarda Juliette : elle ne bougeait pas. Comme il la regardait depuis un instant, elle se rapprocha de lui plus étroitement ; et il comprit qu'elle ne voulait pas être ainsi regardée : elle ne voulait pas qu'il y eût de lui à elle seulement la séparation de l'un qui regarde et de l'autre qui est regardée. Si elle avait médité de lui faire sentir que les regards, dont il était jaloux, ne sont pas la vraie communion des âmes et ne sont pas des caresses et ne sont presque rien, nulle parole n'eût valu ce léger mouvement, si furtif, de son corps qui obéissait

à sa pensée. Les lèvres d'Alain revinrent aux cheveux de Juliette.

Puis Alain dit à Juliette :

— Je ne serai plus jaloux de personne !

Elle sourit :

— Moi, je serai jalouse de tout le monde !

Et, comme elle n'avait aucun motif d'être jalouse, il accepta ce cadeau bénévole et sourit à son tour. Elle arrangeait ses cheveux, qui s'étaient décoiffés sur l'épaule d'Alain. Ce n'était pas coquetterie ou prudence. Mais lui, tout à coup, se prit à rêver de ces cheveux qui se dénoueraient.

— Juliette, — dit-il, — donnez-moi toute la journée. Après cela, nous nous reverrons au milieu des autres gens. Mais il faut que, toute la journée, je me sois enchanté de vous avoir auprès de moi : et, après cela, les autres gens seront comme s'ils n'étaient pas. Voulez-vous?

— Je veux bien, — répondit-elle avec simplicité.

— Ah ! merci. Tout de suite après le déjeuner, je reviens. Nous irons nous promener. Faites atteler la petite charrette anglaise. Nous irons un peu loin.

— Pas très loin ! — fit-elle.

— Non ! Seulement un peu loin. Pour que je vous voie dans un paysage où je ne vous aie pas encore vue, où personne ne vous ait vue. Nous reviendrons à l'heure du dîner. Vous dînerez ici ; et moi, là-bas. Après le dîner, vous viendrez à la maison. Et vous verrez qu'alors il n'y aura plus rien en moi qui ne soit vous, uniquement vous. Dites-moi que vous le voulez bien.

— Je le veux bien, — répondit-elle avec bravoure.

Elle n'était point à la prudence de se demander où elle allait et où l'entraînait un amour qu'elle avait prétendu vaincre : sa fierté, qui naguère la disputait à son amoureux, maintenant la lui donnait. Alain, si quelque projet lui animait le cœur et l'esprit, ne le savait qu'à peine et, en somme, n'espérait pas ou ne se hasardait point à se promettre plus qu'il n'avait demandé.

— Je t'aime, Alain ! — dit Juliette, soudain grave et, dans la gravité de sa pensée, jolie, attendrissante et nouvelle.

— Je me dépêche, — dit Alain en la quittant. — Je serai là dans moins d'une heure.

Elle répondit :

— Reviens quand tu voudras.

Le peu de hâte que semblaient indiquer les mots, Alain n'eut point à s'y tromper, signifiait la certitude et l'éternité de l'amour.

XXIV

Avant le déjeuner, Mathieu, au bout d'une méditation pénible, avait comme suit déterminé son plan de conduite. Premièrement, il constatait l'inutilité de s'adresser davantage à trois personnes qui ne pouvaient pas le servir et même risquaient de tout gâter sans nul recours. Auprès de Jacques, il n'y avait plus rien à faire : en s'adressant à lui de nouveau, l'on n'arriverait qu'à l'exaspérer ; mieux valait l'abandonner, qui sait? à quelque lassitude. Alain? non : que lui dire? et, s'il était évidemment fort épris de Juliette, on ne lui ôterait pas son amour. Quant à le détourner d'épouser Juliette, cela n'était possible qu'en lui révélant ce qu'il s'agissait de cacher. Alors, il s'emporterait à quelque folie ; et Mathieu aurait beau crier : « Prends garde à Jenny ! » on allait au drame qu'on tâchait d'éviter. Jenny était bien dépourvue ; et, quand elle eût gagné, par la tendresse maternelle ou de quelque façon que ce fût, d'empêcher ce mariage, ce n'était pas là ce qu'elle voulait : Mathieu non plus ne le voulait que pour obtenir le silence de Jacques. Jenny, ce qu'elle voulait, c'était que Jacques ne lui eût pas été, ne lui devînt pas infidèle. Jenny réclamait une réalité ; Mathieu, faute d'une réalité qui ne dépendait pas de lui, se contentait d'organiser, par le moyen du silence consenti, un mensonge ou, l'équivalent d'un mensonge, une ignorance : Mathieu et Jenny n'avaient rien à concerter ensemble. Bref, éliminés Jacques, Alain et Jenny, restait la seule Juliette, auprès de qui Mathieu résolut de tenter une démarche. Il lui dirait... Ce n'était pas facile à dire ! Il l'avertirait, sans le lui dire, de songer à ce qu'aurait d'inconvenant, de quasi analogue à un scandale, ce mariage d'elle et du beau-fils d'un homme qui... En définitive, ce serait à

elle de compléter par ses souvenirs ce qu'il aurait l'indulgence de ne pas résumer trop clairement.

« A moins, se disait-il, à moins qu'elle n'ait oublié tout !... Car les femmes ont quelquefois une âme pure comme l'eau qui, la vase à peine tombée, après un remous, reprend sa limpidité parfaite et ne craint pas de refléter l'azur céleste. »

Il écarta cette hypothèse, qui lui semblait pourtant improbable, et malgré lui revint à ne pas l'écarter. En somme, il voyait Juliette chaque jour en présence de Jacques, et toute simple, et toute pareille à une jeune fille : un joli air d'innocence ne se fabrique pas.

« Elle a oublié, concluait Mathieu ; c'est l'évidence ! »

Et il souriait, badinant à part lui.

D'ailleurs, il avait vu naguère une autre femme, soudain veuve, qui pleurait son mari et qui, à la veille d'épouser son amant, ne paraissait embarrassée d'aucun souvenir : cette Jenny avait-elle oublié aussi ce qu'elle avait dissimulé si bien que lui, Mathieu, son doux adorateur, ne se doutait de rien du tout? Mathieu, là-dessus, ne badinait pas : voire, il avait le cœur tremblant. Il éprouvait un sentiment de colère et, par l'injustice qui nous est naturelle, épargnait à Jenny et infligeait à Juliette la colère que lui suscitait son mécompte auprès de Jenny.

« Eh ! bien, si elle a oublié son anecdote, je la lui rappellerai ! »

Juliette consentirait décemment qu'elle ne devait pas épouser Alain. Puis elle éconduirait Alain de son mieux. Et elle s'en irait, probablement ; elle disparaîtrait et laisserait la pauvre Jenny réparer les dégâts de sa maison... Mathieu ne croyait pas avoir trouvé le miraculeux remède qui efface jusqu'à la trace d'une blessure : mais, à défaut d'un faiseur de prodiges on apprécie le médecin qui vous cicatrise votre plaie tant bien que mal. Et Mathieu verrait Juliette...

Il eut à revoir Jenny d'abord, quand sonna la cloche du déjeuner. Il descendit au premier coup : c'était son habitude exacte. Jenny l'attendait.

— Eh ! bien? — lui demanda-t-elle.

— Rien de nouveau encore.

— Mais vous avez vu Jacques?

— Je l'ai vu un peu... Je le reverrai... Je vous ai dit que ce n'était pas l'affaire d'une heure. Il me faut du temps.

— Mais je n'en ai pas à vous donner : je souffre !

— Ne faites pas de bruit. Ne cassez rien. Laissez-moi faire.

— Ce que j'endure est un martyre !

— Ne criez pas.

— Je vais éclater en sanglots !

— Ne pleurez même pas.

Mathieu craignit qu'elle ne fût pas de force à lui obéir. Elle était si terriblement troublée qu'elle ne semblait pas maîtresse de son air et de cette grâce élégante qui est le dernier signe que garde une femme avant de défaillir. Mais arrivèrent les Durny et bientôt Jacques, puis Alain. Pour accueillir les Durny, Jenny redevint elle-même.

— Ah ! vous voilà, — dit-elle, — amis détestables !... Vous savez qu'ils s'en vont?

— Ils s'en vont? — reprit Jacques. — Pourquoi? Où vont-ils?

Les Durny racontèrent le vain prétexte qu'ils avaient imaginé : Durny rappelé à Paris par dépêche. Une étonnante histoire de momie qu'un égyptologue américain rapportait du Caire et emportait à Chicago ; des papyrus à déchiffrer ; l'honneur de l'érudition française à maintenir, l'honneur des Mariette et des Maspero.

— Vous n'ignorez pas, — dit madame Durny, — que l'égyptologie est une science française.

Elle prenait Mathieu à témoin. Mathieu répondit un peu méchamment :

— Je ne l'ignore pas : je sais tout !

Madame Durny, un peu décontenancée, appela son mari à la rescousse. Et Durny prouva que l'égyptologie était résolument française.

— Oui, — reprit Jacques — mais laissez-nous votre femme. Vous reviendrez la chercher quand la momie partira pour le nouveau monde.

Madame Durny se récria : elle ne quittait point son mari ; les bons ménages ne couraient pas le risque d'être séparés. Jacques affirma qu'elle était jalouse de la momie et que, si les bons ménages avaient de telles inquiétudes, il suppliait

Jenny de préférer, quoi? leur indulgent ménage, et si tranquille ! Mathieu se demandait :

« De qui se moque ce garçon?... S'il se moque de moi, c'est bien. »

Mais Jenny approuvait Jacques. Et Mathieu se demandait :

« De qui se moque-t-elle? »

Pendant tout le déjeuner, l'on fit la guerre aux Durny, sur ce départ inopiné, sur ce départ qui dérangeait tous les projets : aux premiers jours moins chauds, les promenades seraient charmantes. Alain se mit de la partie ; et Mathieu. Alain sentait que la présence des Durny, occupant Jenny, sauvegardait la liberté dont il comptait avoir besoin. Mathieu sentait que la présence des Durny était le salut pour Jenny et Jacques, pour Alain peut-être, et enfin pour chacune de ces âmes qui avaient besoin de divertissement. Il savait que Jacques ne se moquait pas de lui ou de personne, et Jenny non plus, et que tous deux trouvaient l'unique apaisement dont ils fussent capables dans la nécessité de cacher leur émoi. Il admirait la facilité avec laquelle Jacques, sur le point de commettre une infamie, et Jenny, sur le point de renoncer à la vie, se donnaient une comédie de sérénité. Par moments, lui que troublait si durement leur querelle, il pensait invectiver contre eux et reprocher leur hypocrisie ; mais il les entendait répliquer : « Allons ! Mathieu, vous ne voudriez pourtant pas que, devant des étrangers, nous montrions notre misère ! » Alors, il comprenait ce qu'est la société, ce qu'est le monde, et le bienfait de ce déguisement qu'impose le souci des indifférents : les indifférents, qu'on a l'air de négliger, sont bel et bien ce qu'on ne manque pas d'observer comme on n'observe aucune loi civile ou religieuse ; ils sont les authentiques soutiens de la société. Sans eux, les cœurs se mettraient à nu : et que ne verrait-on pas? Sans eux, la spontanéité d'un chacun serait abominable et triste. Nous avons besoin de cérémonie : nous ne sommes point assez heureux ni assez beaux pour la solitude ou l'intimité. Mathieu songeait que les Durny avaient sauvé Jacques et Jenny du péril d'une première rencontre après la matinée si redoutable où ce mari et cette femme s'étaient imprudemment montré un peu plus de vérité qu'il n'en faut ici-bas. Tutélaires indifférents ! Mais ils partaient ; et Mathieu

fut épouvanté, à l'idée que, le soir, ils ne seraient plus là : en se sauvant, ils manquaient à leur devoir amical... oh ! le mot ridicule et déplacé !... ils trahissaient leur devoir social, leur rôle auguste et indispensable de marionnettes comiques dans le drame qui va, sans elles, tourner mal.

Mathieu dit à madame Durny, tout bas :

— Vous avez tort de partir.

— Ah ! — fit-elle, — vous en avez de bonnes !

Et il dit à l'égyptologue :

— Restez encore un jour ou deux.

— Impossible ! mon bon ami ; je le regrette : mais on m'attend.

Mathieu se demanda si Durny ne commençait pas de croire à l'histoire de la momie et n'insista plus.

Ces Durny avaient de la promptitude et partaient le jour même, à trois heures. Les bagages étaient bouclés et les billets pris. Dès après le déjeuner, quand on allait sur la terrasse, Alain s'approcha de ces Durny et leur dit :

— Pardonnez-moi. Je ne serai pas là quand vous partirez. Il faut déjà vous faire mes adieux.

Jacques intervint brusquement :

— Tu ne seras pas là? Où vas-tu donc?

Alain le regarda dans les yeux ; et qu'allait-il répondre? Jenny se dépêcha de répondre pour lui :

— Je sais qu'Alain ne peut être là cette après-midi !

— Ah ! — reprit Jacques. — C'est à merveille !

Mais il rageait... Madame Durny, sûre maintenant d'esquiver ce qui lui faisait peur, taquina le danger :

— Nous n'avons pas fait nos adieux à Juliette ! Avant de partir, il faudra passer chez elle...

Et, se tournant vers Alain :

— Nous t'y verrons peut-être?

Alain serrait la main de Durny :

— Ma foi, non ! — répliqua-t-il.

Et il partit, sans dissimuler son impatience.

Jacques avait sa mauvaise figure. Il mâchonnait le bout d'ambre de sa pipe ; et ses doigts faisaient grincer les bras d'osier du fauteuil où il était assis. Quand Alain fut parti, Mathieu ne sut pas si Jacques n'allait pas faire un esclandre ;

Jenny était à sa portée : n'allait-il pas l'interroger sur le rendez-vous, la course, le voyage qui obligeait Alain à n'être pas là? Mais il se tut. C'était en considération de ces Durny, leur bienfait le dernier : après quoi, la sincère sauvagerie remplacerait la civilité frauduleuse.

Dans un moment de silence, madame Durny lança :

— Du reste, Juliette viendra peut-être avant trois heures?

Il n'y eut personne pour lui répondre; et puis Jenny répondit :

— Sans doute.

Mais, visiblement, elle n'en savait rien. Madame Durny profita de quelque remuement qui se faisait autour de la table où était le café pour venir à Mathieu. Elle le regarda d'un air à lui dire : « Vous voyez bien ! » Malgré toutes ses malices, elle accomplissait jusqu'au bout son devoir de marionnette, son devoir social et ridicule et tutélaire. Elle ne pouvait pas ne pas l'accomplir, étant là, et sans le vouloir, et par le seul effet de sa présence. Elle et Durny avaient détourné un orage qui menaçait d'éclater, qui aurait causé de grands dégâts. Mais elle qui allait partir et qui, sur le point de son départ, essayait en vain d'être méchante et n'était bienfaisante qu'à regret, Mathieu l'eût avec plaisir étranglée.

XXV

La grande affaire de Mathieu, c'était de se ménager avec Juliette un entretien, qui ce jour-là semblait difficile. Impossible d'aller maintenant chez elle, sous peine d'y rencontrer Alain : Mathieu ne doutait pas que la brusque sortie d'Alain n'eût été pour la rejoindre. Mais alors, Alain l'avertirait du départ des Durny : elle viendrait leur dire adieu. Et Mathieu l'attendait. Cependant, Alain qui avait dit qu'il ne serait pas de retour avant trois heures, qu'est-ce que cela présageait? Et Jenny avait certifié qu'Alain n'était pas libre de son après-midi ; Mathieu, tout bas, l'interrogea :

— Où est donc votre fils, qu'il ait dû s'en aller ainsi?

— Je n'en sais rien, — répondit-elle ; — mais je m'en doute.

« Moi aussi ! » se disait Mathieu. Mais alors Juliette ne manquerait pas de venir, d'autant plus qu'elle aurait à cœur

d'arranger ce qu'avait eu d'un peu étrange la sortie d'Alain. « Patience ! concluait Mathieu, n'agissons point à l'étourdie ! » C'est la raison que l'on se donne pour se reposer. Puis Mathieu n'aurait pas quitté la compagnie des Durny, de Jenny et de Jacques : les deux derniers avaient besoin de surveillance ; et les deux autres, si utiles, étaient gens à filer comme des pleutres.

Un bavardage anodin, mêlé d'amabilité fade, occupait, devait occuper une grande heure et des minutes avant le départ des Durny. L'on observait rigoureusement le protocole qui veut que des amis profitent de tout le temps qui leur reste à être ensemble et n'en perdent pas une bribe. D'ailleurs, les Durny n'avaient qu'une hâte, qui était de s'en aller ; Durny énonçait, avec l'assentiment de sa femme, une théorie du voyage et, l'article premier, d'avoir toujours une demi-heure d'avance, car le train ne vous attend pas. Et Jacques pérorait là-dessus, pérorait obligeamment sur toutes choses et n'avait qu'un souci : de savoir si Juliette ne viendrait pas. Par moments, il regardait l'heure, comme s'il veillait à ne pas laisser les Durny s'attarder, et tout uniment pour conjecturer que Juliette avait encore ou n'avait plus de temps d'arriver avant leur départ. Il ne cessait, tout en parlant, d'épier le côté par où elle arriverait et quelquefois s'arrêtait de parler s'il avait cru entendre le bruit de ses pas. Jenny ne guettait rien, ne souhaitait pas un incident plus qu'un autre : elle gardait un air de liberté mentale qui est, dans les péripéties dangereuses, le signe du désespoir et de l'abandon final aux fatalités mauvaises. Mathieu ne savait pas s'il préférait cette tristesse obéissante ou s'il eût mieux aimé une Jenny plus combative : hélas ! elle n'avait point à combattre ; et, dans la lutte que Mathieu tâchait de lui épargner, elle était vaincue d'avance.

A deux heures un quart, Juliette n'était pas venue.

— Elle ne viendra pas ! — dit Jacques, — modérant mal sa fureur.

— Dame, répondit Jenny, — elle ne sait pas que nos amis s'en vont !

Jacques se contenta de hausser les épaules : on ne lui aurait pas fait croire que le petit galant ne l'eût pas avertie ; on ne

l'aurait fait croire à personne, ainsi que l'attesta le sourire de madame Durny. Et Jenny elle-même avait conscience de mentir en le disant.

— Si nous voulons passer chez elle et ne pas manquer le train, — dit madame Durny, — nous n'avons pas de temps à perdre.

Jenny proposa de renoncer à cette visite : elle dirait à Juliette... Madame Durny s'était promis de ne pas négliger la politesse et, tacitement, de savoir le fin mot d'un mystère qui, ne l'effrayant plus quant à elle et quant à son mari, excitait sa curiosité. L'on partit. Et elle supplia Jenny, Jacques et Mathieu de ne point les accompagner; Jacques principalement :

— Cher ami, vous aurez perdu par notre faute une journée de travail !

Eh ! Jacques, ce qu'il n'aurait pas voulu perdre, c'est l'occasion d'aller aussi chez Juliette; et, son travail, il n'y songeait pas.

Chez Juliette, le jardinier dit que non, qu'elle n'était pas là, qu'elle était sortie, en voiture, avec M. Alain pour la conduire. Et quand seraient-ils de retour? Le jardinier n'en savait rien. Jacques fut d'avis de s'informer davantage et, sans que Jenny s'avisât de l'en empêcher, il se dirigea vers la maison : ce que le jardinier ne savait pas, une femme de chambre le saurait. Il revint ; et son ressentiment de jalousie se transforma en une espèce de sarcasme. Il cria, répétant avec une fidélité comique la réponse qu'il avait reçue :

— Madame n'a rien dit !

Jenny, un instant, chercha, pour Juliette et pour Alain surtout, une excuse. Elle n'en trouva aucune. Elle chercha peu. Au train que la péripétie prenait, ce n'était plus la peine de ruser avec les événements. Les Durny, qui seraient bientôt loin, ne lui importaient plus ; Jacques, en qui se concentrait toute son inquiétude, aucun stratagème de langage ne l'eût persuadé. Elle se tut, mais d'une telle façon, si évidemment douloureuse, que madame Durny elle-même ne lui taquina point un silence où elle réfugiait sa tristesse éperdue. Mathieu marcha auprès d'elle et craignit qu'elle ne tombât de faiblesse : elle disait qu'il faisait chaud, que l'air était suffocant, tout de même que si elle eût cherché quelque prétexte à défaillir.

Mathieu s'étonnait d'Alain qui avait montré, plus que de la

désinvolture, de l'insolence à préparer son escapade et, quand madame Durny lui demandait si elle ne le rencontrerait pas chez Juliette, à répondre que non ; de l'insolence à laisser croire que Juliette viendrait peut-être, quand il était sûr de l'emmener à la promenade. Sans doute avait-il ainsi prétendu braver Jacques : mais il atteignait du même coup Jenny, et plus grièvement. Ce qui surprenait Mathieu plus encore, était que Juliette se fût prêtée à une impertinence qui ne s'accordait point avec son joli usage. Sans doute l'un et l'autre étaient-ils à ce moment de passion fougueuse où l'on supprime les obstacles, où même on ne les voit plus et où l'on est heureux avec l'ardeur farouche qu'on aurait, l'occasion venue, à commettre un crime... De sorte que Mathieu ne s'attendait pas à trouver de tels amoureux prêts à l'abnégation.

L'erreur de Mathieu était de supposer qu'Alain eût annoncé à Juliette le départ des Durny. Alain, les heures qu'il se promettait de passer avec Juliette l'ensorcelaient : l'idée de les sacrifier le révoltait ; l'idée de les ajourner lui parut si monstrueuse qu'il ne la toléra point une seconde. Et, comme il s'était rendu libre assez prestement, il entendit que Juliette agît de même : pour plus de sûreté, il ne la mit point en mesure d'hésiter le moins du monde. La charrette anglaise était déjà prête et Juliette habillée pour sortir, un grand voile de tulle entourant son visage et ses cheveux contre la poussière des routes. Alain prit les guides et le fouet. Qui les aurait vus s'en aller promptement, silencieux et gais, aurait cru voir s'envoler l'emblème géminé du désir et de la jeunesse.

Les Durny partis, bel et bien partis, — et bon voyage ! — il s'agissait de rentrer à la maison. Toute l'affabilité que Jacques avait dépensée pour eux, et toute l'énergie de patience que Jenny avait eue en considération d'eux, tombèrent. Mathieu eut, pour ainsi dire, à sa charge deux êtres qui n'allaient plus se tenir et qui, de tout leur poids, s'appuieraient à lui : serait-il de force à les supporter? Il proposa que le retour se fît par le moyen de la voiture qui avait servi aux bagages : ainsi l'on serait en dix minutes à la maison ; Mathieu n'en désirait pas davantage.

— J'aime autant revenir à pied ! — dit Jacques.

Mais non ! Mathieu ne voulait pas se trouver seul avec

Jenny, qui ne manquerait pas de l'interroger : il avait besoin de Jenny et de Jacques, de même que Jenny et Jacques avaient besoin de lui tous deux. Chacune de ces trois personnes devait éviter le danger du tête-à-tête. Mathieu fit monter avec lui en voiture Jenny et Jacques. Puis il tâcha d'organiser une causerie dont les Durny seraient le sujet falot, très opportunément falot. Mais Jacques dit à Jenny :

— Tu savais donc qu'Alain passait l'après-midi avec Juliette?

— Non, — fit-elle, — mais il fallait apaiser la susceptibilité de nos amis.

Mathieu mit de l'autorité, dont Jacques dut s'apercevoir, à parler d'autre chose et à montrer qu'il avait résolu de le faire. Jacques se tut, garda un air rogue et refrogné, tandis que Mathieu et Jenny occupaient le temps et meublaient le silence avec des riens à faire pitié.

Puis Jacques rentra dans son atelier, non sans avoir dit à Mathieu :

— Quant à présent, je ne vois pas ce que donne ta diplomatie.

— Patience ! — répondit Mathieu.

— Je n'en ai plus. Dépêche-toi ! Ou bien, si tu renonces, dis-le !

Jenny était rentrée chez elle. Mathieu avait du temps devant lui, de la besogne aussi : mais, sa besogne, il ne pouvait l'accomplir, Juliette n'étant pas là. Il se retira dans sa chambre. Il en sortit pour demander qu'on l'avertît quand Alain serait de retour : aussitôt, il irait trouver Juliette.

A cinq heures, Alain n'était pas rentré. Mathieu sentait que Jenny et Jacques, elle dans sa chambre et lui dans son atelier, dûment séparés, se chargeaient l'un et l'autre de rancune comme, d'électricité contraire, deux nuages entre lesquels se prépare l'orage. Et l'orage éclaterait dans la soirée, si Mathieu avant cela n'était point en mesure de calmer Jacques par l'assurance que Juliette refusait d'épouser Alain. Mathieu savait assez bien subir la durée. Pourtant l'attente lui devint fastidieuse. A six heures, comme Alain ne rentrait pas, Mathieu s'avisa d'écrire à Juliette : « Ma belle amie, j'aurais à vous parler. C'est un peu urgent. C'est un peu grave. C'est tout à fait confidentiel. Dès que vous serez de retour,

ayez la grâce d'accorder quelques minutes d'entretien, s'il vous plaît, à votre ami respectueux, Mathieu Landin. » Et ce billet, qui n'était pas l'équivalent d'un billet doux, il le porterait lui-même chez Juliette. S'il rencontrait Alain sur la route, il lui dirait : « Je vais un peu faire ma cour à notre amie... »

Il ne le rencontra pas. Il sut, de la femme de chambre, que Juliette n'était pas rentrée. Il pria que ce billet lui fût remis sitôt que faire se pourrait et — qu'on voulût bien l'entendre — à elle seule : ce n'était pas compromettant pour Juliette : d'âge et de mine, Mathieu se croyait de tout repos.

Quand il s'en retourna, ayant laissé ce billet, il fut d'abord très satisfait à se dire que désormais il était engagé : nulle timidité ou lâcheté ne le dissuaderait de bien agir et comme il en avait pris la résolution ; c'est beaucoup, d'avoir supprimé toute incertitude. Enfin, les ponts étaient coupés. Un peu plus tard, il imagina Juliette que sa démarche importunait et qui lui demandait : « De quoi vous mêlez-vous, monsieur Landin? » Ou encore : « Êtes-vous sûr, monsieur Landin, de me parler en galant homme? » Rudes questions ! mais auxquelles pourtant il avait réponse : le souci de la pauvre Jenny était son excuse.

Ce qui troubla Mathieu plus désagréablement fut un sentiment de pitié qu'il éprouva pour Juliette. Elle était à plaindre. Il l'avait choisie, infortunée victime, et la sacrifiait à Jenny avec une terrible sévérité. C'est qu'il fallait sauver Jenny : mais elle aussi eût mérité d'être sauvée ; il la condamnait sans merci. Et c'est que la faute première était à elle : mais, cette faute, Mathieu ne la voyait plus de la même couleur abominable, à beaucoup près. Au bout du compte, Juliette avait été la victime de Jacques, seul criminel en tout cela. Elle, cédant à quelque velléité imprudente et puis, avertie que Jenny attendait Jacques, elle qui tout aussitôt renvoyait Jacques à Jenny et, de son mieux, effaçait le vilain souvenir, Mathieu lui trouvait de la futilité que rachetait un vif sursaut de vertu. Elle aurait dû, après cela, ne pas aimer Alain. Mais elle ne l'avait pas aimé exprès : et l'on aime comme on peut ; c'est déjà bien joli d'aimer ! Elle n'aurait pas dû, cette après-midi, risquer une escapade si audacieuse et qui la compromettait? Sans doute ! Mais ce peu d'habileté, ce manque de

rouerie était le signe de son ingénuité, en quelque sorte : elle n'était pas adroite ; elle n'avait pas l'habitude !... Et Mathieu la considérait comme une très honnête femme, qu'une surprise avait un jour menée à un péché furtif, où elle ne s'était pas obstinée et qu'elle effaçait, beaucoup mieux que par le repentir, mais oui, par l'oubli. Pauvre petite, et qu'il devait injustement punir !... Il ne sentait pas en lui l'entrain ni la rude étourderie d'un bourreau. Plus simplement encore, il se persuadait qu'il n'était pas un homme d'action : car il voyait l'aspect divers de la réalité.

Mais il ne pouvait pas sauver Juliette et Jenny et sauvait la seule Jenny ! Le petite plainte qu'il croyait qu'il entendait, et qui lui fendait l'âme, et qui venait de Juliette, ne le détournerait pas d'agir : et d'agir brutalement, puisqu'il n'est pas d'activité qui ne soit pas du tout brutale ; et d'être méchant pour l'une au profit de l'autre, puisque toute bonté a son envers de méchanceté, en ce monde effroyablement manichéen.

Pût-il au moins sauver Jenny ! A mesure qu'avançait l'heure et que les chances de réussir à temps diminuaient, Mathieu concentrait sur le cruel sacrifice de Juliette tout son espoir. Bientôt, en admettant que Juliette le priât de venir, il n'aurait plus avant le dîner, le nombre de minutes qu'il fallait pour faire le chemin d'aller et de retour et de causer dans l'intervalle. Et ce serait alors le dîner, brusquement, avec Jacques, avec Jenny, avec Alain ; ce serait le risque d'une colère qui prendrait Jacques, et puis le drame, inévitablement le drame !

Mathieu passa dans une extrême agitation la dernière demi-heure, qui ne suffisait plus, qui n'était plus que du temps fait pour le martyriser. Ensuite sonna la cloche du dîner comme de coutume.

XXVI

Mathieu trouva, dans le salon, Jacques tout seul, qui était là depuis longtemps. Il n'avait pu rester à l'atelier, parce qu'il ne travaillait pas. Comment travailler, alors qu'il ne frémissait que d'une pensée : savoir si Alain rentrait, si Alain n'était plus dans la campagne — et où encore? — avec

Juliette? Quand Jacques travaillait, son atelier lui devenait tout l'univers : il y régnait en maître content, s'y prodiguait à sa guise ; et l'idée ne le frôlait seulement pas, qu'il y eût dehors la nature et les gens. Il avait, comme les véritables artistes, le don puissant de créer autour de lui un monde ; il en était le roi et le despote et ne connaissait pas la solitude. Mais il fallait, pour cela, qu'il fût en belle activité. Si l'ardeur de l'art l'abandonnait, les quatre murs de l'atelier, qui n'avait pas de fenêtre à hauteur du regard, lui devenaient une prison dans laquelle il se morfondait. Ce jour-là, il n'aurait pu enfermer sa pensée : elle était sortie ; elle était dans la campagne, à la recherche et à la poursuite des amoureux échappés. Jacques alla passer dans le salon les heures qui restaient avant le dîner, s'assit face à la porte grande ouverte sur l'allée par où il fallait qu'Alain rentrât, si Alain rentrait. Et ses yeux ne quittaient pas ce guet de curiosité pathétique. De temps en temps, il se levait et allait jusqu'à la porte, risquait cinq ou six pas sur la terrase, pour voir plus loin ; puis il retournait pesamment à son observatoire dissimulé au fond de la pièce, dans la pénombre.

En arrivant, Mathieu ne le vit pas. Il regarda sa montre, bien qu'il sût qu'il était huit heures moins le quart ; et, sur le pas de la porte, il regarda lui aussi l'allée de tilleuls par où ne venait ni Alain ni personne. Le jour était à son déclin, le soleil près de se coucher, derrière une colline qu'il y avait de l'autre côté de la maison ; de sorte qu'on voyait au ciel l'azur pâli déjà et, par endroits, doré de ces rayons qui donnent aux nuages des reflets d'incendie et qui ne donnent à l'air pur que des reflets de lumière vaporeuse. Il n'y avait pas de nuages et il semblait que, sous l'azur, des vols de mourante clarté fussent un peu éperdus avant de s'anéantir. Une blancheur lointaine et incertaine était la lune qui, devançant le trépas du soleil, préparait son épiphanie. Mathieu contemplait la comédie des soirs limpides, quand le fit tressaillir la voix de Jacques :

— Eh bien, Mathieu ; où en sommes-nous?

Avant de lui répondre, Mathieu vint à lui et, sans plus de hâte, alluma l'électricité. La question de Jacques ne comportait pas une réponse nette, comme si l'on vous demande :

« Quelle heure est-il? » et qu'il suffise de répondre : « Il est huit heures moins le quart. » La question de Jacques n'était qu'en vue de provoquer Mathieu ou simplement de l'avertir d'une présence qu'il n'avait point aperçue. Il fallait voir d'abord la mine de Jacques, pour savoir que dire. La figure de Jacques était bouleversée, rouge et inquiétante. Évidemment, ce garçon souffrait ; et, quand Mathieu ne l'avait pas sous les yeux tel qu'il fut ému de le découvrir, la souffrance de Jacques le dégoûtait par trop d'ignominie. C'est le cas, le plus souvent, de la souffrance qu'on ne voit pas et qu'on a des raisons de désapprouver ; mais la souffrance qu'on voit vous persuade, quelle qu'en soit la cause, ignoble ou non.

— Je te demande où nous en sommes ! — reprit Jacques.

Sommé ainsi, Mathieu pourtant se révolta :

— Que veux-tu que je te dise? J'en sais tout juste autant que toi.

— Si tu as pris au sérieux notre contrat de ce matin, tu devrais être mieux informé. Ce n'était pas un contrat sans délai. Tu t'en souviens?

Il commençait de crier. Mathieu le supplia :

— Ne crie pas. Ta femme peut entrer. Nous causerons ce soir.

— Ah ! ce soir? Nous y sommes, au soir ! Tu m'as fait ajourner mes desseins jusqu'à ce soir : nous y voilà ; le soir, c'est au coucher du soleil. Et tout à l'heure tu regardais la lune se lever, si je ne me trompe. Moi, je n'attends plus !

— Tu vois bien que, depuis ce matin, je n'ai pas eu l'occasion d'agir en aucune manière. Et, si je te demande un nouveau délai...

— Je refuse !... Parce que, les délais, c'est toujours moi qui les accorde : et, pendant ce temps-là, le jeune homme en prend à cœur joie !

— Donne-moi jusqu'à demain midi?

— Je refuse !... Parce qu'en définitive tout ça n'est pas clair.

— Qu'est-ce qui n'est pas clair?

— Tu veux que je te le dise? Eh! bien, je ne suis pas sûr de toi. Si tu jouais un double jeu, si tu avais manigancé avec

Jenny je ne sais quoi au bout de quoi je serais dupe, je ne vois pas trop ce qui se passerait qui ne m'ait tout l'air de se passer aujourd'hui... Mais oui ! Ne fais pas l'étonné : tu m'entends.

Mathieu répliqua :

— Je te jures que tu m'étonnes et que je n'entends rien à tes soupçons.

— Enfin, — reprit Jacques, — où sont-ils, le jeune homme et sa belle?

— Je n'en sais rien, je te jure que je n'en sais rien.

— Tu m'avoueras que c'est bizarre !

— Oui, c'est bizarre. Je te l'avoue ; mais c'est tout ce que je peux faire pour toi ; et, quant à conclure de cette bizarrerie à tes soupçons, je m'y perds.

— Si les délais vont à me placer en face du fait accompli...

— Tu t'imagines qu'ils sont allés se marier, comme ça, en catimini, et qu'on va t'annoncer au dessert leur mariage? Tu es fou, tu es fou, tu es fou !

Jacques le saisit au bras et lui balbutia :

— Qui est-ce qui te parle de mariage? Mais je n'ai pas besoin du maire et du curé, pour me sentir en cas de légitime défense... Est-ce que tu te figures qu'ils sont en train de cueillir des fleurs dans la prairie? A quelle heure ont-ils filé? Avant deux heures. Quelle heure est-il? Près de huit heures. Ça fait six heures qu'on les a vus partir en charrette anglaise avec un vieux cheval qui ne sort jamais, qui serait fourbu avant ses deux heures de trot, par cette chaleur, en pleine après-midi. Au bout de deux heures, c'était fini de la charrette et du cheval. Qu'est-ce qu'ils ont fait? Ils ont mis le cheval à l'auberge, n'est-ce pas?... Et eux? C'est à ce moment-là que tu les vois cueillir des fleurs dans la prairie? Pas moi? Non, moi, ce n'est pas ça que je les vois faire... Ce n'est pas ça !

Il s'affolait. Mathieu, qui avait peur que Jenny ne survînt tandis que Jacques se livrait ainsi à ses fureurs, désirait aussi qu'arrivât Jenny pour qu'un incident, quel qu'il fût, divertît Jacques de ses imaginations dangereuses. En attendant, que répondre? Ce jaloux n'argumentait pas mal : et Mathieu n'apercevait pas l'endroit où interrompre la série

de ses raisonnements pour l'infléchir ailleurs, à d'autres conclusions, calmantes celles-là. Il ne répondit pas. Et Jacques n'ayant plus de polémique à soutenir, cessa de parler. Mais il suffisait de le voir pour être sûr qu'il continuait à part lui la même diatribe. Mathieu s'éloigna, comme on s'éloigne d'un malade un peu agité, pour qu'il s'endorme. Jacques le rappela ; mais il n'avait pas, cette fois, le ton provocant ; plutôt il quémandait une réponse :

— Qu'en dis-tu? Si tu crois que je m'abuse, dis-le-moi !

— Mais oui, tu inventes des absurdités...

— Prouve-le-moi donc, que je suis fou : tu sens bien que je ne demande que ça !

— Oui, tu es fou ! Et, si tu veux t'en rendre compte, fais un effort pour réfléchir à cette idée absurde... et qui ne m'offense pas, tant elle est absurde...

— Quelle idée?... Dis-le-moi !

— Que je te trahisse ! Que je te joue une espèce d'abjecte comédie, bouffonne, au bout de laquelle tu es bafoué ! Le crois-tu vraiment?

Jacques eut l'air de méditer le plus sagement possible et répondit :

— Non !... Mais ce qui est sûr, c'est qu'avec tes bonnes intentions tu n'arrives à rien. Ça, conviens-en. Tu ferais mieux d'y renoncer.

— Pas du tout !

— Si ! Et de me laisser...

— Commettre ton infamie? Non !

— Ah ! qu'est-ce que tu veux? — reprit Jacques.

Et il semblait sur le point de faiblir, quand sonna le second coup du dîner, qui le secoua d'une fatigue où s'amollissait sa colère. Il entendit le pas de Jenny dans le corridor : il se leva ; et la main de Jenny sur le bouton de la porte. Il eut soudain le visage contracté ; il dit à Mathieu, il le lui chuchota d'une voix sèche :

— Assez de bêtises ! Je suis en cas de légitime défense.

Jenny entra et dit, de la façon la plus naturelle :

— Alain ne rentre pas ; je suis inquiète !

C'était un autre aspect de ce drame. Et, comme si Jacques ne voulait pas que la question fût posée autrement qu'il ne

la posait lui-même pour s'en torturer à sa guise, il demanda tout droit à Jenny :

— Que crains-tu?

Elle n'était pas attentive à lui, mais seulement à l'inquiétude qu'elle éprouvait et qui n'avait aucun rapport avec les tourments de Jacques.

— Ce que je crains? Mais tout : un accident !

D'abord, Jacques ne fut pas sûr qu'elle ne se moquât point de lui. Bientôt, il s'aperçut que non. Mais alors, ce qui l'indigna, c'est qu'il y eût, pour détester l'absence de son beau-fils, d'autres motifs que les siens. L'hypothèse d'un accident lui ôtait ou, du moins, lui disputait la certitude sur laquelle il avait installé sa douleur et sa colère. Il se rebiffa :

— Quel accident veux-tu qui arrive?

Et il allait démontrer que les accidents sont des choses qui n'arrivent pas : mais ce fut le moment de passer dans la salle à manger ; puis Jenny ne l'écoutait pas. Il se contenta de hausser les épaules. Dans la salle à manger, tandis que Jacques et Mathieu allaient s'asseoir, Jenny s'attardait à regarder par la fenêtre, guettant le retour d'Alain, comme Jacques l'avait guetté, mais avec d'autres sentiments.

— Enfin, dînons ! — dit Jacques. — Nous n'allons pas attendre ce gamin !

Jenny vint se mettre à table. Jacques reprit :

— A quelle heure l'attendais-tu?

— Je n'en sais rien. Je t'ai dit que je ne savais rien de cette promenade. Alain ne m'en avait pas parlé. Je ne sais pas où ils sont.

— Ils ne sont pas loin ! — répondit Jacques, avec un accent de certitude bizarre et qu'il avait voulu qui fût bizarre.

— Qu'en sais-tu?

Jacques fit l'entendu.

— Je ne crois pas, — reprit Jenny, — que tu sois informé plus que moi?

Les domestiques étaient là, pour le service. Jacques affecta de les regarder et se tut, comme s'il n'avait point envie d'alimenter les ragots de l'office. Mais Jenny, au risque de l'impatienter, l'interrogea derechef :

— Pourquoi dis-tu qu'ils ne sont pas loin? Qu'en sais-tu?

Jacques eut l'air d'un homme qu'on afflige en refusant de voir avec lui l'évidence. Mathieu vint à son aide :

— Il a raison, ma bonne amie : ce n'est pas le vieux petit cheval de Juliette qui a pu les mener fort loin.

— Parbleu ! — dit Jacques.

— Mais, — dit Jenny, — c'est un cheval qui ne sort jamais et qui a pu, dehors, être pris d'une de ces toquades...

Jacques éclata d'un gros rire nerveux.

— En admettant, — reprit Mathieu, — qu'une toquade ait pris ce vieux cheval de tout repos, ce qui est sûr c'est qu'elle ne l'a pas pris fort loin.

— Mais qu'importe la distance?

— Écoutez-moi. En admettant qu'un accident soit arrivé... je n'en crois rien... ce ne pourrait être qu'aux environs, où vous êtes connus : et vous seriez avertie depuis longtemps. Ce n'est point un pays désert; et, sur les routes, dans les champs, il y a du monde. S'il était arrivé malheur à votre garçon, vous le sauriez.

— Parbleu ! — fit Jacques.

Jenny était sensible aux arguments de Mathieu. Et Mathieu, qui n'aurait pas cru qu'il dût être, contre Jenny, de l'avis de Jacques, s'étonnait de ce détour que faisait la causerie. C'était Jacques, maintenant, qui trouvait toute naturelle et indigne d'attention l'absence prolongée d'Alain, que Jenny trouvait singulière et alarmante. Mathieu, d'ailleurs, ne partageait aucunement les craintes de Jenny : quant au retard des jeunes gens, il l'attribuait, ainsi que Jacques, aux longueurs de la flânerie amoureuse. Mais il admirait que Jacques, dans la controverse, parût oublier ses arguments de jalousie. Somme toute, il se félicitait de voir une chicane moins périlleuse remplacer la querelle principale. Jenny n'aurait pas fait mieux, si elle avait habilement feint cette inquiétude : mais la tendresse maternelle ne joue pas de ses tourments. Jenny était désemparée depuis le matin : son inquiétude, chimérique et si déraisonnable, réunissait tous les motifs de son émoi sur un seul et, par un hasard, sur celui dont le débat suscitait le moins de colère. Mathieu bénissait le hasard et volontiers l'eût commenté par l'instinct qu'il y a en chacun de nous de protéger et de sauver notre vie ou notre chance de repos.

Il y eut un peu de silence, où il sembla que Jenny consentait à n'être plus si inquiète. Mais elle reprit :

— Sauf un accident, je ne vois pas ce qui empêche Alain de rentrer.

— Ça, — répondit Jacques, — c'est une autre histoire !

Et, sur l'idée d'une autre histoire, il triomphait amèrement.

— Car enfin, — continua Jenny, — c'est la première fois qu'il manque à une exactitude parfaite. Il a toujours été rentré pour les repas...

— C'est qu'il renonce aux vertus de son enfance !

— Je ne crois pas.

— J'en ai grand'peur.

Et le dialogue tournait mal : dont Mathieu s'attrista.

Jenny se ravisa :

— Vous avez tort de me rassurer, Mathieu. Regardez, le soir tombe. Et, à la nuit...

— Ils allumeront les lanternes ! — répondit Jacques, très insolemment.

Jenny, docile, entra dans son idée.

— Ont-ils seulement pris des lanternes?

Et le temps du dîner passa ainsi, d'une manière absurde et naïvement ingénieuse. A chaque instant, la causerie les menait au bord du danger, puis s'écartait, courait ailleurs, puis revenait à côtoyer le précipice. On eût dit que ni Jacques ni Jenny ne s'apercevaient de l'imprudence : Mathieu avait, par moments, le vertige.

Après le dîner, quand on fut dans le salon, sans les domestiques et la cérémonie que leur présence vous impose, et maintenant qu'étaient épuisées les ressources d'un précieux malentendu, Mathieu comprit que les préambules de comédie étaient finis et qu'il fallait s'attendre au pire. Jenny, près d'une lampe, se mit à quelque ouvrage. Elle semblait assez calme. Et, plus calme, pourquoi? se demandait Mathieu : à mesure que l'heure avançait, son inquiétude aurait dû augmenter, l'affoler davantage? Pas du tout : elle tirait l'aiguille, à peu près comme un autre soir.

Mathieu songea :

« Elle attend, mais non pas Alain seulement : elle attend sa destinée. »

Il y a de ces moments où les gens ont l'air de deviner qu'ils perdent le gouvernement d'eux-mêmes et de leur aventure et que leur sort se décide autour d'eux, quelquefois tout près d'eux, sans qu'il leur soit possible d'intervenir. Alors, suivant leur aptitude à la révolte ou à la résignation, les uns s'agitent, les autres ne font que tendre le dos et ne bougent pas. Jenny était ainsi. Elle avait d'abord tâché de réagir et d'écarter la menace : ou, du moins, ce n'était pas elle qui luttait de cette façon, mais plutôt en elle une velléité de se garantir. Et puis, elle s'inclinait et, sans doute, ne savait au juste ni qu'elle avait lutté ni qu'elle renonçait. Mathieu la regardait et la voyait, avec une tendre pitié, analogue à une victime dévouée et qui en est au seul recours d'une patience indéfinie.

Jacques s'assit en face d'elle et prit les cartes pour une réussite. Mathieu aurait voulu commander à Jacques de regarder Jenny, de voir comme elle était touchante de tristesse et d'abandon. Mais Jacques, à mesure que Jenny devenait plus docile à toute catastrophe, devenait lui plus évidemment dur et mauvais. Jacques faisait un effort de patience, dont Mathieu lui aurait su gré s'il avait eu le loisir d'être juste à l'égard de l'ennemi. Mathieu, qui n'était ni, comme Jenny, dans l'abnégation ni, comme Jacques, dans la frénésie, cherchait un stratagème de salut, n'en découvrait aucun : de sorte qu'il subissait un insupportable malaise d'activité qui ne fait rien. Il prit un livre ; et ce ne fut que pour avoir une contenance. Il se demanda s'il n'offrirait point à Jacques et à Jenny de leur lire un peu ce livre : c'était ce tome de La Fontaine où il y a *la Coupe enchantée* ; il y avait, l'après-midi, recherché par amusement les deux vers relatifs à Hélène et à Ménélas. Mais il sentit que son idée était absurde et que sa voix serait, dans le silence du salon, comme un air de flûte au milieu de l'orage ; un certain silence est plus difficile à surmonter que nul vacarme. Entre Jacques et Jenny, Mathieu n'avait plus rien à faire : il demeurait parce qu'il s'était promis de ne pas déserter le poste où il ne servait à rien. Pour Jacques et Jenny, pour deux êtres venus à un tel point de misère morale, il n'y a plus, se disait Mathieu, que l'alcôve et ses arrangements secrets qui ne relèvent ni de la raison, ni de la supercherie verbale ; ou bien, faute d'un

tel recours, il n'y a plus que de laisser venir la catastrophe. Elle approchait : Mathieu l'apercevait.

Jacques soudain se leva, jetant ses cartes :

— C'est insensé, pourtant ! — s'écria-t-il.

— Quoi donc? — lui demanda Jenny, avec une bonne foi déconcertante.

— Mais tu le sais bien ! Voici qu'il est plus de neuf heures...

— Ah ! tu es inquiet? Tu vois donc que je n'avais pas tort...

— Mais je ne suis pas inquiet comme toi. Ce que je trouve, c'est que ton fils nous manque de respect. J'en ai assez, vraiment !

Jenny fut pâle et toute frissonnante.

— Oh ! s'il ne s'agissait que de cela !...

— Il ne s'agit que de cela !

— Mais non !

— Mais si ! Et, quant à moi, ça me suffit. Je n'admets pas que ce gamin prenne la maison pour un hôtel : on vient ou l'on ne vient pas...

Jenny eut, en un instant, sa résolution prise : et, toute l'hypocrisie de Jacques, à laquelle Jacques n'était plus très attaché, elle la défit imprudemment : elle renonçait à la prudence et préférait aller plus vite.

— Allons, Jacques, tu ne dis pas la vérité.

Jacques regarda Mathieu, comme s'il lui demandait la permission de la dire, la vérité qu'il avait la bonté de ne pas dire. Mais Jenny continua :

— Ce qui te fâche, ce n'est pas ce que tu appelles un manque de respect, ni rien de ce genre : ce n'est rien que tu oses dire...

— Eh ! bien, toi, dis-le donc !

Il consultait encore Mathieu qui lui fit un signe de se taire.

— Ah ! mais non ! — répondit Jenny. — Je ne le dirai pas !

— Pourquoi?

— Parce qu'après cela, mon pauvre ami, nous n'aurions plus rien désormais à nous dire, absolument plus rien. Et tu le sens toi-même si bien que tu ne le dis pas, malgré ta folie. Mais oui, ta folie !...

Jacques était au supplice et vraiment n'osait ni parler,

comme Jenny l'y invitait, ni se taire, comme l'en suppliait Mathieu. Il essaya d'un faux-fuyant :

— Folie ou non, je trouve inconvenant que ton fils...

— Mais laisse donc mon fils : ce n'est pas lui qui te tourmente.

— Ah ! çà, qui est-ce?

Et Jenny, bravement, dit le nom qu'elle redoutait :

— Juliette !

Ainsi provoqué, Jacques se déroba encore :

— Eh ! bien, oui, je trouve inconvenant que ton fils et Juliette s'en aillent tout l'après-midi, jusqu'au soir... ou jusqu'au matin, je ne sais plus...

— Et puis?

— Et puis, c'est tout !... Dans un petit pays, dans un village, ces anecdotes font scandale. Je ne veux pas de scandale autour de moi ; je n'en veux pas !

Jenny ne l'écoutait plus. Elle dit :

— Je vais prier qu'on aille chez Juliette voir s'ils ne seraient pas rentrés. S'ils ne le sont pas, j'enverrai sur les routes ; j'irai moi-même...

Elle sortit : et c'était bien pour la raison qu'elle avait dite, et puis afin de rompre la querelle.

Jacques, resté seul avec Mathieu, s'écria :

— Tu vois ! Ce n'est pas ma faute, avoue-le. Tu n'auras rien à me reprocher. Je t'avais juré de me taire : je me suis tu.

— Tais-toi encore !

— Non. Maintenant, c'est mon tour !

— Mais, — reprit Mathieu, — tu ne vois pas que ta pauvre femme est à un point d'angoisse où l'on étouffe? Regarde-la : tu auras pitié d'elle.

— Est-ce qu'elle a pitié de moi? Et toi, qui sais ce que j'endure, as-tu pitié de moi? Parce qu'enfin tu me sacrifies : c'est toujours moi qu'on sacrifie. Et je n'en peux plus : ça ne se voit pas?

Ça se voyait. Il avait la figure congestionnée, les yeux trop ouverts ; et, quand il épongeait son front en sueur, ses mains tremblaient. Mathieu s'en aperçut. Jacques reprit :

— Toi qui sais tout, dans cette affaire, je ne comprends pas que tu n'aies pas pitié de moi. Ces deux-là qui ne rentrent

pas, pourquoi ne rentrent-ils pas, pourquoi? Veux-tu que je te le dise, comme je le sais, comme je le vois? C'est qu'ils se sont endormis ! Mais oui : c'est clair comme le jour. Ils étaient las, à force de plaisir. Et ils dorment. Je te dis qu'ils dorment : je connais bien ce sommeil-là ; ça vous terrasse délicieusement. Au réveil, on rit et l'on se rendort. Il n'y a plus rien qui existe au monde, que cette volupté d'un sommeil plus enivrant que les plaisirs qui l'ont donné... Tu connais ça, mon vieux ; tu l'as connu?... Et ça leur dure depuis des heures, pendant lesquelles moi j'agonise de chagrin. Ah ! mais, qu'ils rentrent ! Je ne peux plus endurer ça... Il faut que ça finisse... Je ne peux plus endurer ça !...

Épouvanté, Mathieu riposta :

— Que veux-tu que j'y fasse, mon pauvre ami?

— Rien du tout ! Mais alors, tu n'aurais pas dû, ce matin, me raconter des histoires. Tu n'y pouvais rien : tu n'avais qu'à me laisser faire. Si j'avais dit, dès ce matin, ce que tu sais, ce que tu es encore seul à savoir, ce qu'on saura, ce qu'il faut qu'on sache, eh ! bien, je m'épargnais cette journée, cette soirée : j'étais sauvé. C'est toi qui m'as perdu, avec tes sornettes. A présent, bonsoir ! Je n'ai plus que faire de tes conseils, de ta diplomatie et de toi. Je me défends tout seul : je n'ai besoin de personne. Cette journée, cette soirée n'auront pas de lendemains pareils : je t'en réponds ; et tu vas voir !

Mathieu lui dit :

— Tu ne feras point ça !

— Je le ferai. Je me défends !

— Tu te perds ; et tu perds, avec toi, Jenny.

— Je me défends... Pourquoi Jenny ne revient-elle pas?... Je me défends : as-tu autre chose à me proposer? Non, n'est-ce pas? Alors, laisse-moi faire. Ah ! vous en voulez, de la vérité? Vous en aurez : j'en ai ; j'en suis plein !

— Pour la dernière fois, Jacques, je t'en conjure...

— Quoi ! Il ne faut plus dire la vérité, maintenant?

— Non ! — répondit Mathieu ; il insista. — Non, ne dis pas la vérité.

— C'est défendu?

— Oui, c'est défendu !

— On ne peut pas dire la vérité?

— On ne peut pas !

Et Mathieu ajouta, comme si cette idée s'imposait à lui :

— On n'ose pas !

Oui, cette idée s'imposait à Mathieu, qu'on ne peut pas et qu'on n'ose pas dire la vérité. Il avait vu Jacques, au paroxysme de la colère et de jalousie délirante, broncher devant l'éclat de vérité qui le tentait et que Jenny, ne sachant pas tout son risque, provoquait. Ce n'était point en considération de lui Mathieu, ni même en considération de Jenny, que Jacques avait eu peur : Jacques avait eu peur de la vérité, voilà tout. Et Mathieu, si quelque autre moyen de réduire Jacques au silence lui était venu, un moyen plus simple et moins aventureux, sans doute l'eût-il préféré ; mais il n'avait à sa portée plus rien et il reprit :

— On n'ose pas dire la vérité ! toi-même tu n'oses pas.

— Attends un peu !

— Mais tu ne te doutes pas de ce que c'est que la vérité ; tu ne te doutes pas de ce que c'est que ta vérité, ton atroce vérité? Tu me l'as dite, ce matin : tu n'étais pas déjà si sûr de toi ; et tu ne me l'as dite que pour éviter de la dire à ceux qu'elle tuera. Tu ne la diras point à Jenny : mais non, ta vérité ne te sortirait pas de la bouche, pas plus que ta main n'appuierait sur la gâchette d'un revolver braqué sur Jenny; mais non, mais non !

— Tu vas bien voir !

— Je t'en défie !...

Mathieu, dans cette extrémité, jouait le tout pour le tout : c'est rouge ou noir, c'est gagné ou perdu, c'est la vie ou la mort : on ne sait pas. Jenny rentra. Au moment qu'il la vit rentrer, Mathieu dit encore, entre haut et bas, à l'oreille de Jacques :

— Je t'en défie !

— Jacques ! — s'écria Jenny, — qu'y a-t-il?

Est-ce qu'avant de sortir elle n'avait pas regardé Jacques? Ou bien, depuis qu'elle était sortie, le visage de Jacques avait-il changé peu à peu, d'une sorte que Mathieu, étant là sans relâche, dût ne pas s'en apercevoir? Elle en fut effrayée.

— Jacques,—reprit-elle,—parle-moi ! Qu'as-tu? Dis-le-moi !

Il avait la bouche close, les yeux grands ouverts ; de ses narines frémissantes, il aspira longuement de l'air qui gonfla son buste. Jenny et Mathieu le firent asseoir dans un fauteuil bas où il se laissa presque tomber. Des larmes vinrent à ses yeux. Il eut beaucoup de peine à balbutier très confusément :

— Ma pauvre Jenny !... Ma chérie !...

Et puis, il eut une secousse de tout le corps, une tension de tous ses muscles. Sa bouche se tira. Il perdit connaissance.

XXVII

Il y avait, dans le village, un médecin de Paris en villégiature. On l'eut bientôt ; et le curé. Jacques était à bout de souffle et ne respirait plus que très court, à petits coups rapides et bruyants. Le médecin dit au curé, à demi-voix :

— C'est plutôt votre affaire que la mienne, monsieur le curé. Travaillons tous les deux ; mais, moi, je n'ai plus rien à sauver.

Jacques fut mis sur un matelas et monté dans sa chambre par deux domestiques, le médecin, le curé aussi, paysan vigoureux et qui avait été brancardier à la guerre. Mathieu, avec la meilleure volonté, ne servait à rien. Jenny était absolument calme en apparence et, n'eût été son extrême pâleur qui rendait blanches ses lèvres mêmes, on l'aurait prise pour une garde bien attentive et adroite. Elle obéissait au médecin, faisait ce qu'il commandait et n'en faisait pas davantage. Mathieu, faute de soigner Jacques, où il était sans aptitude aucune, aurait pris soin de Jenny, l'aurait encouragée, apaisée : elle n'avait pas besoin de lui. Le médecin dit :

— Le moins de monde possible dans la chambre.

Mathieu descendit au salon. Il faillit être bousculé par Alain, qui montait quatre à quatre et qui lui demanda :

— Est-ce qu'il est mort?

— Pas tout à fait ! — répondit Mathieu.

Dans le salon, Mathieu s'aperçut que ses jambes tremblaient, que ses idées tremblaient aussi et qu'il n'était bon véritablement à rien : dont il se chagrina. Du reste, on ne

voulait pas de lui là-haut : dont il se félicita. Il laissa ouverte la porte du salon qui donnait sur l'antichambre ; et il s'établit non loin de là, pour recueillir au passage les nouvelles que les allants et venants auraient pu attraper. Il n'avait aucun espoir qu'elles ne fussent pas les pires.

Le premier qui passa fut Alain, très affairé, qui prenait son chapeau et sortait.

— Où vas-tu? — lui demanda Mathieu.

— Au bourg, chez le pharmacien.

— Tu vas à pied?

— Non. En voiture.

— Veux-tu que j'y aille?

— Non, non : j'y vais.

Mathieu regretta de ne pas faire cette course, qui eût été dans ses moyens et qui l'eût occupé très convenablement. Mais Alain s'était emparé de cet honnête prétexte à éluder le supplice d'être inutile : Mathieu ne l'en aurait pas dessaisi. Mathieu resta quelque temps immobile. Et puis, la patience lui coûta. Il monta l'escalier, sans bruit ; quand il fut auprès de la chambre de Jacques, il n'osa point ouvrir la porte. Il écouta et n'entendit qu'un vague remuement, des pas légers sur le tapis et le souffle de Jacques, dur et saccadé. Il attendit que la porte s'ouvrît, par l'entrée ou la sortie de quelqu'un. La porte ouverte une seconde, il entrevit Jenny agenouillée, les mains jointes, qui regardait Jacques et priait. Il redescendit au salon, les bras ballants et la tête vide. On lui remit une lettre que le jardinier de Juliette avait apportée. Juliette lui écrivait : « Qu'y a-t-il? Venez quand vous voudrez : le plus tôt sera le mieux. Je suis inquiète. Rassurez-moi, s'il est possible. » Mathieu avait oublié, depuis deux heures environ, ce tracas d'un billet laissé par lui chez Juliette : il s'en souvint avec ennui.

— On attend, n'est-ce pas? — demanda-t-il.

On attendait. Il déchira, de la lettre de Juliette, le feuillet blanc, pour y écrire, au crayon, sur son genou : « Jacques a été frappé de congestion cérébrale. Il est à la mort. » Il crut qu'il ajouterait une ligne, ne l'ajouta pas et plia ce papier qu'on remettrait à Juliette de sa part.

Il n'avait plus à causer avec Juliette. Il n'avait plus rien

à lui dire. Et il songea pour la première fois que la mort de Jacques — il le tenait déjà pour mort — supprimait toute la péripétie redoutable, supprimait le drame et le remplaçait par un autre. Le second drame était affreux, mais non de la même sorte que le premier. La mort est bien commode ! Et Mathieu, à qui revenait peu à peu le sens précis de l'aventure où il se trouvait mêlé, où d'ailleurs il s'attristait de n'avoir aucune habileté, songeait qu'on se démène et qu'on se figure qu'on est malin : mais on prépare un très subtil arrangement de conjectures qui n'ont guère d'analogie avec la réalité ; l'on joue un jeu d'adresse avec la réalité, qui est une espèce de brute. Cependant la réalité, bien ou mal, détruit vos conjectures et bâtit solidement. On est sans force contre elle.

Or, il faudrait causer avec Juliette. Plus exactement, il faudrait obtenir de ne lui rien dire : ah ! certes, Mathieu n'irait pas gaspiller, par la fureur d'être sincère, le silence que Jacques avait eu la générosité mortelle de garder. Cela, non ! Mathieu garderait un pareil silence, ou mentirait : tout, plutôt que la vérité ! La pensée que la mort de Jacques fût le salut pour tout le monde, et pour Jenny, — pour Jenny elle-même, à bien compter les éventualités ! — avait quelque chose de misérable et de tragique, dont Mathieu se désola.

« Le malheureux garçon ! » murmura-t-il. Et il détesta le changement qui, du terrible Jacques, si menaçant et si odieux, faisait un malheureux garçon qu'il fallait plaindre et qui était bien digne d'amitié compatissante. Jacques payait pour tout le monde, et payait trop cher l'impossibilité de mal agir ! Mathieu avait, à l'égard de Jacques, des sentiments de camaraderie, qu'une certaine admiration relevait, que l'ancienne rivalité tourmentait de moins en moins, jusqu'à ce dernier jour d'un tumulte où Jacques prenait un aspect monstrueux d'abord et pitoyable. Ce n'était presque plus Jacques, dans la rêverie de Mathieu : il le reconnaissait à peine ; et il ne voyait plus que de la puissance abolie, de l'ardeur éteinte.

Juliette arriva. Elle était charmante. Elle avait beaucoup de chagrin ; mais elle était charmante aussi dans le chagrin. Ce qui faisait, là comme ailleurs, sa grâce digne de sa beauté, c'était une justesse naturelle ou un art qui semblait spontané

de ne rien dire en trop, de ne bouger point à l'excès et de montrer pourtant une vive sensibilité. Mathieu l'admira. Puis, quand il pensa aux raisons qu'elle aurait eues de s'égarer parmi des souvenirs, des remords ou des scrupules, tant d'assurance lui parut un chef-d'œuvre un peu surprenant. Il la guetta, sans malice, mais non pas sans curiosité.

Elle demanda si Jacques était mort, et si l'on n'avait nulle espérance de le sauver : Mathieu ne le croyait pas. Elle ne dit pas que c'était affreux : et Mathieu, qui avait l'esprit en éveil, la soupçonna de trouver cette mort assez opportune. Il s'aperçut qu'il lui prêtait une idée peu estimable et qu'un instant il n'avait pas évitée, mais qui ne se voyait pas du tout sur ce visage où vinrent à couler deux larmes. Ces deux larmes, il les aima, comme un doux témoignage et le signe d'une âme qui ne se réfugie pas dans l'injustice. Mais la perfection voulait que Juliette ne s'attardât point à une rêverie dont ce n'était ni le moment ni le lieu, tandis que Jacques travaillait à mourir, et dans la maison de Jenny. Elle essuya ses deux larmes et dit :

— Pauvre Jenny ! Comment supporte-t-elle son malheur?

— D'une façon qu'après avoir aidé le médecin sans maladresse, tant qu'il y eut à se démener, maintenant elle est à genoux et prie. Mais elle n'a pas encore fait le tour de son malheur : je crois qu'elle en mourra.

— Non, — répondit Juliette.

Elle le dit avec tant de certitude que Mathieu ne se tint pas de protester :

— Elle aimait Jacques passionnément !

— Oui. Mais ce ne sont pas les grandes douleurs, qui vous tuent : ce sont les douleurs absurdes.

Mathieu allait méditer cet aphorisme et commençait de l'appliquer à la mort de Jacques ; Juliette reprit :

— Puis-je la voir?

— Oh ! non, — répondit Mathieu assez vivement. — Elle ne va point quitter la chambre de Jacques, où le médecin ne veut personne. Laissons-la. Ensuite, elle aura besoin de nous. Présentement, il faut qu'elle souffre : laissons-la souffrir.

Juliette ne protesta point, se tut ; et, comme elle ne demandait pas le récit de la terrible soirée, ce fut Mathieu qui se

mit à conter que Jacques avait, toute la journée, eu le sang à la tête et que, sur les neuf heures et demie...

— Mais où étiez-vous?

Cette question lui avait échappé. Il n'eût peut-être point osé la faire, s'il l'avait préparée : elle lui sortit des lèvres, sans qu'il le voulût.

— Oh ! — répondit Juliette, — c'est ma faute. Et la pensée que, par ma faute, Alain n'était pas là me désole. Il est là-haut?

C'est toute la réponse que reçut Mathieu. Il ne pouvait en réclamer davantage. Et sa question, qu'il avait crue indiscrète, ne le fut pas. Il répondit qu'Alain était au bourg : et pût-il, cette fois, arriver à temps ! car il apporterait des remèdes.

— Il y a donc de l'espoir encore? — dit Juliette.

Et Mathieu, qui auprès de Juliette éprouvait une incertitude pénible, céda au désir de savoir et, contre son habitude bonne et indulgente, il essaya de la secouer assez brutalement afin de lui déranger les dehors si bien ordonnés où elle devait cacher le principal.

— Au fait, — répliqua-t-il, — souhaitons-nous qu'il en revienne?

— Mais qu'est-ce que vous dites? — s'écria Juliette, avec tant de claire sincérité qu'il n'eut pas le courage d'aller plus avant ; même il rebroussa chemin :

— S'il doit en revenir perclus, paralysé, abêti?...

— C'est encore vivre ! — dit Juliette. — Et vous mettez au pis sa guérison.

Mathieu continua :

— Un tel garçon, de tant de fougue, resté si jeune et qui, au lieu de vieillir, s'épanouissait en génie, en joie...

— C'était un être magnifique ! — dit Juliette.

Et Mathieu était à ne plus savoir si Jacques ne lui avait pas menti. Sa curiosité ne découvrait pas en Juliette une trace de quelque embarras ou l'indice d'un sentiment qui ne fût la seule amitié.

Mais Juliette, comme si l'on avait épuisé le thème de Jacques, de sa vie ardente et qui allait s'éteindre, et accompli les rites de la condoléance la meilleure, parut se souvenir de soi. Elle dit :

— A propos, vous aviez à me parler?

— Oh ! — fit Mathieu, — ce n'est plus rien.

— Qu'était-ce donc?

Mathieu la regarda fixement : et ce fut lui qui baissa les yeux.

— Laissons cela... Je ne sais plus... Depuis que j'ai porté ce billet chez vous, les événements ont marché... plus vite que moi : je suis en retard... Il me serait impossible de rattraper le temps que j'ai perdu...

— C'était urgent? — dit Juliette.

— Ce ne l'est plus.

— C'était grave?

— Ce ne l'est plus.

Elle sourit ; et elle dit :

— Vous êtes drôle !

Mais elle n'était point femme à souffrir cette espèce d'hésitation qui lui mettait dans l'esprit comme une ombre et qui, autour d'elle, rendait la vie moins nette et les images moins précises ; elle insista :

— N'est-il plus à propos maintenant de dire ce que vous étiez si pressé de me dire?

Il répondit :

— C'est bien cela.

Elle reprit :

— Vous avez apporté ce billet chez moi sur les six heures et demie. Depuis ce temps, les événements me sont connus. Avant cela, les Durny sont partis : mais à trois heures ! Et le départ des Durny n'était pas une grave nouvelle, ni urgente, ni confidentielle. Il faut que les événements qui vous détournent de me dire ce qui, vers six heures, était grave, urgent et confidentiel soient relatifs à cette maladie de Jacques : c'est l'évidence. Il s'agissait de lui, n'est-ce pas?

— Eh ! bien, oui ! — répondit Mathieu, qui n'était pas le plus fort.

— Je vous écoute ! — répliqua Juliette.

Mathieu songea : « Elle me défie ! Tout comme j'ai défié ce malheureux garçon ! Eh ! bien, comme il a fait, je cane !... » Et il dit :

— J'avais cru m'apercevoir que Jacques s'éprenait de vous?...

— Allez toujours !

— Et que vous n'en étiez peut-être pas avertie?...

— Pas avertie?... L'avez-vous cru?...

— Dame ! Vous restiez là...

— Fallait-il me sauver?

— Je n'en sais rien.

C'était un reproche que Mathieu faisait mentalement à Juliette, depuis que Jacques l'avait informé de son aventure : elle n'aurait pas dû, après cela, demeurer dans l'intimité du ménage et tout à côté. Il crut l'entendre lui répondre : « J'ai ma maison tout à côté : faut-il passer à Paris les mois de grande chaleur? Et ne plus voir Jenny : alors, tout lui raconter? Vous n'y pensez pas, mon ami ! » Et Mathieu estima que Juliette n'avait pas tort ; il estima que Juliette avait, en quelque sorte, raison d'une façon naïve et sûre. Il y rêvait, quand elle lui demanda :

— C'est tout ce que vous aviez à me dire?

Il fut résolument lâche et répondit :

— C'est tout !

Il admirait le sens très fin que Juliette avait eu de vouloir un peu de vérité, autant qu'il en faut pour que se dessine, au lieu de rester vague et inquiétant par le mystère, l'horizon de la rêverie ; le sens très fin qu'elle avait eu de refuser l'affreux cynisme de la vérité, le paradoxe inhumain de la vérité nue comme une sauvagesse ou une folle ; quand le curé entra et dit :

— Il est mort.

Alain, qui arriva sur ces entrefaites, apprit la mort de Jacques. Il regarda Juliette, vit qu'elle était émue et monta rejoindre sa mère.

Mathieu fit asseoir le curé. Celui-ci n'avait point envie de s'en aller. Comme il était deux heures après minuit, l'heure habituelle de s'endormir étant passée, le temps ne comptait plus ; et le désarroi se mêlait au chagrin. Mathieu gémit :

— Pauvre garçon !

Et il pleura son camarade, avec une extrême et toute neuve simplicité de regret, maintenant qu'il n'avait plus rien à redouter de lui.

Le curé dit :

— Il n'a pas repris connaissance.

— C'est un grand bonheur ! — dit Mathieu.

— Non, monsieur ! — répliqua le curé. — Je me garderais de le dire à madame Fontaille ; mais je puis bien le dire à vous. Ce n'est pas un bonheur, pour un chrétien, de mourir avant d'avoir dit, en ce monde où il est encore, la vérité qu'il faudra dire à Dieu lui-même dans l'autre monde, comme fait présentement votre pauvre ami. Ne le croyez-vous pas?

Mathieu, qui regardait ses mains, répondit :

— Je le crois... S'il faut l'avouer, je n'en ai pas une certitude absolue et constante, comme le prouvent les mots un peu inconsidérés que vous avez si justement relevés et qui, du reste, n'étaient pas pour contredire à votre idée, qui est le plus souvent la mienne. Excusez-moi : mais je songeais à autre chose.

— Excusez-moi, monsieur, à votre tour.

Leur aménité à tous les deux adoucissait le pathétique de leurs propos. Juliette les écoutait avec un étonnement charmé. Le curé reprit :

— La vérité est la plus forte !

— Je crois bien, monsieur le curé, que la vérité est la plus forte en l'autre monde ; mais je suis sûr qu'elle n'est pas la plus forte en ce monde-ci. Plus exactement, je redouterais qu'elle le fût : il me semble que ce serait un désastre.

— Ce monde-ci est le vestibule de l'autre ; et, comme il doit nous y acheminer, il ne faut pas qu'il soit à l'inverse de l'autre.

— N'en doutons pas, monsieur le curé ! Seulement, c'est mon idée, que ce monde-ci est ainsi fait qu'il ne comporte pas beaucoup de vérité. Regardez-le : et, vous qui êtes confesseur, vous le connaissez mieux que personne. Ne pensez-vous pas que la vérité la plus forte le démolirait? Car il n'est pas déjà très solide et ne tient que par un effet de l'habitude, à condition de ne pas bouger. Une révolution ne vaut rien, dans les vieux mondes : et ce monde est vieux ; et je n'imagine pas de révolution plus dangereuse que celle qu'y produirait l'irruption soudaine de la vérité.

— Cependant, monsieur, je ne crois pas à la vertu efficace du mensonge.

— Oh ! monsieur le curé, je n'en demande pas tant ! Le

mensonge est le remède des grands jours et ne serait d'un bon usage que si la vérité devenait par trop effrontée. Dans la pratique journalière de la vie, je ne veux pas du mensonge : et le silence me suffit. La crainte que j'ai de la vérité ne me conduit pas à l'extrémité contraire.

— Je vous entends, monsieur. Mais il y a de certains silences qui valent des mensonges.

— Comme il y a de certaines vérités qui valent des meurtres. Mais il me semble que l'Église n'est point opposée à l'opinion que je vous ai soumise. Vous avez eu autrefois la confession publique. Ce procédé convenait à une société encore un peu élémentaire et convenait surtout aux petites communautés de chrétiens persécutés et qu'animaient un zèle tout récent. Bientôt, l'Église a corrigé cette pratique et limité, si j'ose dire, au confessionnal les dégâts de la vérité. Je dis mal : bornée au prêtre qui est le gardien du secret, bornée à Dieu qui s'en tait provisoirement, la vérité est pour ce monde-ci comme si elle n'était pas. Voilà, monsieur le curé, la grande sagesse de l'Église : elle a empêché la vérité de nuire.

— Elle l'a rendue bienfaisante. Et je reviens à votre ami : comptons sur la miséricorde divine. Un moment, j'ai cru qu'il reprenait connaissance : je n'étais là que pour guetter cette minute favorable. Son visage se détendit un peu. Il murmura confusément, appelant madame Fontaille, qui était cependant auprès de lui : mais il avait les yeux fermés. Il n'avait presque plus de voix ; c'est tout juste si l'on put distinguer à deux reprises le nom de « Juliette !... Juliette !... » bredouillé difficilement. Je croyais que madame Fontaille s'appelait Jenny?

— Elle s'appelle Jenny, en effet, — répondit Mathieu.

— Vous voyez ! — reprit le curé. — Même à cet instant d'éclaircie, la tête n'y était plus : il avait oublié le nom de sa femme. La pauvre madame Fontaille lui a pris la main. Mais la main n'était plus sensible. Je verrai toujours cette main qui ne bouge absolument pas sous les doigts tremblants d'une épouse. Les doigts de madame Fontaille avaient le frisson.

— Après cela, — demanda Mathieu, — il n'a plus rien dit ?

— Non. Il est retombé dans son accablement. Quelques minutes plus tard, une crise l'a emporté.

Mathieu n'osait regarder Juliette. Puis, il la regarda : elle était extrêmement pâle. En la regardant, il la sauva. Seule, peut-être eût-elle défailli. Ce fut la nécessité de se contraindre qui lui donna l'énergie indispensable. Mais elle se leva, ouvrit la porte sur la terrasse et respira un peu d'air dont la fraîcheur parut la guérir. Elle revint à sa place et, en passant, dit à Mathieu :

— Faut-il que je m'en aille?

Mathieu ne répondit pas tout de suite. Il songea que le départ de Juliette équivalait à des aveux terribles et qu'il fallait éviter. Il consulta le regard de Juliette : il estima qu'elle aurait le courage et la force de rester. Il eut pitié d'elle et sut qu'il lui imposait un dur devoir en lui répondant :

— Non, restez !

Bientôt, Alain descendit ; et il dit à Mathieu :

— Maman vous demande.

Avant de monter à la chambre de Jacques, Mathieu pria le curé de l'attendre et de ne partir avant un peu de temps :

— Nous avons encore besoin de vous, monsieur le curé.

C'est pour Juliette qu'il souhaita cette présence d'un tiers entre elle et Alain. Le curé parlerait ; et, même s'il parlait peu, ayant dit tout le principal, du moins serait-il là pour empêcher deux âmes différemment troublées, et qui devaient s'accorder ou pâtir de leur désaccord, de se blesser l'une l'autre.

Jenny était assise et regardait Jacques. Elle dit à Mathieu :

— Vous voyez ! J'ai tout perdu : il faut me faire à cette idée.

Mathieu gémissait :

— Pauvre amie !... Pauvre amie !...

C'est tout ce qu'il disait, par un scrupule d'amitié qui ne veut pas être désespérante et qui renonce à être consolante. Jenny reprit :

— J'ai voulu que vous fussiez là une minute pour le revoir tel qu'il est maintenant. Tout à l'heure, on va l'apprêter, l'arranger comme un mort : puisqu'il est un mort ! En ce moment, il me semble qu'il n'est encore que malade. Mais on lui mettra la tête droite, les mains jointes : il sera pareil

à tous les morts, sur des draps blancs et bien tirés. Regardons-le une minute. Et puis, je vais descendre avec vous, le temps qu'on l'habille en mort.

Mathieu regardait la pauvre figure, qu'il n'avait pas revue depuis qu'elle était si congestionnée, et qui devenait blanche. La contraction des muscles cessant, les traits se dessinaient un peu comme autrefois ; mais on eût dit que ce travail ne se fît pas sans faute : et le visage de Jacques était analogue à un portrait manqué.

Devant ce cadavre qui n'avait pas encore trouvé son repos, Mathieu s'apitoyait comme il n'avait pas fait sans retard à l'annonce du décès. Toute sa finesse ne le dispensait pas de ressembler au prochain : conséquemment, d'avoir assez peu d'imagination pour ne comprendre la mort qu'en face d'elle. Il s'étonna d'être si lent ; et il se repentit du bavardage qu'il avait eu avec le curé comme si de rien n'était : ce bavardage lui parut de la même sorte que les repas funèbres dans lesquels la parenté oublie sa tristesse. Et il épiloguait encore : il se reprocha de ne pas savoir se mettre en présence de la mort ; il partageait avec le genre humain cette infirmité protectrice et qui pourtant lui déplut.

Jenny se leva et lui dit :

— Maintenant, descendons.

Elle fit un signe de croix. Dans l'escalier, Mathieu la soutint. Elle avait toute son énergie employée à lui conforter l'âme, et non le corps. Puis, sa nouvelle habitude s'était installée auprès de Jacques mourant et mort, dans cette chambre et dans cette atmosphère enfermée. Le changement de lieu et d'air l'étourdit. A chacune des marches, elle eut à reprendre son équilibre. Mathieu craignit qu'elle ne pût aller jusqu'en bas. Elle le rassura :

— Ce ne sont que les jambes. J'ai du courage.

Quand ils furent au bas de l'escalier, à quelques pas de la porte du salon, Mathieu hésita une seconde. Puis il fallut se décider ; et il dit :

— Juliette est là.

Il le dit de la façon la plus naturelle et comme évasive. Mais ce nom, même prononcé à peine, fit trop de bruit, non le bruit des syllabes : le bruit du scandale, en quelque sorte.

Mathieu, pour l'effacer, procéda comme on rature un mot sur une page ; et promptement il ajouta :

— Le curé est là aussi.

Mais, sous la surcharge, le mot qu'on voulait supprimer transparaît.

Et Jenny s'arrêta. Elle ne dit rien. Mathieu crut un instant qu'elle s'en retournerait à la chambre de Jacques. Évidemment, ce nom, qui était le dernier qui fût sorti des lèvres mourantes de Jacques et qui lui avait infligé le cruel témoignage d'une infidélité suprême, ce nom qui revenait encore la persécuta. Et l'idée de revoir Juliette lui parut intolérable.

« Cependant, songeait Mathieu, elle ne sait quasi rien... Dans le peu qu'elle sait, Juliette n'est pas fautive... »

Il y avait, dans le vestibule, des fauteuils d'osier, qu'on portait l'après-midi sur la terrasse, et une banquette qui servait de coffre à bois.

Jenny, tout bas, dit à Mathieu :

— Asseyons-nous un peu de temps.

Et Mathieu la conduisait à l'un des fauteuils ; mais elle craignit le bruit que fait l'osier qui grince : elle choisit la banquette pour s'y asseoir et Mathieu s'aperçut qu'elle gardait, jusque dans le désarroi, le sens de sa volonté nette. Provisoirement, ce qu'elle voulait, ce n'était que d'attendre un peu.

Il fallait bien qu'elle revît Juliette. Mathieu n'en doutait pas ; elle non plus, n'en doutait pas. Si elle refusait de revoir Juliette, c'était consacrer terriblement le souvenir de l'aveu qu'avaient par malheur murmuré les absurdes lèvres du moribond ; c'était rendre, sinon tout à fait impossible, au moins très malaisé l'oubli : et l'oubli seul permettrait de réparer le dommage causé par le dernier jour au bilan des années heureuses. Voilà ce que Mathieu se disait. Jenny songeait principalement à son fils et voyait bien que, si elle refusait de revoir Juliette, elle brouillait l'avenir où s'élançait le bonheur d'Alain. Pourtant, elle éprouvait une extrême difficulté à vaincre une répulsion très vive. Et elle restait là, ne parvenant pas à prendre son parti.

Mathieu lui demanda bien doucement :

— Venez-vous?

C'est tout ce qu'il osait, pour la persuader de venir : il désirait qu'elle n'ajournât point sa résolution qui, dans sa douleur présente, ajouterait assez peu ; tandis que, le lendemain, pareille démarche aurait déjà plus de cérémonie et probablement troublerait le travail du souvenir en train de s'arranger.

Mais elle répondit :

— Demain, voulez-vous?

Elle demandait la permission timidement ; et elle dit encore :

— En ce moment, je ne voudrais voir personne.

Elle aussi effaçait le nom de Juliette et le perdait, pour ainsi dire, dans le nombre des gens qu'elle préférait ne pas voir. Mais elle n'était exposée à voir que le curé, qu'elle avait déjà vu, Alain, qu'elle ne demandait pas à ne pas voir, et Juliette : malgré toute parole, ingénieuse ou non, ce n'était que Juliette qu'elle ne voulait pas voir. Elle le savait bien, savait en outre que Mathieu n'en doutait pas. Seulement, ce qu'on ne dit pas est un peu comme s'il n'était pas, au jugement des âmes inquiètes.

— Reconduisez-moi, — dit-elle à Mathieu.

Il ne fallait pas entrer dans la chambre de Jacques en ce moment. Mathieu n'osa pas le lui rappeler ; elle le comprit :

— Hélas ! — fit-elle, — conduisez-moi dans ma chambre.

Mathieu, en se levant, poussa maladroitement l'un des fauteuils qui, sur le sol de mosaïque, grinça. Et, à ce bruit, Alain sortit.

— Tu es là? — dit-il à Jenny. — Je ne savais pas que tu étais là. Mais viens avec nous.

D'un bras, il lui entourait la taille et, d'une main, la tenait sous le coude. Elle le regarda, les yeux pleins de larmes. Et Alain lui dit encore :

— Juliette est là.

Cette fois, ces mots obstinés, toujours les mêmes, n'étaient pas pour l'avertir, mais pour l'engager. Elle eut à peine un sourire aux lèvres, un pauvre essai de sourire à l'adresse de son enfant qui ne savait pas qu'il la fît souffrir. Elle n'hésita plus et souffrit à peine.

Quand elle entra dans le salon, Juliette vint à sa rencontre.

Et les deux femmes s'embrassèrent. Mathieu, qui les observait, ne vit rien qui révélât que leur amitié eût passé par d'étranges péripéties, que leur baiser fût le chef-d'œuvre du silence. Et, s'il eût observé même leurs âmes, il n'y aurait point aperçu de feintise.

Juliette prit le bras de Jenny du côté où Alain n'était pas ; elle remplaçait Mathieu : et cela se fit d'une façon parfaitement naturelle. Juliette et Alain conduisirent Jenny jusqu'à une bergère où elle se tenait d'habitude. Jenny, quand elle fut assise, avait dans une de ses mains la main de Juliette et, dans l'autre, celle d'Alain. Ses larmes redoublèrent un peu ; et elle dit à tous les deux :

— Vous serez ma consolation.

Le curé sentit que l'on n'avait plus besoin de lui, s'excusa sur la nécessité où il était de prendre un peu de repos avant sa messe matinale, promit de revenir, de ne point abandonner la douleur et s'en alla. Mathieu le conduisit jusqu'au jardin.

Lorsque Mathieu rentra, Jenny avait à sa gauche Alain, Juliette à sa droite et presque en face d'elle. Et elle regardait doucement Juliette, comme si elle s'accoutumait à la voir et attendait que se refît leur familiarité. Ni Juliette ni Alain n'osaient lui parler et lui dire merci. Elle dit, d'une voix tremblante et néanmoins impérieuse :

— Il avait un grand génie et la bonté de son génie.

Elle se tut et bientôt reprit, parlant à son fils :

— Il rêvait de faire de toi un grand peintre ; il me l'avait promis : c'est ton maître et c'est ton meilleur ami, que tu as perdu.

Mathieu n'entendit pas cela sans être un peu effaré. Il songeait :

« Non, Jacques n'était pas le meilleur ami d'Alain. Pauvre Jenny ! elle va trop loin dans son erreur : et le petit va s'en apercevoir ! »

Les larmes d'Alain furent, à la surprise de Mathieu, un parfait consentement, que Jenny trouva tout naturel d'avoir obtenu.

Et elle dit à Juliette :

— Tu as été l'une de ses dernières joies. Il admirait et il aimait ta beauté.

Mathieu eut peur et se demanda s'il n'allait pas intervenir. Il songeait :

« Cela, oui ! Mais autant vaudrait ne point en parler... C'est vrai : ce ne l'est que trop ! Mais, du moment que Jenny en parle, et comme elle le dit, ce n'est plus vrai. »

Juliette répondit, avec un sourire modeste et une sincère tristesse :

— Il était trop bon pour moi.

Mathieu trembla, comme s'il voyait des mains charmantes jouer avec le feu, jongler avec des poignards empoisonnés ou taquiner la mort. Il lui semblait qu'un accident ne pouvait pas manquer d'arriver. Mais non ; les larmes de Jenny, le sourire de Juliette et l'assentiment d'Alain composaient un ensemble d'une harmonie artificielle, et non point un mensonge : une fiction, pour ainsi dire, moins fragile que la réalité.

Ensuite, Jenny recommença de parler de Jacques, de son génie et principalement de ses vertus. Elle dit :

— Sa mort est le premier chagrin qu'il me fait.

Et c'est une formule bien connue, d'un usage fréquent. Il y a, dans l'expression de la douleur, une liturgie constante, et qui est d'un grand secours. Elle vous dispense de l'effort inventif, dans le moment où il vous serait difficile de trouver les mots convenables. Puis, comme la liturgie religieuse, elle a un caractère de généralité qui vous épargne l'indiscrète recherche des particularités ; elle a une sorte de pudeur auguste : elle écarte le mort des contingences médiocres et le range une bonne fois dans l'immense et noble famille des morts. Le plus souvent, cette formule ne s'applique pas justement à ce défunt qu'elle célèbre : car il est rare que deux êtres aient vécu des années côte à côte, aient subi l'épreuve de la vie quotidienne et conjugale sans commettre la faute ou l'humble maladresse de se peiner mutuellement. Pour ce qui était de Jacques , Jenny ne pouvait dire avec justesse que sa mort fût le premier chagrin qu'il lui eût fait, à moins d'oublier l'abominable journée. Elle l'oubliait ; ou elle avait la bienveillante charité d'imaginer que toute la journée, depuis la querelle matinale et jusqu'au soir si orageux de luxure jalouse et d'infidélité, fût tout entière la journée de la mort, et que ses divers épisodes ne fussent que le drame de la mort, où

Jacques était le patient, non la cause. Elle faisait à Jacques ce cadeau d'ingénieuse mansuétude. Et Mathieu l'approuvait avec attendrissement.

Elle vantait la douceur de Jacques : et ce n'était point là qu'il avait été remarquable, au cours de sa vie ardente et violente. Il passait de l'enthousiasme à des colères qui, d'ailleurs, ne trahissaient pas une méchante nature ; mais il avait de la promptitude à ne supporter aucun déplaisir sans crier.

Elle vantait l'abnégation de Jacques et une aisance qu'il aurait eue à ne pas songer à lui-même. Ce n'était pas son caractère, où l'égoïsme se voyait en plein, non seulement l'égoïsme qui est la spontanéité humaine prise au dépourvu, mais un instinct de suprématie que son talent rendait acceptable dans la peinture, non dans le reste où son autorité semblait despotique.

Elle vantait en lui des qualités qu'il n'avait pas eues ni recherchées, qu'il aurait dédaignées comme indignes de lui et de son privilège : qualités moins notables que celles qui le signalaient ; qualités qui, rares cependant, n'ont pas un air de rareté. Elle lui affadissait son personnage et le réduisait à une espèce de banalité apparente. On ne voyait plus ce garçon fougueux, mauvais et beau, qui épanouissait dans la vie heureuse une exubérance peu délicate et qui avait de la fureur même à bien faire. Certains portraits, qu'on a trop obligeamment retouchés, vous détériorent ainsi une figure, lui ôtent ses singularités, son type et ne vous offrent que l'image d'un galant homme endimanché.

Mathieu songeait qu'à cette peinture, si l'on avait négligé de l'avertir, jamais il n'aurait reconnu Jacques : ce n'était plus personne. Il se disait aussi qu'un Jacques de ce genre, un si honnête et anodin bourgeois, Jenny ne l'eût pas aimé, Jenny ne l'eût pas préféré à lui Mathieu, qui, en fait de douceur indulgente, valait beaucoup mieux. En méditant de cette façon, Mathieu ne manquait point à la modestie : car il ne s'attribuait aucun génie, aucun des attraits qui avaient distingué Jacques. Il se trouvait, quant à lui, un homme assez ordinaire ; et, s'il éprouvait plus vivement le regret de n'avoir pas été choisi, c'est que Jenny louait, en celui qu'elle avait choisi, les plus simples vertus. Il écarta cette pensée

assez vite et, le plus vite qu'il lui fut possible, revint à ne plus faire un si grand cas de l'anecdote de sa vie.

On faisait, là-haut, la toilette du mort ; on l'arrangeait et, comme avait dit Jenny, on le rendait pareil à tous les morts. Pendant ce temps Jenny faisait la toilette du souvenir. Elle en retirait ce qui ne serait ni agréable ni commode à conserver. Elle apprêtait le souvenir de Jacques à durer sans accident.

Mathieu songeait que ces pratiques sont judicieuses et gouvernées par un très juste sentiment de décence et de chasteté mentale. Somme toute, il s'agit de mettre un voile sur la vérité ou de lui prêter un costume. C'est le travail de la civilité. Le véritable Jacques serait enseveli et retournerait à la terre : son corps allait à l'anéantissement. Son âme était affaire à Dieu. Son souvenir était affaire à ceux qui en auraient la garde pour le temps plus ou moins long de la survie.

La vérité en souffre. Mais, quoi ! laissera-t-on cette effrontée courir en ce monde et y promener le scandale de sa nudité? Mathieu se dit que les femmes, avec leur goût subtil et avec leur aptitude exquise à ne pas être les esclaves de la réalité, améliorent le monde, le corrigent, sont la grâce et la décence du monde.

Et lui-même Mathieu, avait-il vécu dans le cynisme de la vérité? Son amour de Jenny, le grand, le seul événement de son existence, ne l'avait-il pas joliment déguisé, afin de le rendre tolérable à Jenny et à lui surtout? Lors de sa passion la plus vive, il en avait su cacher ce qui pourtant y était bien, le désir et tout le tracas de la concupiscence. A peine se le rappelait-il ; et il parvenait au seuil de la tranquille vieillesse avec un sentiment qui était son ouvrage. C'est la civilité qui sauve l'humanité de l'infamie authentique et naturelle.

Un domestique entr'ouvrit la porte du salon : Jenny pouvait monter à la chambre où Jacques était un mort pareil à tous les morts.

Elle se leva. Elle avait plus de force. Alain et Mathieu voulurent l'accompagner. Mais elle refusa toute compagnie et supplia Juliette, Mathieu et Alain d'aller dormir.

— Mais vous, — répondit Mathieu, — ménagez-vous.

Elle répondit qu'on voyait bien qu'elle était parfaitement raisonnable, et qu'il fallait qu'elle agît à sa guise. Mathieu pourtant résolut de l'accompagner jusqu'à la chambre mortuaire et annonça qu'il se retirerait ensuite dans sa chambre, où il prendrait quelque repos.

XXVIII

Juliette et Alain sortirent du salon en même temps que Mathieu et Jenny. Et Juliette allait rentrer chez elle.

C'était le petit jour, avant le lever du soleil, quand il y a une clarté grise et que des lueurs vagues semblent se chercher les unes les autres pour se réunir en lumière.

Alain dit à Juliette :

— Je vais vous accompagner jusque chez vous.

Juliette répondit qu'il faisait jour, et qu'enfin ce n'était pas la peine.

Mais ils sortirent tous les deux. Il y avait dehors cette fraîcheur matinale qui est délicieuse. On dirait que la lourde chaleur de la veille, chargée de labeur et de fatigue, est abolie et que la nouvelle journée commence en état de pureté absolue. Il y avait au ciel un petit nombre d'étoiles près de s'éteindre comme, à pareille heure, s'éteignent aussi les lampes qui ont prolongé toute la nuit la veillée du soir. Un éveil d'oiseaux, le remuement des feuilles sous la brise et l'éparpillement des ombres, toutes choses préparaient, comme au premier matin du monde, l'épiphanie d'une journée analogue à la première journée du monde.

Il serait charmant de croire que l'on participe à cette nouveauté, que le passé est aboli et que l'on prélude à quelque félicité innocente. Mais il vous traîne, dans l'âme, la buée des précédents jours.

Alain et Juliette avaient, pour les encourager à la même illusion qui donne aux matins de l'été une pureté si parfaite, la jeunesse et l'amour. Mais un émoi singulier les retardait, rendait leur marche lente. Alain ne prit pas le bras de Juliette. Et qui les aurait vus, la veille au soir, après leur amoureuse promenade, rentrer tous les deux enlacés, puis ce matin che-

miner côte à côte presque intimidés d'être ensemble, eût soupçonné qu'un désaccord était survenu entre eux. Mais non, leur entente continuait.

Ce qui, sans les séparer, leur imposait une allure un peu différente, c'était le voisinage de la mort. On dit qu'elle excite l'amour; et c'est possible en certains cas monstrueux tels qu'en produisent les révolutions et les guerres : mais elle rend la tendresse pensive et plus rêveuse que bien exubérante.

Puis, Alain et Juliette, qui la veille au soir étaient livrés à l'imprudence amoureuse, Jenny venait de leur annoncer leurs fiançailles. Ce grand bonheur les enchantait et cependant les mettait en cérémonie. Comme le souffle du matin dispersait les nuées nocturnes, un sentiment presque virginal passait dans l'âme de Juliette. Si le même sentiment n'était pas tout à fait celui qu'Alain avait reçu directement, il le voyait en Juliette qu'il avait à cœur de suivre et d'imiter avec toute sa complaisance.

Ils firent ainsi, en silence, un peu de chemin.

Mais Alain se rapprocha de Juliette et lui dit :

— Nous sommes fiancés, Juliette !

Elle ne lui répondit que d'un regard et d'un sourire : et ce que dirent le regard et le sourire, les mots ne l'auraient pu rendre ; un baiser l'eût dit à l'excès.

Juliette prit la main du tremblant jeune homme ; et tous les deux, les bras ballants, cheminèrent, sages et doux. Leurs doigts n'osaient pas bouger ; et, quand leurs doigts étaient sur le point de se déprendre par hasard, ils se reprenaient d'une franche étreinte, sans autre caresse que celle qu'ils n'avaient pas à éviter.

Puis Alain dit à Juliette :

— Pourquoi me disiez-vous que vous ne deviez pas être ma femme?

— Te l'ai-je dit? — murmura-t-elle.

Et elle ne parut pas sûre de l'avoir dit.

— Oui. Vous me l'avez dit, l'autre soir. L'avez-vous oublié?

Avec un tremblement de tendresse, elle répondit :

— Si je l'ai oublié, ne t'en souviens pas !

ANDRÉ BEAUNIER

LA BATAILLE DE LA MARNE

VUE DU CÔTÉ ALLEMAND

La bataille de la Marne a toujours suscité en Allemagne un intérêt passionné. Depuis le jour de septembre 1914 où, s'adressant à son Kaiser, le Chef du Grand État-Major, von Moltke, s'écriait prophétiquement : « Sire, la guerre est perdue ! » bien des écrivains allemands se sont penchés sur le plan de la gigantesque rencontre et ont travaillé à discerner les causes profondes de cette défaite irréparable des armes allemandes. — Aujourd'hui encore, dans le nouveau Reich à façade républicaine, même après la décapitation du régime militariste, les publications qui traitent de la bataille de la Marne sont lues et commentées avidement.

Ainsi s'explique le succès d'un ouvrage qui a fait quelque bruit en Allemagne, *Die Marneschlacht 1914*, par le général Baumgarten-Crusius, livre intéressant dont l'analyse nous permettra de mettre sous les yeux du lecteur français l'aperçu d'une partie de la bataille vue du côté allemand.

***

L'auteur, qui signe général de brigade en disponibilité, a appartenu au début de la guerre à la IIIe Armée allemande

(général von Hausen) composée de corps saxons. Son livre se donne pour but de dissiper les légendes créées autour de cette armée et qui se ramènent à deux griefs principaux.

Si la masse d'aile gauche ennemie a pu échapper à l'encerclement sur la Sambre et la Meuse, la faute en est au commandement saxon, à la lenteur et à la mollesse de ses attaques. —La IIIe Armée a pareillement manqué de mordant au cours de la bataille de la Marne, et en particulier n'a pas aidé la IIe Armée assez efficacement.

« Pour détruire une légende inouïe, dit Baumgarten dans sa préface, pour sauver l'honneur de la IIIe Armée allemande et de ceux qui l'ont conduite, je dédie à mes compagnons d'armes la version authentique de la bataille de la Marne.

» Aujourd'hui que d'autres ouvrages sur le même sujet constituent un précédent, j'estime que le temps est venu de faire connaître enfin au peuple allemand la vérité sur cette bataille de géants qui s'est livrée dans les plaines de la Marne... Écrit en campagne à la plus grande époque de l'Allemagne, imprimé dans le mois de la paix honteuse. »

L'auteur a puisé aux sources de documents officiels : ordres reçus de l'O. H. L. [1], échanges journaliers de correspondances entre les armées voisines, soit par radios soit par officiers de liaison, enfin historiques des corps, qu'il a trouvés tenus à jour avec soin et concordant tous dans leurs récits, assure-t-il. En outre, il a recueilli dès 1915 de nombreux témoignages d'officiers ayant joué un rôle dans la bataille.

Tout d'abord, Baumgarten expose les grandes lignes du plan d'opérations initial allemand.

Ce plan avait pour auteur le général von Schlieffen, le prédécesseur de von Moltke au Grand État-Major : il tendait à lancer d'abord presque toutes les forces allemandes contre la France pour mettre celle-ci hors de cause en quelques semaines et se retourner ensuite contre la Russie, que l'on estimait incapable de mettre en ligne ses six millions de soldats exercés avant deux mois au moins.

D'après ces données on ne laissa sur la frontière orientale

1. *Oberste Heeres Leitung* : Commandement suprême de l'Armée. L'abréviation O. H. L. correspond à notre G. Q. G.

que quatre corps d'armée et une division de cavalerie. Tout le reste amené contre la France comprenait sept armées qui se concentraient, les cinq premières entre Aix-la-Chapelle et Trèves, savoir de la droite à la gauche : armées von Kluck, von Bülow, von Hausen, prince Albrecht de Wurtemberg, Kronprinz d'Allemagne ; entre Metz et les Vosges, la VIe Armée, prince Ruprecht de Bavière ; enfin dans la région de Strasbourg, la VIIe Armée, von Heeringen.

Pour l'exécution du plan on envisageait la marche en avant des cinq premières armées dans le terrain compris entre Verdun et la Hollande pour éviter la zone fortifiée Belfort-Verdun et l'enveloppement par la masse d'aile droite allemande des armées françaises de gauche dans un mouvement tournant à grande envergure. Sur le front des VIe et VIIe Armées, on gardait une attitude défensive mais avec l'intention de foncer ultérieurement sur la trouée de Charmes.

Le mouvement en avant commence le 18 août, et Baumgarten aborde immédiatement la question : à qui la faute si les forces d'aile gauche ennemie n'ont pas été anéanties ?

Selon lui, uniquement au commandement suprême, et tout son récit va tendre à le prouver.

D'après les instructions données au départ, les Ire et IIe Armées sous les ordres du général von Bülow devaient franchir le 20 août avec leurs avant-gardes la ligne ferrée Bruxelles-Namur et converser vers le sud, pendant que la IIIe Armée s'avancerait vers la Meuse entre Namur et Givet. Les IVe et Ve Armées conformeraient leurs mouvements à celui du centre et de l'aile marchante.

Le 20 août, l'O. H. L. envoie l'ordre suivant : « Il faut laisser aux Chefs des IIe et IIIe Armées *le soin de s'entendre* pour coordonner les deux attaques, celle de la IIe Armée contre l'ennemi à l'ouest de Namur, celle de la IIIe contre le front Namur-Givet. »

Dès la nuit suivante, Bülow exprime énergiquement à Hausen ses desiderata : « Pour agir de concert avec la IIe Armée, *il est à désirer vivement* que la IIIe Armée serre

sur la Meuse »; puis le 21 à 8 heures, cet autre dont la forme paraît quelque peu blessante à Hausen : « La IIe Armée a l'intention d'ouvrir à la IIIe le passage de la Meuse. »

Le 22 au soir, Bülow renouvelle ses instances auprès de Hausen : « *Il est urgent* que la IIIe Armée se porte rapidement en avant, l'aile droite sur Mettet. »

Le 23 août, la IIIe Armée attaque sur la Meuse qu'elle s'est donné pour mission de franchir entre Houx et Hastières.

Ce même jour, Hausen reçoit à 8 h. 45 un radio de l'O. H. L. *Celui-ci, qui n'est pas intervenu depuis le 20 au matin,* se décide à envoyer une directive d'ensemble.

« La IVe Armée est engagée sur le front Graide-Neufchâteau-Tintigny. L'aile gauche de la IIe Armée ouvrira aujourd'hui des passages de la Meuse entre Namur et Givet. Il est indiqué de faire passer la Meuse au sud de Givet aux troupes disponibles de la IIIe Armée pour couper la retraite de l'ennemi. »

Mais nulle part dans la journée du 23 août sauf avec quelques éléments du 19e Corps à Falmignoul, la IIIe Armée ne réussit à forcer le passage de la Meuse, ni à jeter un pont sur la rivière.

Baumgarten attribue cet échec non à la force de l'obstacle, ni à la valeur de la résistance ennemie, mais à l'intervention *d'innombrables* (*zahllose*) francs-tireurs comprenant la population entière des villages belges voisins.

Le 24 août, à 4 heures du matin, survient au Quartier Général de Hausen un officier de liaison de la IIe Armée, apportant de la part de Bülow la communication suivante : « Pour la continuation du mouvement de la IIe Armée ce matin, *il est absolument urgent* que la IIIe Armée soutienne la gauche de la IIe sur Mettet par une *offensive orientée est-ouest.* »

Cet appel plonge Hausen dans une grande perplexité.

Obligé de lier son action non seulement avec Bülow à sa droite mais avec la IVe Armée du prince de Wurtemberg à sa gauche, il estime d'après les renseignements qu'il possède sur l'ennemi qu'une marche dans la direction du sud-ouest semble promettre un plus beau résultat : couper la IVe Armée

française de la Ve. Mais d'autre part le général saxon craint qu'un échec de la IIe Armée n'amène le trouble dans la conversion générale vers le sud, idée maîtresse du commandement suprême. Il avise en conséquence Bülow : « Nous attaquons sur Mettet [1]. »

Le 24 au soir, la IIe Armée fait connaître qu'après un combat victorieux, elle a atteint la ligne Beaumont-Florennes et que le 25 elle reprendra sa marche en obliquant vers le sud-ouest. De son côté la IIIe Armée atteignait la ligne Romedenne, Rosée-Florennes où elle se reliait à l'armée Bülow.

Ici Baumgarten, jetant un coup d'œil d'ensemble sur ces opérations, poursuit le procès du commandement suprême allemand.

L'O. H. L. eut le tort de laisser la bride sur le cou aux IIe et IIIe Armées pour une action commune aussi délicate. En laissant aux exécutants *le soin de s'entendre*, il arriva ce qui devait arriver. Chacun des commandants d'armée a compté sur l'autre, soit pour lui ouvrir la voie, soit pour appuyer directement son mouvement, d'où hésitations, perte de temps, arrêts momentanés, fausses manœuvres. Les documents établissent qu'entre les deux chefs d'armée maints frottements se produisirent et qu'aux appels impérieux de Bülow la situation de la IIIe Armée ne permit pas toujours à Hausen de répondre.

Baumgarten critique durement cette carence du commandement suprême : pour lui il n'y a aucun doute que les armées d'aile gauche ennemie auraient pu être saisies entre les deux bras d'une pince : Ire et IIe Armées ligne Mons-Namur; IIIe Armée ligne Givet-Rocroi, pince dont l'articulation eût été à Namur (Corps von Galwitz).

Mais il fallait une intervention énergique et directe du Commandement Suprême. Dès le 20 août, celui-ci aurait dû diriger la IIIe Armée entre Givet et Charleville. Or, c'est précisément le 20 août, au moment où les difficultés commencent, que la direction s'éclipse.

Sciemment ou inconsciemment, le Commandement Suprême a renoncé à détruire séparément les armées ennemies par

1. En direction est-ouest.

encerclement. — « J'ai la conviction, dit Baumgarten, qu'un *nouveau Cannes* [1] aurait pu être ménagé à l'aile gauche française. »

[Il semble bien que dans cette période la tâche de Hausen ait été en effet délicate. Alors que Bülow, réunissant sous son commandement les Ire et IIe Armées d'aile droite, n'avait à se préoccuper que de sa gauche, Hausen devait lier son action non seulement sur sa droite à la IIe Armée, mais à la IVe sur sa gauche. Encadré entre deux chefs, dont l'un, de tous les généraux prussiens, est le plus apprécié au G. Q. G., et dont l'autre est une tête princière, on conçoit que, faute de directives supérieures, Hausen se sente petit garçon vis-à-vis de tels voisins et qu'il fasse avec son armée de Saxons figure de parent pauvre.

Pour des opérations stratégiques d'une telle envergure et comportant entre autres difficultés le franchissement d'une rivière qui constitue un sérieux obstacle, il appartient précisément au Commandement Suprême de coordonner les efforts, d'en régler la direction et l'intensité, et de faciliter en la délimitant la tâche de chaque exécutant.]

Baumgarten étudie ensuite ce qu'il appelle l'entr'acte, la marche des armées allemandes depuis la Sambre et la Meuse jusqu'à la Marne.

Les directives données le 28 août par l'O. H. L. sont les suivantes :

« Les Français sont en pleine retraite en direction ouest et sud-ouest, donc sur Paris. En cours de route ils feront sans doute encore une résistance opiniâtre. Les nouvelles venant de France font connaître que l'on combat pour gagner du temps et immobiliser le plus possible de forces allemandes en vue de faciliter l'offensive russe. Il s'agit par une marche rapide sur Paris de ne laisser aucun répit à l'armée française, de lui interdire l'occupation de nouvelles positions et d'enlever au pays le plus possible de ressources militaires. » D'où les directions générales de marche données en conséquence :

1. La bataille de Cannes a toujours exercé une extraordinaire fascination sur l'esprit des milieux militaires allemands. (Voir plus loin l'expression *sur-Cannes* appliquée à la victoire remportée par Hindenburg à Tannenberg.)

Ire Armée sur la Basse-Seine, IIe sur Paris, IIIe sur Château-Thierry, IVe sur Épernay par Reims, Ve sur Châlons et Vitry-le-François, les VIe et VIIe conservant une mission défensive en Lorraine et Haute-Alsace.

Baumgarten souligne la retraite ordonnée et extrêmement habile (*aüszerst geschickt*) des armées françaises couvertes par de solides arrière-gardes et une artillerie de campagne nombreuse, puissante, très mobile, dont il reconnaît la supériorité. Il a l'impression que l'ennemi reculait bien par ordre et ne se sentait nullement vaincu.

Dans cette période, la IIIe armée se trouve constamment écartelée entre les appels à l'aide qui proviennent des IIe et IVe Armées ses voisines; en même temps, ballotté par les instructions de l'O. H. L., Hausen ne peut à aucun moment « travailler pour son compte ».

L'auteur prétend que la IVe Armée française trop longtemps attardée au sud de Sedan aurait dû être défaite et rejetée vers le sud-est par l'intervention de la IIIe Armée allemande, mais que celle-ci en fut empêchée par l'O. H. L. qui lui prescrivit de continuer la marche au sud. En tout cas la IIIe armée ne put engager aucun combat sérieux.

Le 31 août, les mouvements des IIIe et IVe Armées paraissent ralentis par suite de la répercussion qu'exerce sur leur marche offensive la résistance insurmontable (*unüberwindlich*) éprouvée par les forces allemandes de gauche devant Verdun, en face de la trouée de Charmes et devant Saint-Dié.

En outre, l'effet de toutes les contre-attaques françaises se fait vivement sentir. Dès que les commandants d'armée allemands se voient contraints au plus léger recul, ils réclament immédiatement le secours de leurs voisins; celui-ci est généralement accordé, mais au détriment des opérations d'ensemble, avec pour résultats des changements de direction, une perte de temps et un accroissement de fatigue pour les troupes sans profit appréciable.

Ici nouveaux reproches de Baumgarten au commandement suprême. Celui-ci a conservé sous sa direction le front russe et le front français, lourde tâche qui excède ses forces. Cette combinaison l'a amené à se maintenir dans le Luxembourg, beaucoup trop loin des champs de bataille de l'ouest, ne possé-

dant avec l'aile marchante de ses armées en France qu'une simple communication assez précaire par télégraphe sans fil.

En réalité, en dehors des directions initiales de marche, l'action de l'O. H. L. ne s'est pas fait sentir.

Le 2 septembre, la marche en avant continue. Faute de limites assignées aux zones d'action des IIIe et IVe Armées, des frottements se produisent entre des corps appartenant respectivement à chacune d'elles. — Le 3 septembre, l'O. H. L. fait connaître ses intentions. « Il s'agit de repousser les Français vers le sud-est de Paris. La Ire Armée suivra en échelon la IIe et continuera à couvrir le flanc. Il faut pousser la cavalerie devant Paris et détruire toutes les routes qui y conduisent. »

Ordre malencontreux, dit l'auteur, parce qu'il ne prêtait aucune attention ni aux unités de la 6e Armée française, apparue dès le 29 août devant Amiens, ni à la formation d'une Armée de Paris.

En exécution, la Ire Armée continue sa marche vers le sud-est, en se couvrant seulement par un corps d'armée sur le bas Ourcq et se dirige avec ses quatre autres corps sur un large front contre le Grand-Morin, en se faisant précéder du corps de cavalerie von Marwitz.

Baumgarten rend de nouveau hommage à la retraite bien ordonnée des Français, signale l'extrême fatigue des troupes allemandes qui marchent et combattent depuis vingt jours, et les difficultés énormes du ravitaillement dont les colonnes sont demeurées très en arrière.

Le 5 septembre, ordre du Commandement Suprême *lourd de conséquences.*

« L'ennemi s'est dérobé au mouvement enveloppant des Ire et IIe Armées et avec des détachements est arrivé à s'appuyer sur Paris. Les comptes rendus permettent d'établir que l'ennemi a prélevé des troupes sur le front Toul-Belfort pour renforcer sa masse d'aile gauche. Il n'est donc plus possible de rejeter toute l'Armée française sur la frontière suisse en direction du sud-est. Il est beaucoup plus probable que l'ennemi, pour protéger sa capitale et menacer l'aile droite de nos armées, rassemble des forces importantes dans la région de Paris, d'où les ordres suivants :

« Les Ire et IIe Armées *resteront face au front est de Paris*, avec mission de s'opposer à toute entreprise offensive de l'ennemi.

» La IIIe Armée prendra pour direction générale de marche Troyes-Vandeuvres. Suivant la situation, elle pourra être amenée soit à soutenir les Ire et IIe Armées vers l'ouest, soit à prendre part au combat de l'aile gauche en direction du sud ou du sud-ouest.

» Les IVe et Ve Armées sont encore au contact d'un ennemi important : elles s'efforceront de pousser vers le sud-est. Par suite, le passage de la Moselle entre Toul et Épinal sera ouvert à la VIe Armée. Les VIe et VIIe Armées fixeront l'ennemi devant elles, puis attaqueront aussitôt que possible vers la Moselle entre Épinal et Toul. »

Quel abîme infranchissable, s'écrie Baumgarten, entre cet ordre du 5 septembre en ce qui concerne la Ire Armée et les objectifs que celle-ci a déjà atteints sur le Grand-Morin !

D'ailleurs, à la IIe Armée comme à la Ire, l'ordre arrive trop tard, il est inexécutable. Là encore l'O. H. L., trop loin des réalités du champ de bataille, ne dirige pas les événements, il les subit. — « La direction fait de plus en plus faillite, écrit l'auteur : le Destin suit son cours ! »

Ici se place la nouvelle des événements de Galicie. Malgré la victoire de Hindenburg à Tannenberg, ce sur-Cannes (*über-Cannoe*) de nos jours, la supériorité russe s'est révélée si énorme que le Haut Commandement doit reconnaître la nécessité de secourir sans délai les alliés autrichiens pour leur éviter une catastrophe, et cela au moment même où, sur la Marne, la décision est proche.

Le tableau de la situation à l'ouest était plus tragique encore.

Le 5 septembre, la 6e Armée française Maunoury se heurte soudainement au flanc droit de l'armée von Kluck, le IVe Corps de réserve. C'est la bataille de la Marne qui commence.

Avant d'aborder cette étude, ne nous laissons pas illusionner par le gain énorme de terrain, dit Baumgarten, et il conclut que déjà le plan allemand a échoué. Ce plan qui consistait à repousser l'Armée française vers le sud-est et à l'acculer à la frontière suisse n'a pu être réalisé malgré la supériorité

allemande à l'aile décisive : 46 divisions et 8 divisions de cavalerie contre 39 divisions ennemies et 4 divisions de cavalerie. L'anéantissement d'une grande partie des forces françaises aurait pu être obtenu tant par des manœuvres entre Sambre et Meuse que sur la Meuse de part et d'autre de Sedan.

Mais l'O. H. L. n'a pas manœuvré, il n'a pas coordonné l'action des armées, se contentant de les lancer droit devant elles à toute allure. Le plan est déjoué par l'attitude défensive très adroite de l'adversaire, et l'action de son artillerie puissamment efficace et extrêmement manœuvrière.

Le 5 septembre il n'y a plus à espérer la victoire allemande, mais l'heure du Commandement français va sonner.

La journée du 6 septembre est caractérisée par une forte résistance de l'ennemi dont les contre-attaques se font plus mordantes. C'est qu'en effet l'offensive générale ordonnée par Joffre a commencé le matin même.

La Ire Armée allemande se trouve tellement engagée sur le Grand-Morin entre Esternay et Provins qu'elle ne peut faire intervenir au secours de son IVe Corps de réserve gravement menacé par l'armée Maunoury sur l'Ourcq que, successivement, le 6 septembre au soir le IIe Corps, le 7 septembre le IVe Corps, et le 8 les IIIe et IXe Corps. Tous ces corps au contact avec les Anglais et la 5e Armée française sont rappelés vers le nord, von Kluck ne laissant devant l'ennemi que de faibles arrière-gardes et le corps de cavalerie von Marwitz.

La rupture du combat et le décrochage s'opèrent sans trop de difficultés.

Le IIe corps fait demi-tour le 6 septembre à midi sans que les Anglais en profitent. De même le IVe corps qui interrompt une offensive victorieuse sur le flanc gauche de la 5e Armée française et sur la droite anglaise.

Les IIIe et IXe Corps peuvent également se tirer d'affaire et entamer leur mouvement vers le nord.

Dès le 6 au soir, Kluck semble avoir paré au plus fort du danger qui menaçait son armée.

Mais à la IIe Armée la retraite des corps de Kluck va laisser l'aile droite de Bülow complètement en l'air.

Déjà au cours de la journée du 6, devant la menace des atta-

ques françaises, les corps de la Garde et le VIIIe Corps ont demandé directement l'aide de la IIIe Armée. Le soir à 21 h. 45, c'est Bülow lui-même qui réclame pour le lendemain l'appui de Hausen.

Or, l'O. H. L. n'apprend les mouvements de la Ire Armée vers le nord que quand ils se trouvent en voie d'exécution. Il semble, à l'estimation de Baumgarten, que Kluck, moins timoré, aurait pu laisser un de ses corps en liaison avec la droite de la IIe Armée : ici encore, se manifeste le manque d'action du Commandement suprême.

Cependant, dans la journée du 6, la IIIe Armée rencontre une violente résistance des Français sur tout le front. A la IVe Armée, les Allemands n'avancent que lentement et au prix des plus sanglants efforts ; à la Ve armée, succès très difficiles.

Le 7 septembre, Hausen reçoit l'avis des projets offensifs de l'ennemi, dont la réalisation se poursuit avec vigueur.

Ce même jour, à 4 heures du matin, bien qu'il ait déjà replié partiellement sa droite, Bülow décide néanmoins de continuer l'attaque par sa gauche avec l'appui de la IIe Armée. De son côté Hausen, pour répondre au pressant appel de son voisin, lui prête le XIIe Corps qui, avec des éléments de gauche de la IIe Armée, est constitué en détachement sous les ordres du général von Kirchbach.

Ce groupement forme ainsi liaison entre les IIe et IIIe Armées, bien que restant en principe sous les ordres de Hausen.

Dans cette journée du 7 la situation de Kluck s'est améliorée, la tentative d'enveloppement par l'aile gauche française a échoué. A la IIe Armée, combats très durs, sa gauche n'a pu que progresser péniblement en liaison avec la IIIe Armée.

Le soir, celle-ci elle-même a engagé toutes ses forces sans avance sensible ; afin de voir clair dans la situation et de soulager les armées voisines, Hausen décide néanmoins de poursuivre le lendemain l'attaque sur tout le front.

Aux IVe et Ve Armées, progrès très lents et très difficiles.

Le 8 septembre, l'armée Kluck a complètement repoussé l'attaque ennemie, la 5e Armée française s'est mise sur la défensive. Ce même jour l'O. H. L. annonce la formation

d'une nouvelle armée sous les ordres du général von Heeringen, elle doit se rassembler vers Saint-Quentin et marcher ensuite vers le sud, d'abord sur Laon.

De son côté, Bülow attaque dans la matinée, soutenu par le détachement Kirchbach et deux divisions saxonnes, mais dans l'après-midi la IIe Armée, ayant perdu toute liaison avec la Ire par suite du repli général de celle-ci, infléchit son aile droite en crochet défensif.

Cependant, le 8 au soir, Baumgarten estime que la situation était satisfaisante, le moral intact.

Le 9 septembre, la IIIe Armée a engagé le combat avec le reste de ses troupes disponibles et garde bon espoir, lorsque dans l'après-midi elle apprend par un radio que la Ire Armée bat en retraite, que la IIe Armée se replie, et qu'à son tour le détachement Kirchbach se met en marche vers le nord à 16 h. 30.

Baumgarten exprime sa vive indignation contre le mouvement de ce dernier *qui s'opère sans l'ordre de Hausen* : mais l'aile gauche de Bülow a entraîné le groupement de liaison Kirchbach. Dès lors, le reste de la IIIe Armée ne pouvait plus que suivre la direction générale de retraite.

Hausen se retire sans être gêné.

Que s'est-il passé à l'aile droite allemande?

Baumgarten en fait le récit d'après le Journal de marche de la Ire Armée.

Le 9 septembre, l'armée Kluck a tenu tout le jour, repoussant toutes les attaques et gardant pleine confiance lorsque arrive, à Mareuil-sur-Ourcq, un officier délégué de l'O. H. L., le lieutenant-colonel Hentsch, qui fait la communication suivante [1] :

« La situation générale n'est pas bonne, les Ve, VIe et VIIe Armées sont fixées entre Verdun et Épinal : la IIe Armée n'est pas en posture plus brillante, son repli derrière la Marne s'impose. A la droite de cette armée, *le VIIe Corps n'est pas*

1. Dans son récent ouvrage *Der Marsch auf Paris* le général von Kluck déclare que, momentanément absent de son quartier général, il n'assistait pas à cette entrevue. Il en exprime son mécontentement à l'égard du lieutenant-colonel Hentsch, auquel il reproche d'être reparti précipitamment sans chercher à voir le commandant de l'Armée lui-même.

en retraite mais en déroute, d'où la nécessité de marquer en arrière un bond limité, toutes les armées ensemble, la IIIe Armée au nord de Châlons, les IVe et Ve rejoignant Verdun par Clermont-en-Argonne.

» La Ire Armée doit par suite reculer en direction Soissons-Fère-en-Tardenois et s'il est nécessaire jusque sur Laon-la Fère. (Sur la carte du chef d'état-major, le général von Kuhl, le lieutenant-colonel Hentsch dessine au charbon la première ligne à atteindre, Crépy-en-Valois, la Ferté-Milon.) La marche en avant reprendra ensuite avec l'appui de la nouvelle armée en formation à Saint-Quentin. »

Le général von Kuhl en l'absence de Kluck fait observer qu'une rupture de combat dans ces conditions représente une opération très scabreuse, la Ire Armée étant non seulement engagée en pleine attaque, mais tout à fait sens dessus dessous et extrêmement fatiguée.

Le lieutenant-colonel Hentsch en convient mais déclare qu'il n'y a pas d'autre solution. Enfin pour couper court il fait entendre qu'il n'a pas d'explications à donner, que ce sont là les directives du Commandement suprême et qu'il a reçu « pleins pouvoirs » (*volle Vollmacht*).

Baumgarten mentionne que le sous-chef d'état-major de la Ire Armée, colonel von Bergmann, assistait à l'entretien, et il conclut :

« Le lieutenant-colonel Hentsch, homme calme et d'une rare capacité, qui a joué un rôle malheureux dans la grande tragédie, est mort aujourd'hui, non sans avoir laissé des mémoires sur ce qu'il a vu. Il appartiendra à l'État-Major prussien de faire avec impartialité la lumière sur les points restés obscurs de cette question. Il serait très pénible à tous les officiers qui ont servi sous le général von Bülow de considérer ce chef vaillant et distingué comme l'auteur de la retraite[1]. »

Le délégué de l'O. H. L. est en effet passé à la IIe Armée ce même jour, car dans l'après-midi, à 16 h. 50, Bülow

1. Dans son ouvrage *Bis zur Marne* 1914 le lieutenant général von Tappen, ex-chef de la section des opérations, adjoint à Moltke, conteste cette version. D'après lui, l'officier délégué n'avait en aucune façon reçu pleins pouvoirs pour donner des ordres au nom du Commandement Suprême. La mort de Hentsch ne permet plus de trancher la controverse.

rend compte par radio au commandement en chef : « *D'accord avec Hentsch*, la IIe Armée suspend l'attaque qui progressait lentement et gagne le nord de la Marne, l'aile droite sur Dormans. »

Suit le récit de la marche en retraite des Armées allemandes entre le 10 et le 16 septembre.

Le 16 septembre, le Commandement suprême faisait connaître que le lieutenant-général von Falkenhayn remplaçait éventuellement le général von Moltke. Effectivement celui-ci devait bientôt laisser la place par suite d'une grave maladie contre laquelle il avait lutté avec une force de volonté extraordinaire et qui devait en 1916 terrasser ce grand serviteur. « La volonté de son fidèle Empereur avait appelé à ce poste qui doit appartenir au plus méritant, l'homme distingué, lequel avait, à défaut des qualités exceptionnelles qui font les grands hommes de guerre, un nom vénéré dans l'Armée. En tout cas il n'était pas l'homme à réaliser la prodigieuse conception édifiée par le génie de von Schlieffen [1]. »

***

Enfin Baumgarten porte un jugement d'ensemble sur la bataille de la Marne.

La bataille a été perdue parce que le Commandement suprême l'a considérée comme perdue, qu'il a manqué d'énergie et de volonté. En réalité, dit l'auteur, sur cinq armées engagées, quatre et demie étaient victorieuses, et seule l'aile droite de la IIe Armée battue. Mais il a manqué à Bülow le caractère et la volonté de Foch, qui, se trouvant dans une situation bien plus critique, avait néanmoins prescrit l'offensive pour le 10.

Baumgarten estime que la situation de Bülow a influé principalement sur la décision suprême, et que l'O. H. L. eut la faiblesse de se laisser impressionner par les comptes rendus de ce général tenu en particulière estime.

1. Baumgarten ajoute qu'à la retraite de von Schlieffen des milieux militaires avaient espéré la nomination de Hindenburg comme Chef du Grand État-Major : le nom de Bülow avait été également mis en avant. « Ce qui explique peut-être, dit-il, l'influence prépondérante que ce chef réussit à avoir dans la bataille de la Marne : ce qui ne fut pas pour le bien général. »

Un seul corps d'armée de plus à la droite de la IIe Armée aurait permis de tenir le coup ; ce corps aurait dû être prélevé sur la Ire Armée qui pouvait s'en passer, mais seul le Commandement suprême était en mesure de prendre cette décision, et il ne le fit pas.

En tout état de cause, dit Baumgarten, trois corps d'armée de plus à l'aile offensive auraient assuré la victoire ; l'O. H. L. aurait pu les prélever sur les armées de gauche au lieu d'envoyer au contraire deux corps en Prusse orientale [1].

Mais la tâche de commander sur les deux fronts dépassait de beaucoup les forces du général von Moltke.

Cependant, tout bien pesé, poursuit l'auteur, les Allemands pouvaient-ils gagner la bataille de la Marne?

En raison de la situation des forces en présence, on ne pouvait espérer tout au plus, qu'un succès tactique, mais dépourvu de tout caractère décisif. Vu les fatigues immenses et les déchets énormes causés par une marche folle et sans répit depuis la zone lointaine de concentration, la force offensive de l'Armée allemande était épuisée. Un arrêt tôt ou tard, bon gré mal gré, s'imposait inévitablement. Il aurait fallu prendre un temps sur l'Aisne, laisser souffler les Armées, faire rejoindre les malades et les traînards et assurer l'arrivée des vivres et des munitions.

En pensant qu'il pourrait désagréger et mettre hors de cause les Armées françaises par une poursuite rapide, le Commandement suprême a sous-estimé l'adversaire. Du reste les arrière-gardes ennemies, pourvues d'une artillerie très puissante et manœuvrant supérieurement, ont toujours su tenir en échec les avant-gardes allemandes.

Enfin, la situation sur le front oriental s'opposait à l'emploi en France de forces suffisantes pour amener la décision. Les victoires de Hindenburg sur Rennenkampf n'ont pu que permettre au vainqueur de Tannenberg de se porter en soutien des Autrichiens en Pologne méridionale. Dès lors il ne restait plus assez de forces pour une offensive victorieuse dans l'ouest.

Il est hors de doute que la rupture prématurée de la bataille

1. Corps de réserve de la Garde et XIe Corps partis le 26 août pour la Prusse orientale.

de la Marne a modifié entièrement l'essence de cette guerre. En surexcitant au plus haut point l'enthousiasme du peuple français, *cette prétendue victoire* à décuplé les forces physiques et morales de ses armées.

Pour nous, Allemands, l'issue de cette bataille a anéanti la fière espérance qui depuis 1871 avait soutenu tous nos soldats dans leur labeur intense.

En fait, c'est de ce moment que la guerre mondiale a été perdue pour les Puissances centrales : tous les exploits des Armées allemandes pendant quatre ans n'y pouvaient rien changer.

On raconte que dans une séance du Comité de l'Armée du Reichstag, un des membres posa au représentant du Grand État-Major qui exposait le plan de guerre initial, la question suivante : « Et si le coup ne réussit pas, ou ne réussit qu'à moitié?

« Alors, aurait répliqué l'officier, *finis Germaniæ.* »

Ici Baumgarten adresse quelques reproches à la représentation populaire de l'Allemagne. Si les effectifs suffisants ont manqué pour faire front avantageusement à la fois contre les Français et contre les Russes, la faute en est au Reichstag qui n'a souscrit que parcimonieusement aux demandes du Grand État-Major. En 1913 en particulier, l'Assemblée refusa les crédits nécessaires à la formation de trois nouveaux corps d'armée. Or il a manqué précisément trois corps d'armée pour gagner la Marne.

Enfin Baumgarten (n'oublions pas que c'est un Saxon qui parle) se livre à des récriminations violentes contre l'État-Major prussien auquel incombait la préparation de la guerre, et dont la prévoyance se trouva en défaut par l'entrée en ligne dès le début d'armées russes puissantes et nombreuses alors qu'il escomptait un répit de deux mois au moins sur ce théâtre d'opérations. Sur ce point d'une importance capitale, le fameux plan Schlieffen, logique à son heure, n'était plus à jour en 1914.

Cette erreur d'appréciation aux conséquences fatales a été à la base de toute la bataille de la Marne. C'est la constatation de cette erreur qui dès les premières semaines de la guerre a rendu le commandement allemand inquiet, nerveux, hési-

tant, et l'a contraint, sans que les Armées françaises aient été mises hors de cause, à modifier le plan initial.

***

L'Armée allemande, déclare Baumgarten, n'en était pas moins très supérieure à l'adversaire comme commandement dans l'ensemble. Seule la direction suprême a été en défaut. Le général von Moltke n'était pas à la hauteur de son rôle écrasant, il ne possédait pas les dons nécessaires requis pour un tel poste que son nom lui avait valu. La défaite a été amenée non par les qualités supérieures de l'ennemi français, mais par la négligence d'un petit nombre d'hommes qui ne se trouvaient pas à leur place, là où le sort de la guerre se décidait. Il a manqué un Hindenburg sur le front occidental. « Ce n'est point notre faute, » disaient les soldats allemands à leurs officiers pendant la retraite.

Si le Commandement supérieur a été faible, les chefs subordonnés se sont montrés à la hauteur de leur tâche, les officiers de troupe en particulier, merveilleux conducteurs d'hommes en terrain varié. Quant au soldat allemand, par son instruction et son courage, il s'est révélé partout supérieur à n'importe quel ennemi. Ceci doit rester notre consolation pour l'avenir.

Et voici enfin la douloureuse conclusion de Baumgarten-Crusius :

« Le rapport français sur la bataille de la Marne dit : « L'opiniâtre volonté française a vaincu. »

» Ces mots sont pour nous une effroyable et honteuse vérité.

» La faiblesse de volonté de quelques hommes a coûté la victoire dans la bataille décisive.

» La faiblesse de volonté de toute une nation a préparé la ruine du membre le plus éminent de la famille des peuples.

» Cette faiblesse est-elle un malaise passager ou au contraire un vice de race que nous portons dans notre sang?

» L'avenir le montrera... sur la tombe d'un peuple disparu ou au jour du Jugement qui donnera au peuple allemand la place qui lui est due sur la terre ! »

*
* *

L'histoire de la bataille de la Marne n'est pas encore écrite. Toutefois, en ce qui concerne le rôle et la valeur du Commandement allemand pendant ces grandes journées, on peut, dès aujourd'hui, se former un jugement.

Aux griefs articulés par Baumgarten contre l'O. H. L. — trop grande distance du champ de bataille, inertie, incohérence, manque de décision, — de récentes critiques viennent en effet donner une nouvelle force.

Dans son livre *Bis Zur Marne 1914*, le lieutenant-général von Tappen, ex-chef du Bureau des Opérations, adjoint à Molke, blâme lui-même l'éloignement trop considérable du Commandement Suprême. « On examina plusieurs fois, ajoute-t-il, l'éventualité du déplacement du Grand Quartier Général vers l'aile droite, mais des difficultés techniques non négligeables s'élevèrent, notamment le remaniement du réseau téléphonique ; *il existait également une certaine force d'inertie.* Finalement le transfert ne fut pas exécuté. »

Enfin l'un des grands premiers rôles de la bataille de la Marne, le général von Kluck, dans son récent ouvrage *Der Marsch auf Paris*, se plaint amèrement du manque de précision et d'esprit de suite des instructions de l'O. H. L., et lui reproche son ignorance de la situation générale de l'ennemi.

Ce même ouvrage éclaire d'un jour nouveau la fragilité de l'entente entre les commandants des armées allemandes : car si Baumgarten nous montre entre Hausen et Bülow des rapports singulièrement tendus, l'union semble avoir été plus précaire encore entre Bülow et Kluck.

Ces difficultés ressortent nettement du récit des événements fait par ce dernier.

Il semble que le Commandement Supérieur se soit efforcé constamment de tenir la balance égale entre ces deux grands chefs, l'un, von Kluck, anobli par le kaiser qui l'avait en particulière estime, l'autre, von Bülow, considéré par le Grand État-Major comme le meilleur général de l'Armée allemande. Et Moltke paraît n'avoir subordonné l'un à l'autre qu'avec hésitation.

Ainsi une Instruction du 17 août place « la Ire et la IIe

Armée sous les ordres du général von Bülow pour la marche au nord de la Meuse ».

Le 20 août, Bülow prescrit à Kluck de l'aider à investir Maubeuge. Kluck trouve fâcheuse cette décision qui lui enlève sa liberté de mouvement et il s'en plaint probablement à l'O. M. L.; car celui-ci, par un ordre du 22, lui confirme sa subordination à Bülow.

Ce dernier en profite pour demander avec une nouvelle insistance l'appui des corps de gauche de la Ire Armée. Mais Kluck n'obéit qu'à regret ; le 26 août il proteste à nouveau auprès de l'O. H. L. *contre les exigences de Bülow*, et réclame instamment son indépendance. Moltke cède enfin et la lui accorde le même jour.

Voici donc Kluck libre de faire cavalier seul. Adoptant aussitôt le principe de Napoléon : vitesse ! vitesse ! il infléchit en même temps son orientation au sud-ouest pour saisir l'aile gauche ennemie.

Dans cette direction où il s'enfonce de plus en plus, il va se trouver sans cesse en avance d'une forte journée de marche sur la IIe Armée; et la liaison entre les deux armées d'aile droite deviendra d'autant plus précaire que l'O. H. L. ne renseigne ni l'une ni l'autre sur les événements.

Le 30 août Kluck a seulement reçu de Bülow avis d'une « victoire éclatante » remportée par la IIe armée, puis le 2 septembre Bülow signale « l'ennemi en retraite au sud de la Marne dans un désordre complet ».

Mais Kluck se méfie des renseignements du voisin, car le 4 septembre, croyant, dit-il, « toutes les armées allemandes victorieuses et en marche », il interroge l'O. H. L. dans un radio où il décoche à Bülow un coup de patte non déguisé.

« La Ire Armée demande à être renseignée sur la situation des autres armées, dont à la suite de communications faisant connaître des victoires décisives, *elle a reçu à plusieurs reprises des demandes d'appui.* »

Jusqu'au 10 septembre, en pleine crise de la bataille de la Marne, le manque de liaison va s'accentuant entre Bülow et Kluck et le Commandement Suprême ne fait rien pour y parer.

Lorsque enfin ce jour-là, à 9 h. 30. Bülow désemparé expose dans un radio sa situation très difficile et demande instam-

ment des instructions, l'O. H. L. ne lui répond que quatre heures plus tard, à 13 h. 15, par un message qui apporte une solution simpliste.

« La Ire Armée est placée sous les ordres de la IIe Armée. » Signé *Moltke*.

Voici donc à nouveau Kluck subordonné à Bülow, mais trop tard ! et il faut souligner ce manque de clairvoyance du Commandement Suprême qui, précisément pendant cette période du 26 août au 9 septembre, où une coopération étroite entre les deux armées d'aile droite s'affirmait de plus en plus nécessaire, lâche la bride à l'impétueux Kluck, ce nouveau général Vorwärts.

Et pour parer à une situation gravement compromise, Moltke ne trouve que le plus médiocre des expédients : se décharger de la responsabilité concernant les masses d'aile droite. Il a d'ailleurs omis d'éclairer Bülow sur la situation de Kluck, car, sans perdre un instant, Bülow lance par radio un appel impérieux : « La Ire Armée m'est subordonnée. Où se trouve-t-elle? Quand la Ire Armée sera-t-elle en état de reprendre l'offensive? Réponse immédiate. »

La réponse de Kluck ne parvient qu'à 18 h. 10 : « Mon armée fortement épuisée est mise en désordre par cinq jours de combats ininterrompus et *par la retraite qui a été ordonnée*. Elle ne sera prête à reprendre l'offensive que le 12 au plus tôt. »

Mais à 14 heures un radio lancé par la station de T. S. F. de Cologne apporte à l'O. H. L. une fâcheuse nouvelle : « Une sortie d'Anvers dans la direction de Bruxelles et Louvain ainsi qu'un accident de chemin de fer à Mons retardent l'arrivée du XVe corps [1]. »

Dès lors à 17 h. 15 c'est le fameux ordre général de retraite que l'O. H. L. couvre du nom du Chef suprême des Armées allemandes, la décision fatidique :

« *Sa Majesté ordonne* : la IIe Armée se retirera derrière la Vesle, la Ire recevra instructions de la IIe, etc. »

L'heure de la défaite irréparable venait de sonner pour les armes allemandes.

1. Le 15e Corps d'armée allemand a été retiré du front de Lorraine vers le 8 septembre. On ne le signalera plus à nouveau que le 15 septembre sur l'Aisne, dans la région de Craonne.

Le 11 septembre au matin, le chef d'État-Major Général von Moltke quittait son Quartier Général de Luxembourg d'où il n'avait pas bougé depuis des semaines, pour se rendre compte personnellement de la situation. Il visitait successivement les quartiers généraux des Armées allemandes, la Ve à Varennes, la IIIe à Suippes où le général commandant l'armée et son chef d'État-Major s'étaient fait porter malades, la IVe à Courtisols, la IIe à Reims.

« Le soir, écrit von Tappen, le général von Moltke rentrait à Luxembourg gravement atteint. Sa santé déjà affaiblie n'avait pu faire face au surmenage physique et moral de cette journée. »

Ainsi au premier échec grave de ses armées, le commandant en chef allemand, à bout de forces, se sent écrasé, anéanti, « fini » comme on dit en terme de sport.

Contraste saisissant avec la robuste santé de Joffre et son parfait équilibre moral ! Après avoir supporté les coups les plus durs, grâce à son magnifique tempérament d' « encaisseur » — qu'on nous permette d'emprunter cette comparaison au noble art de la boxe — le grand chef français a su porter à l'heure voulue et appliquer au point sensible de son adversaire l'attaque de l'armée Maunoury par un magistral crochet du gauche.

Si la bataille de la Marne ne s'est pas terminée par un knock-out, elle fut une splendide « victoire aux points » à l'issue de laquelle l'ennemi épuisé se vit contraint de jeter l'éponge et d'abandonner le ring.

***

Les historiens de l'avenir qui se pencheront sur la carte de la bataille de la Marne s'efforceront de discerner dans cet événement formidable la part du Destin et la part des Hommes.

La part du Destin? — ce fut sans doute le 5 septembre le synchronisme fatidique de deux faits : d'une part la nouvelle des défaites autrichiennes en Galicie qui, au moment précis où la décision va se produire au sud de la Marne, jette le désarroi dans le Commandement Suprême allemand ; d'autre part, à cette même date, la réalisation du dispositif ennemi recherché,

espéré et guetté par Joffre, qui entrevoit ainsi la récompense de sa fermeté dans le revers et de sa longue patience dans la préparation de la bataille.

La part du Destin? sans doute ce fait extraordinaire que pendant six jours la Ire Armée allemande s'enfonce obstinément au sud-est, sans qu'un seul des agents ennemis dont fourmille le camp retranché de Paris vienne signaler à Kluck la présence sur son flanc droit de toute une armée française.

La part du Destin? ce fut peut-être cet incident de chemin de fer qui, le 10 septembre, retarde l'entrée en ligne du XVe Corps si anxieusement attendu par Moltke à l'heure la plus critique.

La part des Hommes?...

D'un côté la stratégie française, classique, recherchant la bataille mais ne la donnant qu'à son heure, stratégie qui coordonne et articule ses forces et déclenche son offensive au moment où les circonstances lui paraissent favorables : au service de cette stratégie des armées qui conservent leur cohésion malgré les pertes et les fatigues de quatorze jours de retraite coupés par des combats incessants, de vigoureuses contre-attaques maintenant l'ennemi en respect et permettant d'effectuer librement les mouvements prescrits ; pendant l'action, les chefs d'armée recevant constamment du Commandement supérieur des directives conformes à un plan de manœuvre, et s'y adaptant avec une discipline, une entente de la situation générale et un dévouement à la tâche commune absolus ; sous les ordres de ces chefs, des combattants héroïques au moral exalté par la reprise de la marche en avant et répondant avec la plus magnifique ardeur à tous les efforts qui leur sont demandés.

La part des Hommes? Ce fut du côté allemand : une stratégie mécanique qui dès le départ lance brutalement ses armées sur des directions fixées *a priori*, mais qui manque de la souplesse nécessaire pour tenir compte de la position des forces adverses et de leurs mouvements ; un Haut Commandement dépourvu d'initiative, s'en remettant aux subordonnés pour la solution des difficultés ; une pauvreté d'imagination qui en dehors de la marche en bataille ne lui inspire aucune idée de manœuvre et qui l'amène à imiter servilement mais

trop tard la conception adverse (formation d'une nouvelle armée le 8 septembre par prélèvement sur les forces d'aile gauche) ; les commandants d'armée fréquemment privés de directives ; d'où pour chacun d'eux la tendance à s'adresser au voisin, entre ces voisins discussions et désaccords qu'une intervention supérieure ne s'attache pas à régler : des soldats parfaitement entraînés et instruits, braves et disciplinés sans doute, mais ayant perdu la foi dans la victoire finale du jour où ils tournent le dos à la direction triomphale *Nach Paris* qu'on leur a montré comme une proie facile. Comme résultat, mises en œuvre par cette stratégie défaillante, des armées tiraillées en sens contraire et qui s'épuisent en efforts divergents.

La part des Hommes? Combien plus prépondérante elle apparaît encore, si l'on oppose le moral des deux grands chefs qui s'affrontent : Moltke hésitant, débile et chancelant, que nous avons vu s'effondrer au soir de la bataille; Joffre impavide, inébranlable, qu'une série de revers n'a su ni troubler, ni émouvoir.

En somme du côté allemand, la bataille laissée à l'initiative des exécutants n'est ni préparée, ni conduite par le commandement qui se laisse surprendre par la crise inopinément surgie, cependant que de l'autre côté un chef au cerveau lucide sait prendre au moment voulu la décision suprême et rester constamment le maître de l'heure.

***

Des lors, pour expliquer la grande défaite de la Marne, il ne restera plus aux historiens allemands que la ressource d'accuser le Fatum, suprême appel de tous les généraux vaincus.

« Le Destin suit son cours », s'écrie Baumgarten. Mais un autre homme de guerre, Ludendorff, n'a-t-il pas renié cette puissance mystérieuse, lorsqu'il a proclamé orgueilleusement :

« Il n'y a pas de Fatalité, il n'y a que la volonté des hommes forts. »

COMMANDANT HENRI CARRÉ

L'OBÉISSANT SERVITEUR

I

Clairette doit arriver tout à l'heure, par le train des Anglais, à la gare du Nord. Je vais aller la chercher, la conduire à son hôtel, puis la ramener auprès de ma mère pour le dîner.

J'ai toujours eu une peur affreuse de ces arrivées de Clairette, traînant derrière elle ses bagages, ses femmes de chambre et son grand maître d'hôtel qui sent le whiskey.

Je suis bien content de la revoir... mais je suis de mauvaise humeur chaque fois qu'il faut ainsi l'attendre à la gare...

Clairette, avec sa grâce douce et câline, représente un peu pour moi... la femme... la femme qui ne me fait pas souffrir... qui m'aime d'amitié... la grande sœur. Je l'appelle d'ailleurs ma sœur d'élection.

Aussi, nous prend-on souvent pour le frère et la sœur... quoique nous ne nous ressemblions pas du tout. A trente-quatre ans, après « douze années de vie commune avec un monsieur », comme elle dit, Clairette a encore l'air d'une jeune fille. Son regard est pur, et quand elle embrasse, elle porte la tête si fort en avant que son front vient vous donner un bon petit coup sec. Ce sont les baisers de l'amitié... Pour Harry, son mari, ses lèvres sont, sans doute, plus caressantes...

Nous nous connaissons depuis très longtemps. Il y a

quelques années, Clairette m'appelait tout bonnement : « Little boy », et croyait me faire plaisir en prenant un air sérieux pour me parler... puis le ton est devenu plus gai... et à présent, je suis « Deary », confident et chaperon, un bien pauvre Deary que l'on traite en esclave...

Bien qu'il soit interdit de sauter sur le quai avant l'arrêt complet du train, Clairette, au risque de se casser le cou, fait un bond hors du compartiment...

— Bonjour, Deary... Oh ! que je suis heureuse !

Puis, en femme qui connaît ses devoirs, elle me demande des nouvelles de toute ma famille et m'annonce avec emphase que le brave et digne Harry Herbert Light se porte à merveille et vient de gagner un match de criquet...

Nous nous dirigeons vers la sortie, lorsque mon amie s'arrête :

— Mon sac, — bégaie-t-elle, — mon petit sac en soie bleue que j'avais au poignet gauche... je l'ai perdu... Il contenait... tous... mes... bijoux !

Suspendu à l'un des boutons de la blouse de toile d'un honnête porteur lourdement chargé, le petit sac se balance mollement...

— Voyez-vous cette mallette? elle est bien précieuse : elle contient mes bottines, mes souliers, mes escarpins, mes cothurnes, mes mules...

— Oh, Clairette, que de choses pour un si petit pied...

Nous voici à l'hôtel. Mon amie enlève son chapeau, ébouriffe un peu ses cheveux, met ses mains sur mes épaules :

— Deary, Deary !

Et c'est comme si elle m'avait embrassé sur les deux joues.

II

Lorsque Clairette est à Paris, nous passons très souvent l'après-midi ensemble... Et je deviens le chevalier servant, le très humble et très obéissant serviteur de la plus extravagante créature...

Mais il me semble que Clairette, en ce moment, est plus grave, même plus soucieuse... et justement bien moins extravagante. Des lueurs fugitives, — un peu tristes, — glissent parfois au bord de ses paupières...

Je suis allé aujourd'hui, à deux heures, retrouver mon amie, qui m'avait bien recommandé d'être exact.

— Madame Light? — me dit le portier de l'hôtel, — une nouvelle arrivée, n'est-ce pas? Je crois qu'elle est sortie... Lift, conduisez monsieur à l'appartement numéro 6.

C'est Henriette, la femme de chambre française, respectable et grisonnante, qui me reçoit :

— Madame est partie tout de suite après déjeuner, — dit-elle, — mais elle prie monsieur de l'attendre.

— Dites, Henriette, vous qui êtes « tout le dévouement », et qui vivez auprès de madame depuis plusieurs années... ne la trouvez-vous pas un peu mélancolique à présent?

Henriette incline la tête pour me faire comprendre que je ne me suis pas trompé, mais, comme je prends un air interrogateur, elle s'esquive rapidement.

Dans le salon, à part le mobilier luxueux et banal de l'hôtel, il y a surtout des malles, des malles ouvertes qui laissent entrevoir des robes, des corsages, de la lingerie...

Mais il y a aussi Jessie, la petite femme de chambre... Elle est toute jeune, presque brune, avec des yeux verts... Elle est en train de vider un des larges coffres sur lesquels on peut lire : C. H. H. L. (Clairette Harry Herbert Light, tout simplement !)... Elle est tout échevelée, à force de se baisser... je vois son buste s'incliner, sa jupe se relever un peu en arrière... chaque fois qu'elle se redresse, elle tourne la tête et me regarde en souriant.

Je la soupçonne de s'amuser à bien me faire voir les dessous de Clairette, combinaisons, chemises, bas de soie, qu'elle déplie exprès, comme s'ils étaient chiffonnés par le voyage, afin de se rendre compte de l'effet produit sur moi par cette débauche de linon...

Elle est curieuse, cette petite Anglaise ! En s'en allant,

elle emporte un grand manteau de fourrure qui s'étalait sur un fauteuil... je peux m'asseoir...

Il fait chaud... le parfum qui s'échappe des malles me grise un peu... je baisse les paupières... mes pensées deviennent floues, et...

Clairette me réveille en me chatouillant aimablement le nez avec une fleur...

— Eh bien, Deary, — dit-elle, — on dort en m'attendant. Pourtant vous ne ressemblez guère à la Belle au Bois dormant !

— C'est vrai, Clairette, mais par contre, on vous prendrait bien pour le Prince Charmant !

— Allons, paresseux... debout !

Puis elle m'annonce que nous allons sortir immédiatement et qu'elle va simplement changer de chapeau...

C'est une cérémonie silencieuse. Je n'ai pas le droit de parler. Clairette, ses longues épingles entre les dents, le visage crispé, semble souffrir... et perd toute expression.

Mon amie a environ vingt-cinq à trente chapeaux qui tous, absolument tous, ont la même forme. C'est toujours une petite toque campée à la diable qui dissimule la moitié de l'œil droit et découvre complètement la tempe gauche...

J'ai souvent demandé à Clairette pourquoi elle ne choisit pas des chapeaux de différentes formes. Elle m'a chaque fois répondu :

— Vous n'y entendez rien, mon pauvre Deary !

Ce qui est un mensonge...

— Voulez-vous : nous allons aller à pied !

Et elle m'entraîne. C'est un petit animal fringant que j'accompagne. Elle va, d'une allure régulière, droit devant elle, sans parler... Le vent s'oppose à ses pas... mais elle résiste. Sa jupe vient frapper sa jambe qui se porte en avant...

Comme elle ne daigne pas regarder autour d'elle, et comme elle est persuadée que tout doit s'arrêter et s'incliner sur son passage, elle manque — chaque fois que nous quittons le trottoir — de se faire écraser... mais rien ne l'émeut.

Nous arrivons dans une rue abritée... Clairette commence à bavarder... C'est une délicieuse bavarde... Elle ne « dit » pas,

elle n' « explique pas »... elle « conte » ! Le fait le plus banal devient une histoire...

Le hasard nous amène devant un immeuble réservé, pendant la saison parisienne, à des expositions de peinture...

— Oh ! Deary, be sweet, emmenez-moi voir quelques tableaux...

Clairette a une façon toute particulière de visiter une galerie. Elle va d'abord se placer au milieu de la salle, pivote deux ou trois fois sur elle-même, puis fonce brusquement vers un coin de la cimaise. Alors, comme si elle craignait d'être contredite :

— J'aime cela ! — affirme-t-elle avec toute l'autorité dont elle est capable.

« Cela », en général, est une toile aux couleurs crues, largement brossée, où l'on découvre de la force et de l'air. Clairette a me, en peinture, ce qui est brutal, ce qui la cingle...

Je la laisse aller et venir, faire ses réflexions à haute voix, reculer de quelques pas, avancer, cligner des yeux...

Au bout de quelques instants, elle me dit :

— Allons-nous-en, il fait trop chaud... je vais avoir mal à la tête...

— Oh ! Clairette... Vous voi'à bien nerveuse... Je ne vous savais pas si capricieuse : nous ne sommes ici que depuis quelques minutes et vous voulez partir?...

Elle me regarde fixement... je crois qu'elle va parler... non, elle hésite... et elle décide simplement :

— Venez...

Dans la rue, à quelques pas de nous, un mendiant, aveugle aux cheveux blancs, vient de glisser et de tomber. Clairette se précipite, aide le bonhomme à se relever et lui offre le bras...

— En route, Deary, — ordonne-t-elle...

Notre cortège fait sourire. Cette jeune femme élégante qui vient de secourir un malheureux est très sympathique... mais moi, qui les suis avec la sébile et le bâton, de quoi ai-je l'air? Derrière, le chien boitille... pauvre toutou miteux et frileux... Je m'étonne que Clairette ne l'ait pas encore embrassé...

Et je prévois très bien ce qui va se passer : nous allons nous arrêter chez le pâtissier le plus voisin... Le pauvre homme va être condamné à avaler des gâteaux, des sandwichs et du porto... puis Clairette le fera monter en voiture et le mènera tout droit vers le pont des Arts... Car c'est là seulement, qu'à son sens, un vieil aveugle peut dignement implorer la pitié de ses contemporains.

III

Depuis un bon moment, nous n'avons pas parlé. Je viens d'achever le chapitre commencé et je griffonne quelques notes sur un carnet. Ce roman anglais est vraiment plein de charme, et je suis reconnaissant à Clairette de me l'avoir fait connaître.

En levant les yeux, je vois ma collaboratrice au travail : nous avons entrepris de traduire ces quelques pages et nous essayons de ne pas trahir la pensée de l'auteur.

Mon amie est assise en face de moi. Sa tête est penchée. Elle écrit lentement. Quand « ça ne va pas tout seul », elle pousse un soupir et tape une ou deux fois du pied...

Malgré le beau temps, elle a voulu du feu dans la cheminée... du feu de bois... parce que c'est gai... Allons, voilà une journée comme je les aime...

— Dis donc, mon vieux !

Je la regarde, surpris. Elle part d'un fou rire...

— Oh! que c'est drôle, Deary, je vous ai tutoyé !

Cette erreur l'amuse sans doute au plus haut point, car à plusieurs reprises elle me dit sournoisement :

— C'est drôle, n'est-ce pas?

Elle pourrait très bien me tutoyer. Notre vieille affection nous y autorise tout à fait ! Mais il me plaît assez que — dans notre intimité — le « vous » soit, en quelque sorte, un peu de cérémonie...

Clairette se plaint de n'avoir pas reçu de lettre de Harry aujourd'hui.

Brave Harry ! Il est aussi différent que possible de sa femme Ses gestes sont gauches. Il ne sait que faire de son corps très grand, très maigre, qui n'en finit plus, de ses longues jambes et de ses longs bras.

Il est timide. Il est naïf. Il est bon. Il ne comprend pas toujours très bien les choses les plus simples, mais il finit en général par comprendre simplement les choses compliquées. Il est un peu fier, mais sait demeurer cordial. Et lorsque, dans la rue, il donne deux sous à une vieille mendiante, il n'omet jamais de la saluer gravement après lui avoir fait l'aumône.

Il apprécie le calme, l'ordre, la méthode. Il est de ces gens qui n'admettent pas que la cendre d'une cigarette s'envole : la cendre d'une cigarette ne doit tomber que dans un cendrier.

Clairette, qui entre en coup de vent, parle, rit, chante et se moque, est adorée de ce mari britannique et raisonnable.

Parfois, lorsqu'elle mérite absolument d'être battue, je vois Harry serrer les poings un moment. Ce geste lui suffit d'ailleurs amplement pour mesurer toute sa force dont il rougirait de se servir. Alors sur son visage apparaît une expression navrée (celle du marin résigné au naufrage ou du déménageur qui, après avoir monté quatre étages, laisse dégringoler la malle qu'il portait), — et il murmure à bout d'espoir : « Oh ! Clary, je crois que vous me ferez mourir ! »

Vraiment, Clairette semble très contrariée de n'avoir pas reçu de lettre de son mari... Elle prend un air simplement boudeur, mais je la devine décontenancée, peut-être même soucieuse... Allons... à plusieurs reprises déjà, ces jours derniers, j'ai trouvé mon amie nerveuse, irritable... Y aurait-il une brouille de ménage?... Un de ces graves différends conjugaux, qui ne durent en général, entre Clairette et Harry, que cinq minutes, se prolongerait-il?... Ce serait vraiment bête... et pitoyable.

— Ah ! — dit Clairette, — je m'en vais... Il faut encore que je passe chez ma lingère... j'ai pas mal de choses à commander... Figurez-vous que je n'ai plus rien à mettre sous ma robe !

Comme je souris, elle devient toute rose, et, pudique :

— Oh! Deary, je vous parle toujours comme si vous étiez ma sœur !

IV

Il faut faire raconter à Clairette un voyage qu'elle a fait, il y a quelques années, en Italie...

Clairette a la passion des voyages. Elle est « de nature aventurière », comme elle dit. La vie d'hôtel, l'intrusion dans les pays qu'elle ignore l'enchantent... Ses impressions sont nombreuses et touffues. Mais elle est sensible au spectacle d'œuvres d'art...

Lorsque je veux la faire enrager, je lui parle de Naples...

— « Voir Naples et mourir ! », — s'écrie-t-elle. — Quel est l'imbécile qui a trouvé cela? On peut la regarder pendant des heures et des heures, c'est toujours l'insipide affiche du P.-L.-M. que l'on a sous les yeux ! Avec ce vieux blagueur de Vésuve qui laisse s'exhaler, comme à regret, le peu de fumée qu'il a dans le ventre ! Et allez vous promener dans les rues : chaque fenêtre de chaque maison laisse pendre un linge malpropre. Le soleil tape sur tout cela, sous prétexte d'aviver les couleurs !

Je l'interromps :

— Et le musée secret, Clairette?

Elle avoue chastement :

— Je ne l'ai pas visité, Deary.

Il y a du regret dans sa voix.

Elle est restée assez longtemps à Rome... C'est la ville antique qu'elle préfère... Elle aime aussi la campagne et me parle souvent de ses promenades — pèlerinages plutôt — au tombeau de Cœcilia Metella...

Mais je crois que c'est à Venise qu'elle a laissé un peu de son cœur. J'ai idée qu'à Venise, Clairette et Harry furent vraiment des amants. Ils en parlent tous deux avec vénération...

— Il faut aimer Venise, comme on aime une femme ! — déclare mon amie...

Les rues étroites où le bruit des pas des promeneurs s'entend à peine... le calme... le silence... les gondoles glissant sur le canal... le cri étrange des rameurs... tous ces palais aux marches de marbre... l'ont séduite entièrement...

Seulement, il y a la note comique :

Clairette, arrivant pour la première fois sur la place Saint-Marc :

— Oh ! — s'écria-t-elle toute désappointée, — moi qui la croyais ronde !

V

Comme je viens de prononcer quelques phrases, un peu moqueuses, mais très inoffensives à propos de l'adultère, Clairette fond en larmes :

— Oh ! Deary, cher vieux Deary, mon petit Deary... j'ai tant de peine, si vous saviez... voilà bientôt dix jours que je crâne... que je fais tout au monde pour vous cacher mon angoisse... mais ce n'est plus possible...

Et elle ajoute, entre deux sanglots :

— J'ai un grand chagrin profond d'amour !

Je ne m'étais donc pas trompé... Clairette était réellement soucieuse ces temps derniers... et il y a une raison ! J'avoue que cela m'étonne un peu qu'un état d'âme de mon amie soit provoqué par un fait et que, pour la première fois peut-être de sa vie, elle puisse ne pas être joyeuse ou triste, comme toujours... sans raison !

— Parlez, Clairette, ayez confiance... ne vous défiez pas de votre vieux camarade qui vous aime beaucoup... c'est si pénible de ne pouvoir se confier à personne... d'être obligé de se « verrouiller ». Je vous en prie, oubliez ce vilain mot : défiance, et laissez-vous aller...

— Oh ! Deary... vous savez... Harry... mon « vieux caniche de mari », comme vous l'appelez... eh bien, j'ai peur... j'ai affreusement peur qu'il ne soit plus un vieux caniche fidèle !

— J'ai peine à croire, Clairette...

— Si, si... je vous assure : il s'est mis à flirter comme un jeune homme... avec une petite bonne femme de nos amies... qui est bien plus jolie que moi... parce que moi, je suis laide... n'est-ce pas?... je n'ai pas un profil régulier !

Je ne puis m'empêcher de sourire...

— Ne vous moquez pas, — continue Clairette, — je vous assure que tous les deux ils me narguent... Mais oui... je sens qu'ils s'entendent bien... qu'ils se comprennent... ils parlent très vite et très longtemps...

— En ce cas, rassurez-vous, Clairette... S'ils parlent beaucoup et longtemps, ce n'est pas dangereux !

— Oh ! si, parce que moi, au fond, je ne suis jamais qu'une étrangère... Tandis que cette petite est de la même race que Harry et cela fait beaucoup. Tenez : l'autre jour, il m'a dit qu'elle au moins, elle parlait l'anglais sans accent... ce n'est pas sorcier... elle n'a jamais quitté Londres !

Et Clairette pleure... de toutes ses forces... en serrant ses poings sur ses yeux et en répétant lamentablement entre deux hoquets :

— Elle parle l'anglais sans accent... elle parle l'anglais sans accent !

Mais vite, elle reprend son sang-froid. Alors son front se plisse, têtu. Sa bouche se tord, un peu durement. Et elle commence à discourir d'une façon moins décousue.

Ce qui s'est passé est fort simple : elle s'est aperçue d'un flirt, elle s'est imaginé surprendre un baiser, elle croit à une liaison.

Sur le moment, elle a hésité entre trois solutions : scandale, ignorance voulue ou départ rapide pour la France...

Je m'étonne qu'elle soit venue, je ne comprends pas qu'elle n'ait point préféré combattre... elle aime le bruit, la lutte, le tapage, et, plutôt que de laisser son mari faire la cour à une autre femme à quelques pas d'elle dans un salon, pourquoi n'a-t-elle pas engagé crânement les hostilités? C'était si facile pour elle, avec ses allures de garçon manqué ou d'enfant gâtée ! Elle aurait eu tout le monde pour elle ! Et Harry n'aurait pas résisté à la peur de se voir malmener, à la crainte de faire quelque chagrin à sa terrible et adorée Clary.

Alors? pourquoi donc mon amie a-t-elle fui devant le danger, emportant son chagrin parmi ses dix-huit malles?...

Je m'étais souvent demandé quelle conduite tiendrait Clairette en pareille occurrence. Voici que nous nous trouvons en face de l'événement et qu'à ma grande stupeur, mon amie se conduit avec lâcheté. Je ne dirai pas que Clairette baisse dans mon estime, mais elle me déconcerte. Et je ne sais que lui dire. Comment, elle consent à ne pas se défendre? à être faible et maladroite?... Car, enfin, ou Harry ignore la raison de son voyage et alors, resté seul, il se sentira encore plus attiré vers son aguichante compatriote, — ou il comprend la cause de cette retraite... et alors, n'est-ce pas la victoire de l'intruse ratifiée par sa femme elle-même? N'a-t-il pas tous les droits en ce cas d'aller vers l'aventure?

J'interroge Clairette. Je la pousse jusque dans ses derniers retranchements... et elle finit par m'avouer, tête basse :

— Voilà... j'ai éprouvé (et je ressens encore) une impression physique... c'est terrible, n'est-ce pas?... mais il faut bien que je dise le mot... c'est de la répulsion! Je vous jure, Deary — n'est-ce pas — j'aurais cru qu'en pareil cas je me serais montrée jalouse comme une lionne. J'étais décidée à ne pas abandonner mon bonheur à la première voleuse venue! mais que voulez-vous — je n'y peux rien — j'ai compris que tout sentiment se brisait en moi pour ne faire place qu'à une espèce de sensation physique. Je sais que j'ai toujours l'affection de Harry et je ne suis pas jalouse du caprice qu'il subit en ce moment. C'est étrange! je m'en étonne moi-même. Seulement, il a serré le bras de cette petite, une fois — et après pendant une heure je n'ai pu cesser de regarder la main de Harry de peur qu'elle vînt me toucher. Je suis certaine qu'ils se sont embrassés... Et plus jamais je ne pourrai tolérer que les lèvres de Harry viennent se poser sur moi! que voulez-vous, je suis dégoûtée... dégoûtée, c'est le vrai mot... Oui, Harry, mon Harry qui n'appartenait qu'à moi, je le considère comme souillé, et comme impur pour toujours, parce qu'il s'est penché pour boire à une coupe étrangère... Ce n'est pas lâcheté, ni orgueil, Deary... c'est répulsion... Vous voyez, c'est très grave... malheureusement...

Elle ne dit plus un mot. Je respecte le silence de mon amie

jusqu'au moment où elle se redresse, où elle pose sa main sur mon bras. Sans doute vient-elle de prendre une décision, j'écoute avec un peu d'anxiété... et j'entends cette phrase prononcée le plus sérieusement du monde :

— Est-ce qu'il va pleuvoir, aujourd'hui?

Puis elle ajoute, absolument sur le même ton :

— Ne me parlez plus du tout de mon mari, n'est-ce pas? je ne veux plus jamais le revoir.

VI

« Ne me parlez plus du tout de mon mari! » Comme elle y va...

Et Harry, le flegmatique et lent Harry, que fait-il? que devient-il? Pourquoi n'est-il pas là? pourquoi ne m'a-t-il pas écrit... et pourquoi ne s'inquiète-t-il pas de n'avoir reçu aucune lettre de sa femme?

Serait-il vraiment coupable? Ce doute me permet de me mêler résolument de ce qui ne me regarde pas :

« Mon cher Harry,

» Il est tard. Sur ma table, ma lampe éclaire les quelques objets qui me sont familiers. Voici la petite photographie qui vous représente en lieutenant d'infanterie... Elle me rappelle qu'en septembre 1916, votre régiment à l'extrême droite de l'armée britannique, et mon régiment, à l'extrême gauche de l'armée française, se sont emparés, ensemble, de quelques villages dans la Somme... Beaux souvenirs, n'est-ce pas?

» J'ai aussi, près de moi, ce petit volume de Shakespeare sur la première page duquel vous avez écrit votre nom à côté de celui de Clairette...

» Et je songe... et je me sens très près de vous, ce soir, Je ne puis m'empêcher de venir vous parler...

» Harry... j'ai quelque chose de sérieux à vous dire...

» Qu'avez-vous fait à Clairette? Que s'est-il passé? Est-il vrai que vous vous soyez mis, comme elle le prétend et

comme j'ai peine à le croire, à flirter d'une façon outrageuse? Est-il vrai que votre Clary soit délaissée? Est-il vrai que vous puissiez être infidèle?

» J'aime mieux tout vous raconter, franchement : votre femme, Harry, votre compagne, votre bon petit diable, a du chagrin à cause de vous... pour la première fois, depuis votre mariage, elle doute de son bonheur. Et je me permets de vous écrire cette lettre... et de vous crier : « Prenez garde, old friend. »

» Oui, Clairette a de la peine. Oh ! je sais bien : notre Clairette a un petit cœur de moineau, une toute petite cervelle... elle sautille... et sans doute, en ce moment, se précipite-t-elle dans l'amertume, comme elle bondit, tête baissée, dans chaque aventure... Sa peine est puérile... et quand vous serez là, tendre et rassurant, elle oubliera « tout » instantanément...

» Mais vraiment, Harry, je le crois... il faut tout de même que vous veniez. Voyez-vous, Clairette, avec son petit air têtu, subit toutes les influences. Mais sa foi en vous n'avait jamais été ébranlée : il ne faut pas que son inquiétude se prolonge.

» Et puis, vous courez un danger, croyez-moi. Clairette est très pudique. Sa tendresse est faite d'une foule de petites émotions délicates, qu'elle a placées les unes à la suite des autres. Elle est très fière de la « propreté » du sentiment qui vous unit... mais aussi très facilement... la pensée de votre adultère — si vraiment il y a trahison, ce dont je puis douter, n'est-ce pas? — pourrait... comment dirais-je... salir et profaner votre amour. Faites attention : pas de bêtises, Harry !

» Comprenez-vous? Il est probable que je prends le désespoir de mon amie un peu trop au tragique... Mais il vous est si facile de venir auprès de nous, pendant quelques jours... de vous rendre compte... et de tout réparer... Allons, Harry, arrivez-nous, souriant et très bon... Ajustez votre monocle irrésistible... et déclarez péremptoirement :

» — Hallo, Clary? Here we are... »

» Je ne vous assure pas que cette phrase, qui ne contient pas le moindre développement psychologique, sera ample-

ment suffisante... mais ce sera toujours un début de conversation et il ne tiendra qu'à vous de remporter la victoire ! »

. . . . . .

VII

Harry pénètre dans mon cabinet de travail. Sa haute taille s'incline : accolade...

Nous nous asseyons l'un près de l'autre. Harry a les traits tirés et les yeux battus d'un « monsieur » qui n'a certainement pas dormi de toute la nuit. Et comme je lui demande la raison de sa mauvaise mine, il me répond que Clairette a formellement refusé de le recevoir et qu'il a dû (comble du ridicule), dans le même hôtel que sa femme, se faire préparer un autre appartement...

Il fait effort pour conserver tout son calme, mais le bout de son pied exécute sans discontinuer un rapide mouvement de va-et-vient, ses doigts tambourinent sur ma table comme sur le clavier d'un piano...

Harry me déclare que la situation lui paraît embrouillée. Il m'annonce qu'il a reçu ma lettre, il la tire de la poche et me la montre. Puis il veut que je lui raconte tout ce qui s'est passé... et s'effare qu'en guise de réponse je lui pose absolument la même question.

Ses explications sont confuses. Bien entendu, il se proclame innocent... les coupables sont Clairette d'abord, qui n'a pas confiance en lui... et la jeune amie britannique qui s'est montrée beaucoup trop familière... Avec une naïveté presque émouvante il me raconte que, n'est-ce pas, il était « pris entre deux flammes »... et qu'il s'est brûlé et qu'il est à plaindre... mais que si vraiment il a échangé avec la rivale quelques caresses sans importance (Harry parlant de caresses sans importance, c'est à pouffer de rire), il est prêt à jurer sur tous les Saints de la Grande Bretagne que l'acte de chair (et en disant « l'acte de chair » il fait une belle grimace, digne d'un solitaire du désert) n'a pas été consommé.

Brutalement, je lui fais observer que les petites satisfactions qu'il s'est offertes en dehors de sa vie conjugale n'au-

ront sans doute servi qu'à briser son bonheur. Il blêmit, il s'effondre, il me supplie d'intervenir... puis il se recroqueville sur lui-même... son visage se contracte... il sanglote...

— Allons, Harry... pas de lâcheté, pas de faiblesse veule... vous avez fait une bêtise... vous la payez... c'est normal ! A présent, par exemple, il faut essayer de tout arranger... Mais ce n'est pas, je vous assure, avec des larmes, avec une « inondation » que vous arriverez à un résultat... Il faut plutôt chercher le moyen de faire comprendre à...

— Mais elle n'admettra aucune explication... Rien ! rien du tout... Vous savez bien que lorsque ma femme ne veut pas comprendre, c'est pis que si elle était bête... Oh Deary, I am so misérable... You don't know how sad and downhearted I am !

Les mots anglais et français alternent sur ses lèvres. Ils forment une comique et touchante prière... Ils me supplient d'aller trouver Clairette, d'être un adroit ambassadeur... et de rapporter au plus vite un « pardon » plein de miséricorde !

Cela ne va pas être commode et je m'attends à trouver dans l'attitude de mon amie cette petite « résolution » glaciale que je lui connais... et dont il est impossible, absolument, de venir à bout. Le même entêtement qui l'incite à « adorer » un chapeau ridicule va l'empêcher, j'en suis certain, de céder à sa raison... pour écouter, à son bon cœur... pour faire grâce...

Enfin, nous allons voir.

Et je saute dans l'auto de Harry... qui me mène vers l'hôtel où le couple désuni habite, l'une au premier étage, un bel appartement sur le boulevard et l'autre (pauvre Harry Herbert Light), une simple chambre, au cinquième... sur la cour...

— Répondez quelque chose au moins, Clairette...

— Votre démarche me déplaît horriblement, Deary...

Et c'est à nouveau le silence. Mon amie n'ose pas me regarder en face. Elle déchire son mouchoir à petits coups

de dents... Je sens que je ne tirerai rien de cette jeune obstinée butée qui ne sait que me dire :

— Mon affection pour Harry n'a pas changé, mais il a pris une autre femme dans ses bras, je ne veux plus qu'il m'embrasse...

— Clairette, vous me faites de la peine. Réfléchissez. Si je viens plaider la cause de Harry, — moi qui vous considère comme ma grande sœur, — c'est que véritablement je ne le juge pas très coupable... C'est que j'estime que vous ne devez pas être sans pitié... C'est que...

— C'est que vous vous soutenez toujours entre hommes ! — réplique-t-elle avec mauvaise humeur.

— C'est que mon devoir est de vous rappeler, Clairette, combien vous avez toujours rudoyé, effaré, éberlué votre mari... Vous avez passé votre vie à le faire tourner de gauche à droite, de droite à gauche, à lui faire supporter tous vos caprices et exaucer tous vos désirs... à le prendre pour un bonhomme inoffensif et dont on est absolument sûr... dont on est déplorablement sûr...

— J'aime « déplorablement », — interrompt-elle avec une ironie amère.

— N'avez-vous pas un peu de fierté, au fond, Clairette... qu'une autre femme ait cherché à vous ravir votre mari?

— Aurais-je dû pour le rendre fier me laisser courtiser par tous les joueurs de criquet de son club?

— Non, Clairette, mais...

— Mais c'est assez, Deary... ne parlons plus de tout cela !

... Et de nouveau le silence tombe... Clairette se remet à mordiller son mouchoir. Je suis très sincèrement dépité et désolé (un peu penaud aussi), de l'insuccès de ma tentative... J'évoque Harry que j'ai laissé tout seul chez moi. Je pense qu'il va se lamenter encore davantage lorsqu'il saura « l'inexorable ».

— C'est bien, Clairette, je vais aller rendre compte à votre mari de votre volonté. N'avez-vous rien à lui faire dire?

— Si... Qu'il retourne en Angleterre dès ce soir... et qu'il

n'ait pas trop le mal de mer parce que, si sa sweetheart venait l'attendre à Folkestone, elle pourrait avoir une déception en le voyant tout jaune !

Puis elle me tourne le dos, en esquissant une légère et moqueuse révérence...

Je descends l'escalier en faux marbre de l'hôtel. Je réponds au salut du lift, des employés et du concierge qui me connaissent bien, puisque je viens si souvent.

Tout à coup, je m'arrête. Brusquement j'aperçois les deux clefs brodées en or sur le col de l'uniforme du portier... J'hésite une seconde... je me décide... et très tranquillement, le plus naturellement du monde :

— Dites-moi donc, portier... Madame Light ne sortira sans doute pas aujourd'hui, mais monsieur Light est en ce moment chez moi et, comme il va peut-être rentrer tard, il m'a chargé de vous demander si vous n'auriez pas une seconde clef pour l'appartement du premier.

— Mais si, monsieur, mais si... je vais vous la donner... attendez... un instant seulement... la voici...

Cet homme est complaisant !

— Alors?

— Alors, Harry, rien à faire.

Et je le console de mon mieux. Je cherche surtout à lui faire comprendre ce qui empêche Clairette de céder à son amour et de lui permettre de revenir à elle... Il m'écoute... Je m'aperçois qu'il réfléchit, mais je connais sa lenteur d'esprit : je lui donne tout le temps de la réflexion, je répète les mêmes phrases, je multiplie mes explications... j'essaie de lui faire bien voir — et dans toutes ses nuances — l'état d'âme actuel de sa femme... je tâche surtout qu'il admette cet état d'âme... qu'il se décide à agir... à ne pas accepter la situation nouvelle... mais à se montrer très doux et résolu, très soumis et très fort, très tendre et passionné. Puis, lorsque je crois l'avoir suffisamment chapitré... lorsque je le vois décidé à combattre et lorsqu'il se déclare prêt à tout entreprendre... je lui tends la clef qui ouvrira pour lui la porte de Clairette... et je lui jure qu'il ne doit

avoir aucun scrupule à pénétrer demain — ou plutôt cette nuit — vers une ou deux heures du matin — dans la chambre de celle qu'il aime... Je lui souhaite bon courage, belle chance et bonheur...

VIII

Clairette, assise sur le bras d'un fauteuil, m'annonce que Harry va rester auprès d'elle une quinzaine de jours, au moins.

— Quinze jours, mon vieux Deary, pendant lesquels vous n'aurez plus à vous occuper de votre crampon d'amie ! Allez-vous en faire une noce ! avec des petites femmes, des petites courtisanes, des petites rosses...

— Eh là, Clairette...

Tout est dissipé... Clairette, qui a cru quelque temps son mari infidèle, qui a souffert et qui a été vaincue, se montre plus tendre que jamais... d'une tendresse à laquelle se mêle de l'émotion. Et Harry est tout fier, au fond, qu'elle ait pu avoir du chagrin à cause de lui... Il lui en est reconnaissant... et sa gratitude le rend plus expansif... moins flegmatique... Il a même été jusqu'à jurer à Clairette qu'elle parle l'anglais « absolument sans le moindre accent ».

Nous bavardons tous les trois :

— Dites-moi, cher ami, — me demande Harry, — Clairette a-t-elle, avant mon arrivée, commis un nombre suffisant de sottises? A-t-elle donné prise à la critique? à la satire? A-t-elle...

— Harry, — je prends la défense de mon amie, — Clairette a été très raisonnable. D'abord nous avons presque achevé notre traduction...

— Elle est vraiment capable de travailler? — s'étonne Harry.

— Autre bon point : Clairette a eu un rhume et a consenti à se soigner.

— Invraisemblable, — murmure-t-il en secouant la cendre de sa cigarette.

Clairette saisit l'occasion :

— Vous savez, mon vieux mari, il faut que j'aie une récompense ! voilà si longtemps que vous m'avez promis une perle noire...

Il serait exagéré de prétendre que Clairette n'est pas intéressée !

Harry lui offrira la perle noire...

Hop ! Clairette, avec son insouciant égoïsme, vient de me faire comprendre qu'elle n'a plus besoin de moi... que je suis, pour un temps, un inutile « obéissant serviteur ».

Elle a cédé à son habitude de considérer les êtres comme ces rubans ou ces coupons que l'on peut tenir pendant quelques secondes dans ses doigts aux étalages des grands magasins... puis que l'on rejette, sans façon, dans le grand panier de la vie...

Je ne lui en veux pas... Je n'ai pas de chagrin. Pourquoi en aurais-je ? L'amitié n'a-t-elle pas tous les droits ? Et le devoir de Deary n'est-il pas de se plier à toutes les exigences ?

Seulement, je ne vais pas profiter de la permission que m'a généreusement donnée mon amie... de faire la noce !

Je crois que je vais plutôt me plonger à nouveau dans la solitude où je vivais avant l'arrivée de Clairette... dans ma calme solitude... que j'aime... que j'aime orgueilleusement et dans laquelle je m'enferme comme le seigneur misérable de quelque vieux château en ruines...

LÉON DEUTSCH

LE CAS BULGARE

(NOTES D'UN ANCIEN COMBATTANT)

Lorsque je suis entré pour la première fois en Bulgarie, venant de Constantinople, j'ai été frappé de la différence entre le « bled » turc, inculte et sauvage, et les florissantes campagnes bulgares. La vallée de la Maritsa, que suit le chemin de fer, est tout à fait comparable à nos plaines de France. Partout champs cultivés et prés entretenus ; partout des arbres, soigneusement conservés, donnent au paysage un air riant que j'avais rarement connu en Orient. Les arbres d'une contrée mesurent, a-t-on dit, la civilisation de ses habitants. Les routes sont des routes, et non des lits de torrents desséchés — comme au pays du « Roi des montagnes ». — Bref, j'ai eu l'impression de passer du désert dans une région civilisée. Et cette impression, d'autres voyageurs l'ont eue en pénétrant en Bulgarie par la frontière serbe, entre Niche et Tsaribrode.

L'arrivée à Sofia, loin de détruire ou d'atténuer cette impression favorable, la confirme et la renforce. Cette capitale, située en plein centre des Balcans, ne laissera bientôt plus au voyageur la sensation d'être en pays balcanique. Les Bulgares se sont mis à la tâche résolument, et avec méthode. L'ancien village turc a été métamorphosé rapidement en une belle cité européenne, un peu sud-allemande et lourde d'aspect. De 31 000 habitants en 1887, la ville était passée à 112 000 en

1912. Déjà, malgré quelques terrains vagues attendant encore de somptueux édifices, tout le centre de Sofia est une grande métropole moderne, sillonnée en tous sens de tramways électriques, avec des artères larges et bien tracées, des rues merveilleusement pavées, des jardins publics soigneusement entretenus et même un grand parc — Bois de Boulogne naissant — créé de toutes pièces aux abords sud de la ville, sur les ondulations des premiers contreforts du Mont Vitoche, dont la silhouette domine Sofia, énorme et violette et couronnée de neige jusqu'en juin.

Dans tous ces travaux neufs, en dépit de quelques détails choquants pour notre goût, on ne relève pas de note discordante. Il y a, dans la disposition et la largeur des rues, dans la masse et la hauteur des édifices, bref, dans les proportions de l'ensemble, un sens remarquable de la mesure. Enfin, les deux torrents qui traversent la ville ont vu transformer leur ancien lit bourbeux en chenal cimenté, propre, et peu propice au séjour des miasmes paludéens.

Tout cela n'est pas le résultat progressif de longues années et de nombreuses générations. Tout a été voulu, et témoigne du vigoureux effort fait par la nation bulgare pour se dégager de la gaine de barbarie où les peuples se momifient sous le joug osmanli.

Ces deux impressions contribuèrent fortement à dissiper la prévention que je nourrissais, comme tout Français, contre les Bulgares. Autour de moi, je constatais le même état d'esprit. Officiers et soldats de l'Armée d'Orient se mettaient à apprécier les Bulgares, « nos ennemis », comme ils n'avaient jamais apprécié les Hellènes, « nos alliés ». Par contre, je voyais des camarades, naguère ardents « serbophiles », comme nous l'étions tous, revenir du Banat désenchantés. Ceux qui revenaient de la Bessarabie « roumaine » avaient appris à y aimer les Russes. D'abord étonné, je ne pouvais pourtant attribuer à un simple hasard, au milieu de cette « balcanophobie » générale, la « bulgarophilie » dont faisaient preuve, malgré les reproches hiérarchiques, les troupes d'occupation de Bulgarie, à commencer par leur général. Je le pouvais d'autant moins que le Bulgare n'est, de l'aveu universel, ni

séduisant, ni précisément « aimable ». Peu raffiné, guère sympathique, avait-il donc de précieuses qualités méconnues?

Je me demandai si je n'avais pas — si nous n'avions pas jusqu'à présent jugé ce peuple à la légère. En y réfléchissant je me rendis compte que nous l'avions connu surtout par les rapports de ses rivaux ou ennemis — Serbes, Roumains et Hellènes. Je résolus alors d'ouvrir mes yeux, et je regardai vivre ce peuple intéressant — sans parti pris.

*
* *

Je commençai par relire mes carnets de route pour y retrouver les premières impressions — trop passagères — qu'avaient pu produire sur moi les soldats bulgares, alors que, tout à la joie de fouler le sol serbe reconquis, je les poursuivais de mes mitrailleuses, ou que, pour le deuxième Bureau, j'interrogeais leurs prisonniers et leurs nombreux déserteurs. J'avais devant moi, dans le premier cas, des hommes braves et acharnés à se défendre, et, dans le second cas, des hommes primitifs, incultes quoique rarement illettrés, doux, timides même, et extrêmement précieux pour l'état-major : à la différence des soldats allemands — prussiens plus exactement — dont nous faisions aussi l'interrogatoire, je ne me souviens pas avoir jamais vu un seul soldat ou sous-officier bulgare chercher à nous mentir et à nous égarer. Où sont donc, nous sommes-nous demandé plus d'une fois, les brutes dont on nous a tant parlé? Des mois plus tard, des prisonniers bulgares travaillant sur le port, à Salonique, reconnurent, en me voyant un jour passer, l'interprète qui les avait interrogés, et, loin de me lancer de farouches regards de haine, ils me saluaient cordialement... Nous avions en 1916 repoussé l'armée Boyadjief de 80 kilomètres environ. Nous nous attendions à ne trouver derrière elle que monceaux de ruines et de cadavres. Mais je n'ai jamais vu trace d'incendies ni de meurtres dans aucun des villages que ma compagnie traversa à leur poursuite. Je dois même avouer que poulets et cochons abandonnés à leur triste sort par les habitants en fuite furent recueillis avec empressement par nos propres *cuistots*.

Une balle — bulgare — interrompit, un jour de combat,

le cours de mes observations, et j'avais depuis lors cessé de considérer les Bulgares autrement que comme les sujets félons du Cobourg.

Ils avaient trahi en juin 1913 leurs alliés balcaniques ! Ils avaient trahi en septembre 1915 les Russes leurs bienfaiteurs ! En France surtout, où les seuls crimes impardonnables sont les fautes contre l'honneur, tout le monde criait : haro ! sur eux. Personne ne cherchait à savoir ce qu'ils étaient réellement, personne ne songeait à contrôler les bruits intéressés répandus sur leur compte. Après l'armistice, coupés absolument de toutes communications avec le dehors, ils furent plus que jamais calomniés par leurs voisins maladroits. Ceux-ci avaient la partie belle. Ils profitèrent de l'occasion pour essayer d'imposer définitivement à l'Occident leur conception du Bulgare. Leur principal résultat, c'est qu'ils nous ont appris, les Hellènes surtout, à nous défier d'eux, à force de nous annoncer dans les colonnes du *Temps* que des troubles sanglants avaient lieu sous nos yeux à Sofia, qui était alors la capitale la plus paisible de l'Europe, où l'on pouvait circuler sans crainte et sans arme, seul, à toute heure de nuit comme de jour !

Me trouvant en Thrace à la fin de l'été dernier, j'y ai vu opérer de près un journaliste hellène, né pourtant à Kiev et ayant vécu en Russie, envoyé spécial du journal *To Fos*. Ses correspondances étaient un tissu, enflammé et inflammatoire, de mensonges voulus, d'inventions tendancieuses et d'exagérations fantastiques. Je le lui reprochai. Il avoua de bonne grâce que ce n'était pas vrai. « Que voulez-vous? ajouta-t-il en souriant. C'est ce que réclament les lecteurs. Si je racontais la vérité, ils ne nous liraient pas, et nous traiteraient de traîtres à la grande cause hellénique ! Et puis, ce que j'écris est toujours moins fort que les fausses nouvelles provenant de Drama, de l'état-major. » Un jour, les journaux de Salonique allèrent jusqu'à annoncer neuf officiers français tués par les comitadjis bulgares ! Bien des Hellènes commençaient à se fâcher de ces calomnies de leur presse et à reconnaître le tort qu'elles faisaient à leurs compatriotes dans l'opinion des Alliés.

Le public français était-il mieux renseigné sur la Bulgarie par les non-balcaniques? Nous qui, étant sur place, voyions la réalité, la discipline militaire nous empêchait de la publier,

étant donné surtout qu'elle se trouvait être défavorable à nos alliés mineurs. Il venait parfois des enquêteurs. Ainsi passa à Sofia un journaliste en mission, me dit-il, pour l'Instruction Publique. Il y resta trois jours, choyé par la Mission hellénique où j'eus l'honneur d'être invité à déjeuner pour le rencontrer. En discutant avec lui, il m'arriva de citer mes souvenirs de Macédoine. « Ce que vous dites, me répliqua-t-il péremptoirement, n'est pas exact, car ce serait contraire à la *grande tradition hellénique...* »

Ce mode de raisonnement mérite, je crois, d'être connu. C'est même un devoir d'en signaler l'existence. Il ne figure pas dans la logique d'Aristote, mais il aide à comprendre pourquoi les peuples ne sont pas encore à la veille d'être renseignés les uns sur les autres avec impartialité, et, partant, de s'entendre. Nous avons déjà dans cette Revue préconisé — et ce sera de plus en plus nécessaire — la création d'un office centralisateur de renseignements sur les peuples étrangers, organisé, en dehors de toute préoccupation politique, sur des bases purement scientifiques. Les présentes notes ne sont, dans notre pensée, qu'une contribution — bien modeste — à ce vaste dessein.

*
* *

Moralement, les Bulgares ne suscitent pas une sympathie immédiate ; renfermés et plutôt tristes, c'est par des qualités solides qu'ils forcent peu à peu l'estime et même l'admiration.

Ils passent universellement pour têtus. Qui ne connaît pas le proverbe : « Enfermez un désir bulgare sous une forteresse, il la fera sauter. » ? C'est exact ; le Bulgare est opiniâtre. Le paysan l'est dans son champ ; l'étudiant l'est dans ses études ; le soldat l'est au combat. J'ai vu les soldats bulgares, dans les rochers de Macédoine, tenir tête individuellement à l'assaillant jusqu'à la fin. Je n'en étais pas peu surpris, connaissant la facilité avec laquelle ils désertaient en secteur calme.

A côté de cet entêtement dans le combat, les prisonniers étaient d'un maniement remarquablement facile ; les déserteurs encore plus. Un matin, en première ligne, je fis de leur docilité une expérience concluante sur un soldat bulgare

qui n'hésita pas à me suivre partout dans le secteur, même entre les lignes.

Y a-t-il là contradiction? A cet égard, le Bulgare m'a paru ressembler beaucoup au primitif qu'est notre brave tirailleur somali : rétif et même indiscipliné, il suit aveuglément le chef qui a gagné sa confiance.

Mais la confiance du Bulgare n'est pas toujours facile à conquérir. C'est une race de paysans rassis et méfiants, libérés à peine de la domination turque. Trompés une fois, ils se laissent difficilement persuader une seconde fois. C'est ainsi qu'en 1915 la mobilisation décrétée par le roi Ferdinand ne s'effectua pas sans de grandes difficultés : on dut y employer la contrainte. Le souvenir de 1913 était trop vif. Les premières victoires, habilement exploitées, rendirent pour quelque temps à ces paysans ignorants la confiance en leurs gouvernants, mais la méfiance ne tarda pas à reparaître, et si l'offensive du Dobropolyé avait tardé, nous risquions d'attaquer des tranchées vides, reniées par leurs occupants. Cela n'empêcha pas les mêmes occupants prêts au départ de se défendre devant l'ennemi avec leur obstination habituelle.

Depuis, les gouvernants d'alors ont été renversés. Ils ont été remplacés au pouvoir par des « hommes nouveaux » qui paraissent avoir la confiance du peuple. Ce dernier hésiterait pourtant à les suivre dans une nouvelle guerre, fût-ce pour reprendre la Thrace aux Hellènes. Que dis-je! le chef lui-même de ces hommes nouveaux, M. Stamboliïski, type parfait de la race bulgare, a irrémédiablement perdu toute confiance dans les aventures guerrières.

Cette méfiance du paysan est naturellement plus vive vis-à-vis des étrangers. On l'a dit xénophobe. Je ne m'en suis pas aperçu. J'ai même recueilli des témoignages contraires. Il semble que sa timidité, et une sorte d'amour-propre, de respect humain, lui fassent craindre de l'étranger, qu'il se représente supérieur à lui, soit du mépris, soit du préjudice à ses intérêts. C'est dans ce sens que j'ai pu remarquer une véritable « haine de l'étranger » chez le Japonais, son cousin d'origine. En fait, dans les villages de Macédoine, je me suis vu menacer quelquefois par les fourches des Turcs, jamais par celles des Bulgares ni des Hellènes. Quant aux villages de Bulgarie,

il n'y régnait pas l'excitation causée à Sofia par la lecture des journaux français, et je m'y suis vu toujours, malgré notre uniforme d'ennemis, bien accueilli.

De jeunes paysans nous posaient avec curiosité des questions. Une revenait toujours : « Quand rentreront nos prisonniers? » Leur captivité prolongée, surtout en Hellade, causait un très vif mécontentement. Ce mécontentement ne s'est jamais traduit, à mes yeux, par des actes de violence, ni même par des paroles de menace. Je m'y serais attendu, si je n'avais pas précédemment trouvé le soldat bulgare beaucoup moins brutal qu'on ne l'a dépeint jusqu'ici, en parlant des fameuses « atrocités balcaniques ». Il n'est pas inutile d'aborder cette question des atrocités. La légende a déformé la réalité, qui est plus complexe qu'on ne se l'imagine.

D'abord, si les guerres balcaniques ont paru si riches en « atrocités », c'est que les peuples occidentaux étaient depuis des générations déshabitués de la guerre et de ses violences souvent inévitables. C'est qu'ensuite ils ignoraient en bloc les mœurs des Balcans. Les haines collectives y sont d'origine religieuse, et nous savons, en France, combien les « guerres de religion » font peu de cas des vies humaines, à plus forte raison lorsque y prennent part les musulmans, pleins d'un si parfait mépris pour le *raïa*. Il faut savoir que l'on tuait facilement son semblable dans les Balcans, même sans motif. Tel voyageur qui fit naguère le voyage de Salonique à Bitol (Monastir) avec une escorte de « comitadjis » fournie, en guise de gendarmes, par les propres autorités turques de Salonique, vit un jour son guide épauler froidement un paysan qui labourait non loin du chemin, et le laisser blessé, mort peut-être, sans plus se soucier de lui. Un géographe russe, étudiant le tracé d'une ligne en Albanie, veillait un soir sur ses levés de plans : une balle, brisant la vitre, vint siffler entre la bougie et son front... étrange conception albanaise du couvre-feu !

En outre, dans tous les villages de l'ancienne Turquie d'Europe, où les populations sont si mélangées, il y avait, pour ainsi dire entre toutes les familles et les individus, des haines accumulées et des vengeances à assouvir. L'arrivée de troupes dans un village, ou un combat à proximité, amenait toujours quelques heures de trouble à la faveur duquel tous les

crimes pouvaient impunément se perpétrer. Les « atrocités » ont été dans beaucoup de cas commises par des habitants, comitadjis ou autres. Et cela vient à la décharge des troupes helléniques aussi bien que des troupes bulgares.

Il faut faire encore une autre distinction : les soldats balcaniques que j'ai connus étaient dans l'ensemble — Hellènes, Serbes, Bulgares, même les Albanais — d'une douceur normale. La brutalité se rencontrait beaucoup plus couramment chez leurs officiers. J'ai constaté la même chose dans l'armée russe. Voici quelques observations caractéristiques : à Salonique, en 1916, au moment de la contre-offensive franco-serbe, j'ai entendu des officiers supérieurs serbes déclarer à des officiers français : « Quand nous entrerons en Bulgarie, nous massacrerons *tous les mâles*. » On fit sagement de ne les laisser pénétrer, ni eux, ni les Hellènes, en territoire bulgare. Par contre, j'ai vu plus d'une fois des soldats serbes fraternisant amicalement avec leurs prisonniers bulgares — leurs frères de race et de langue.

Et puis, est-il juste de faire grief à des soldats — quels qu'ils soient — de se comporter brutalement, lorsque eux-mêmes sont l'objet, de la part de leurs chefs, non seulement d'insultes et de menaces, mais de véritables « atrocités », telles que coups, bastonnade, traitement savant de la plante des pieds? Ne doit-on pas à la vérité de publier — cela jette un jour nouveau sur la question des « atrocités » — que des soldats serbes ont déserté leur poste, non pas pour fuir la bataille, mais pour ne plus être victimes des mauvais traitements subis dans leur propre armée, et sont venus nous demander à s'engager dans nos rangs?

Si l'on veut, ayant lu le rapport de la mission d'enquête Carnegie, reprocher aux troupes helléniques d'avoir commis beaucoup plus d'atrocités que les Bulgares, n'est-il pas juste d'ajouter qu'on les y excitait par des récits fictifs ou amplifiés de cruautés ennemies, selon la méthode que j'ai décrite plus haut? Le roi de l'Hellade lui-même n'a-t-il pas été surnommé glorieusement *Bulgaroctone*, « massacreur de Bulgares »? N'avons-nous pas tous contemplé, non sans horreur, le chromo si répandu où l'on voit, pour l'exemple, un « evzone » couper l'oreille d'un soldat bulgare avec ses dents?

En Serbie occupée, les ordres de massacre émanaient de généraux, du chef d'état-major général de l'armée bulgare lui-même. L'an dernier, un commandant coupable d'atrocités a été jugé à Sofia et pendu. Mais son jugement avait été cassé un première fois parce que les juges n'étaient pas remontés jusqu'aux ordres supérieurs. En Macédoine orientale, d'après les déclarations de témoins nombreux — fillettes enlevées par des Bulgares et rapatriées par les Hellènes après interrogatoire — ce n'est généralement pas à l'arrivée des troupes que des excès ont été commis, sauf en des cas isolés, et alors souvent par des éléments locaux, c'est après, du fait des autorités d'occupation. On cite facilement le nom des principaux coupables, qui, avec une mentalité de seigneur du moyen âge, s'arrogeaient tous les droits sur les populations conquises, tel le fameux mitchman Anguélof, qui sévit particulièrement à Cavala. Certains officiers bulgares se comportaient de façon semblable l'an dernier, en Thrace, alors province bulgare.

Il n'est pas indifférent de remarquer que les excès ont souvent été l'œuvre des jeunes officiers dressés à l'école allemande. Les vieux officiers, tous formés en Russie ou à l'école russe, sont généralement plus bienveillants. J'ai connu tel colonel qui, sans enfants, avait recueilli en Thrace turque une petite fille aux trois quarts abandonnée par sa mère marâtre, et, quand ce « rapt » fut redressé sous notre égide, il fallut employer la contrainte pour séparer de ses parents adoptifs la fillette en pleurs qui refusait même de reconnaître sa mère.

Il était nécessaire d'insister sur ce chapitre des « atrocités balcaniques » non pas, comme on l'a vu, pour démontrer que *des* Bulgares n'en aient pas commis leur part, mais pour faire comprendre qu'elles sont en réalité le fait de *tous* les peuples des Balcans : les Turcs et les Roumains n'ont pas été à l'occasion les moins cruels.

***

Débarrassons-nous donc de la légende de la cruauté bulgare. Rien ne nous empêchera plus alors d'apprécier les fortes qualités de ce peuple. Elles sont connues : il est travailleur, et cela, le distinguant radicalement des Balcaniques en général,

est le meilleur gage de son avenir. Il est même âpre au travail, endurant, opiniâtre, ordonné, économe. Son âpreté au gain est le principal mobile de ses actes. Ce sont là les qualités du paysan français, celles qui ont fait la France puissante, et riche de ses « bas de laine ». Comme le paysan français, il est madré et méfiant. Comme lui, il est économe jusqu'à l'avarice. Il entasse les gros sous, et il n'aime pas dépenser. Aussi la vie en Bulgarie est-elle triste. On s'ennuie à Sofia. J'ai vu des cas de femmes bulgares qui, ayant passé une partie de leur jeunesse en Russie, ou ayant vécu longtemps en Serbie, ne pouvaient plus, après ce contact prolongé avec la gaîté, la franchise et la spontanéité des purs Slaves, demeurer en Bulgarie, et se proposaient d'en repartir. Séjournant à Xanti l'an dernier sous le régime bulgare, nous avions peine à croire les habitants quand ils nous décrivaient la vie brillante et les fêtes de ce *Kutchuk Paris* (petit Paris) de jadis.

Le Bulgare est sobre. On ne voit pas d'hommes ivres dans les rues. Tout dernièrement, les paysans de plusieurs communes ont demandé la suppression des cabarets, et leur remplacement par des salles de lecture.

Les Bulgares ont la réputation d'être réalistes et terre à terre. C'est exact. Ils subordonnent, dit-on, l'honneur aux intérêts matériels, et on explique ainsi leurs « félonies ». Ce jugement est un peu sommaire. Le réalisme du paysan bulgare est incontestable. Mais celui du paysan français ne l'est pas moins ; cela ne lui enlève pas le sentiment de l'honneur. En réalité, il faut distinguer entre le peuple et ses dirigeants. En 1915, le peuple a manifesté une certaine résistance à suivre ses gouvernants dans la guerre. Il n'était pas disposé à se battre contre les Russes. Les paysans mobilisés — sans savoir d'abord contre qui : ce fut tenu secret pour éviter précisément leur refus de marcher — saluaient avec ferveur en passant à Sofia la statue d'Alexandre II, le « Tsar Libérateur », érigée devant le Parlement. Des Russes émigrés de l'empire des Soviets manifestaient leur étonnement de voir cette statue debout, et tous les noms de Russes intacts sur les plaques des rues, constatant ainsi que le Russe est toujours aimé en Bulgarie. Il n'a jamais cessé de l'être pendant la guerre.

Bien que très réaliste, et soucieux avant tout de son intérêt, le Bulgare n'en a pas moins du Slave un certain penchant mystique et le goût de la culture intellectuelle. Religieux, il ne paraît pas l'être profondément. Notons cependant qu'il a élevé à Sofia une cathédrale monumentale et que dans tous les villages les bâtiments neufs qui se distinguent sont, non pas de riches demeures privées, comme en Roumanie, mais d'abord l'église et l'école.

Il est capable de sacrifice pour une grande idée, par exemple pour l'idée nationale, le « rassemblement » des terres bulgares, qui n'a pas été effectué depuis des siècles et des siècles. La présence et le défilé, aux grandes fêtes, des drapeaux voilés de noir représentant les villes macédoniennes « irrédentes », manifestation qu'on peut condamner comme un symbole tangible d'impérialisme, ne manquent ni de poésie, ni de grandeur. Le peuple bulgare a un culte profond, presque religieux, pour les héros nationaux. L'anniversaire de la mort de Christo Bôtyof, par exemple, est une solennité, et l'endroit où il est tombé, Vratsa, devient ce jour-là un lieu de pèlerinage.

Christo Bôtyof est le héros de 1876 ; il a chanté en vers pleins et évocateurs la vie des *haïdouques* et la gloire de leur mort :

> Celui qui tombe dans la lutte pour la liberté,
> Celui-là ne meurt pas, de lui ont pitié
> La terre et le ciel, la bête et la nature,
> Et les chanteurs chantent des chants en son honneur.

Le patriotisme des Bulgares est très vif et exclusif : il rappelle tout à fait celui des Japonais, avec qui ils ont plus d'un trait de ressemblance. Toutefois, ce patriotisme a des caractères particuliers. Il a d'abord revêtu une forme religieuse ; il s'agissait alors d'obtenir l'autonomie de l'Église bulgare, et de la libérer de la tutelle du patriarcat hellénique, plus oppressive que le joug politique du sultan. Il prit ensuite une forme historique, pour secouer la domination ottomane et lui arracher l'ancien empire du roi Kroum et du tsar Siméon. Il n'a pas encore pris une forme territoriale absolument déterminée, bien qu'il s'étendît, chez les plus conscients et les plus instruits, aux limites de la Bulgarie de San Stéfano, en y ajoutant la

Thrace occidentale, acquise en 1913, reperdue en 1919-1920. Ce qu'il importe de retenir, c'est qu'il fut toujours très ardent contre deux ennemis : l'Hellène et le Turc, ou, disons mieux, contre le Patriarche et le Sultan, et que demain, le Sultan étant éliminé, il se concentrera contre un seul ennemi.

Mais ce patriotisme répond à une conception de la patrie assez différente de la nôtre — conception balcanique, et non spécifiquement bulgare. L'Hellène fait des dons généreux à sa patrie ; il n'aime pas passionnément se battre pour elle. Le Serbe et le Bulgare sont des soldats. Ils sont magnifiques au combat. Mais entre deux batailles ils « désertent » avec une facilité extraordinaire. Il en fut ainsi dans l'intervalle des deux guerres balcaniques. Ce phénomène nous a beaucoup surpris pendant la campagne d'Orient. Nous avons cherché à nous l'expliquer.

Pour certains « déserteurs », la raison en est très claire : au milieu de tous les bouleversements territoriaux de ces dernières années, ils ne savent plus ce qu'ils sont. J'ai gardé mémoire, notamment, du cas d'un brave paysan originaire de la région d'Ichtip. Émigré en Amérique, il était rentré en 1912 pour se battre, dans l'armée turque naturellement, contre les Italiens d'abord, puis contre les alliés balcaniques. En 1913, le traité de Bucarest donna Ichtip à la Serbie. En 1914, mon « sujet » se vit mobiliser dans l'armée serbe.

Il se battit contre les Autrichiens, puis en 1915 contre les Bulgares, qui le firent prisonnier. Ces derniers lui retirèrent son uniforme serbe, et lui mirent sur le dos un uniforme bulgare en lui démontrant qu'Ichtip n'était plus ni turc, ni serbe, mais bulgare, ce qui devait lui paraître naturel, puisque lui-même parlait le bulgare. Et on l'envoya se battre contre les Serbes ! Sa cervelle acheva de se brouiller lorsqu'il vit en face de lui des Français et des Russes ! A la première occasion, il passa dans nos lignes. Quelle nationalité lui donner? Il ne savait que me répondre, et me demandait à moi-même de le tirer d'embarras. Je lui conseillai, naturellement, d'attendre le traité de paix pour être fixé. Provisoirement, et bien qu'originaire d'un territoire serbe, nous devions le considérer comme Bulgare. Aujourd'hui, le voilà redevenu serbe, bien qu'il ne

parle que le turc, le bulgare et... l'américain ! Il doit être bien étonné de l'œuvre de la Conférence !

Nombreux étaient les cas semblables.

Mais, à côté de ces Bulgares « flottants », il y avait aussi parmi les déserteurs bon nombre de purs Bulgares. Ceux-là, nous savons leur raison par cœur. Elle était invariable : « *Né iscam da sé bïja.* »(Je n'ai pas envie de me battre.) Assez souvent ils ajoutaient : contre les Russes. Ils n'agissaient pas ainsi par peur du danger : j'ai cité le cas de ce déserteur me suivant docilement entre les lignes, à quelques mètres des siens. Une bonne preuve en est que dès que les combats reprenaient quelque part, les « désertions » s'y faisaient, momentanément, plus rares. Je pense qu'il faut voir dans ce fait un effet du « réalisme calculateur » du paysan bulgare. Il aime sa patrie, mais il cherche à comprendre pourquoi il se bat, ou plutôt, pourquoi il reste si longtemps au fond des tranchées, loin de son champ, sans se battre. Beaucoup se sont réfugiés chez nous. Un plus grand nombre sont tout simplement repartis chez eux, avec leurs armes.

Ainsi faisaient les *haïdouques* l'hiver, qu'ils descendaient passer dans les villages, cachés et travaillant dans des maisons amies. L'été, ils repartaient tenir la montagne et la forêt. Ils savaient contre qui et pour quoi ils luttaient : contre *tel* chef turc trop oppresseur, contre *tel* fonctionnaire coupable de *telle* exaction, ou pour se soustraire à la tyrannie étrangère, pour conquérir la liberté religieuse et politique.

En troisième lieu, l'État bulgare existait depuis trop peu d'années pour que le patriotisme de tous ses citoyens eût eu le temps de se cristalliser en une forme bien nette, définie par une tradition de joies et de souffrances communes. Dans les Balcans, comme dans les provinces françaises de jadis, les questions de personnes jouent un rôle prédominant. Tel ne défendra pas sa « patrie », ou même l'attaquera, parce qu'il considère comme traîtres à celle-ci les hommes qui la gouvernent. Le gouvernement le savait et, en 1915, il a épuré à la fois les cadres militaires, en retirant leur commandement aux généraux de formation russe, en éloignant du front les officiers « ententophiles », et les cadres politiques, en mettant en prison les chefs de partis notoirement et ardemment adver-

saires de la guerre à l'Entente, tels que MM. Stamboliïski et Guénadief.

Nombreux sont les Bulgares qui, aimant la Russie ou la France, s'étaient engagés en 1914 à la Légion étrangère ou dans l'armée russe. Quand leur pays entra en guerre aux côtés des Empires Centraux, ils n'hésitèrent pas. Ils continuèrent à se battre dans les rangs alliés, et, loin de se considérer comme « traîtres » à leur patrie, ils estimaient la servir plus loyalement que les Radoslavof, les Tontchef et ceux qui les aidaient dans leur politique funeste. J'ai connu plusieurs d'entre eux. Ils ont fait sur moi une profonde impression par leur absolue loyauté à la cause qu'ils avaient embrassée. Ils possédaient ce que nous appelons le « sentiment de l'honneur » à un degré que je souhaite trouver un jour chez tous leurs compatriotes. Il y avait ainsi, à mon propre bataillon, un médecin bulgare, estimé de tous, soldats et officiers, pour sa bravoure, sa conscience et son dévouement. Il nous suivait sans hésiter en première ligne, malgré le risque certain qu'il eût couru en cas de capture. Est-il besoin de rappeler ce général bulgare — Radco Dimitrief — qui s'illustra pendant toute la campagne à la tête d'une armée russe?

On peut dire de ces Bulgares qu'ils ont deux patries, presque également chères à leur cœur : leur petite patrie, la première, qu'ils ne sacrifieraient certes pas à ses voisines, et une grande patrie — patrie spirituelle — dont l'influence est nécessaire pour hâter le développement de la petite.

***

Une autre forme du patriotisme chez les Bulgares, c'est leur amour de l'indépendance. Ce peuple jeune est obligé de faire appel à l'étranger, à ses capitaux, à sa science, mais on le sent impatient du joug, tel encore le Japonais, et désireux de s'affranchir au plus tôt d'une tutelle dont il sait bien qu'il a assez d'étoffe en lui-même pour pouvoir un jour se passer.

A cet égard, le traité de Neuilly lui pèsera durement, d'autant plus qu'il verra ses voisins agrandis et libres. Il est en effet assez envieux des avantages remportés par d'autres. Ce sentiment de jalousie a une double source. Il procède sans

doute de la mesquinerie naturelle du caractère de cette robuste race paysanne. Mais il provient aussi pour une large part de l'orgueil du Bulgare et de la conscience qu'il a de ses qualités. Il espère, en développant celles-ci, tenir, en un jour qui n'est pas lointain, la première place parmi les peuples de la péninsule. Ce n'est pas là une ambition dominatrice, comme celle qui anime les Prussiens vis-à-vis des autres États allemands. C'est une noble aspiration, qui me rappelle le *Tokuhon*, livre fondamental de l'école primaire au Japon, affirmant aux petits Japonais que leur pays ne sera bientôt plus dépassé par aucun autre à la tête de la civilisation.

Le sentiment de sa supériorité sur ses voisins se comprend facilement chez le peuple bulgare, à en juger par la rapidité de ses progrès depuis son affranchissement. Un trait caractéristique de tous les Bulgares, c'est la curiosité, le désir et l'ar eur d'apprendre. Leur amour de l'instruction est proverbial. J'étais toujours étonné, en interrogeant leurs soldats incultes, de la précision des renseignements qu'ils nous donnaient, parfois techniques, au point de nous permettre d'identifier tel type particulier de « minenwerfer » dans un engin vu par eux en passant.

Le gouvernement a développé ce goût de l'instruction avec méthode. Pour quatre millions d'habitants, il y avait, il y a quelques années, un millier de bibliothèques communales, sièges de lectures et de conférences. En 1911-1912, le nombre des écoles primaires s'élevait déjà à 4 674, avec 453 600 élèves. La fréquentation en devenait de plus en plus générale, et, grâce aux cours des régiments, la proportion des hommes illettrés était presque réduite à zéro, à la veille des guerres récentes. Le développement des études secondaires et supérieures a pris également une ampleur remarquable. Libérée depuis si peu d'années, la Bulgarie a déjà des professeurs excellents et réputés, dont les noms se pressent sous ma plume. Il n'est pas douteux qu'elle ait bientôt des savants comparables aux savants tchèques et yougoslaves, dont la renommée est européenne.

Cette diffusion de l'instruction n'a pas que des effets heureux. En développant les intelligences, elle développe

en même temps la puissance de ruse et de mensonge : la ruse et le mensonge sont considérés dans tout l'Orient comme des vertus cardinales. Des parents, présentant leur fils dans un établissement d'instruction, ne disaient-ils pas, avec enthousiasme, au directeur, afin de le mieux recommander : « Si vous voyiez comme il sait déjà bien mentir ! » Un jour, une petite fille, passablement corrigée de ce défaut dans une école française, avouait à sa maîtresse, avec une ingénuité charmante : « A la maison, papa et maman disent tout le temps des mensonges. »

Sur ce point, les Bulgares cultivés ne le cèdent en rien aux autres Balcaniques, aux Hellènes en particulier. Quelques-uns mentent effrontément. D'une manière générale, on voudrait rencontrer plus de franchise dans leur regard. Faut-il attribuer ce défaut à la dualité de leur nature, tatare et slave? Je ne crois pas, puisque j'ai dit la sincérité des prisonniers. Des Bulgares m'ont expliqué qu'ayant vécu pendant des siècles sous la domination turque, ils ont été habitués à dissimuler. Mais, je le répète, cette tendance à la dissimulation se rencontre moins chez les paysans, ainsi que chez les vieux officiers formés en Russie. Elle n'est pas assez générale pour être attribuée à une cause profonde. Pour ma part, j'en vois assez volontiers la raison dans le fait que les gens instruits sont tous appelés à s'occuper de politique ou d'administration, et que les mœurs politiques et administratives ont gardé jusqu'ici, non seulement en Bulgarie, mais dans les Balcans, leur caractère oriental de corruption et d'hypocrisie, ainsi qu'on le verra plus loin.

Une certaine hypocrisie commence à se laisser observer également dans les mœurs de la société de Sofia. Il se produit, depuis la guerre surtout, dans cette ville, ce que l'on peut constater dans mainte autre capitale, où la dissolution est tenue de se cacher derrière la rigidité des principes extérieurs. Il n'y a pas lieu d'insister, le mal n'ayant pas dépassé le stade individuel, et la crise étant due surtout à la guerre. Dans les campagnes, on signale également un certain relâchement, pendant les hostilités, des mœurs qui étaient autrefois extrêmement sévères et généralement pures. On connaît la coutume qui obligeait, dans certaines régions, une mariée de

la veille à afficher le matin à sa fenêtre, aux yeux du village qui venait contrôler, sa chemise de la nuit. Dans les « *horos* » macédoniens, les jeunes filles forment une chaîne, les jeunes gens une autre. Le jeune homme et la jeune fille qui sont en contact ne se tiennent la main qu'à travers un mouchoir.

J'ai eu entre les mains un document fort curieux, une requête d'un paysan bulgare, dans laquelle celui-ci se plaint du relâchement des mœurs en général, de la pudeur des femmes et de l'honnêteté des hommes en particulier, et fournit au surplus, de la puissance de chicane de la race, une illustration merveilleuse. Sa vache lui avait été volée. Le voleur restait introuvable. « Avant la guerre, disait-il en substance, tout le monde était honnête, et ma vache n'aurait pas été volée. La guerre a dissolu le peuple. Donc, le gouvernement bulgare, qui a déclaré la guerre, et qui n'a rien fait pour lutter contre la perversion croissante, est responsable indirectement du vol de ma vache, et me doit une indemnité ! »

***

Au point de vue politique, le peuple bulgare, nivelé par la longue domination turque, est farouchement, jalousement, étroitement démocratique. Il n'a même pas d'ordres honorifiques, en dehors des distinctions militaires. Il évolue vers une démocratie de plus en plus rigoureuse. C'est un bien ; cela lui évitera des crises graves. C'est peut-être un mal en même temps, car ce peuple souffre surtout d'avoir manqué d'une aristocratie qui sût le représenter à l'étranger. La silhouette, rude et grossière, de *Baï Ganiou* est une charge, comparée au type moyen du Bulgare, pris en lui-même. Mais elle met en un relief éclatant les déficiences de ce type, comparé à son tour au type moyen de l'éducation occidentale.

L'homme politique bulgare — sauf de rares exceptions — manque de souplesse. Certes, au premier abord, il paraît étrangement souple ; il n'est que changeant, et dans des limites assez étroites. Il ne sort pas de son point de vue. Il se rend malaisément compte de ses maladresses, sur lesquelles on attire en vain son attention : il a la manie de les justifier à tout prix. J'en voudrais donner un exemple frappant. Je

le demanderai au discours que fit l'ancien président du Conseil, « le Tigre bulgare », lors de la remise du traité de paix. Il avoue humblement les fautes de la Bulgarie? Oui, mais qu'on le relise, et qu'on dise s'il rompt la « continuité de la politique bulgare ». Tout en condamnant Ferdinand et Radoslavof, il défend en somme le même impérialisme. C'est exactement la même tactique peu profitable que suivait l'an dernier le porte-parole du gouvernement, l'officieux *Écho de Bulgarie.*

Les « partis » politiques sont très nombreux. Il ne faut pas concevoir les partis bulgares — et en général, balcaniques — sur le modèle des partis occidentaux, tels qu'ils existent en France ou en Grande-Bretagne. Ce sont beaucoup plus des clans, à la manière de l'ancienne Rome ou de la Chine contemporaine, des *clientèles* groupées autour d'un chef, ou de plusieurs chefs souvent parents entre eux.

A la veille des élections législatives d'août 1919, on vit les nouveaux partis pousser comme des champignons, dans l'espoir d'avoir un représentant élu grâce à la proportionnelle. Le plus curieux fut celui des « citoyens sans logement », simple groupement de quelques intérêts privés. Même un grand parti comme le parti agrarien eût bien mieux mérité, avant de prendre le pouvoir, le nom de « Ligue agraire ». C'était une véritable « Fédération des agriculteurs », qui prit naissance par réaction contre la politique pure et les intrigues des politiciens autour du pouvoir et de ses bénéfices, et se contenta, au début, d'un programme exclusivement réalisateur et rural.

Les mœurs politiques ont été jusqu'ici, à Sofia, ce qu'elles sont dans les autres capitales des Balcans : orientales. Elles reposaient sur la duplicité et la concussion, le *bakchiche*, selon le terme que les Turcs ont répandu, avec la chose, dans tout l'Orient.

Les « partisans » d'un chef politique attendent de son accession au pouvoir richesses autant qu'honneurs : à nous les grasses prébendes, à nous surtout les bonnes affaires, les gros marchés et les concessions ! Sous le régime de Radoslavof, la concussion fut particulièrement en honneur : Ferdinand donnait l'exemple. Aussi les partis libéraux qui gravi-

taient autour de Radoslavof sont-ils aujourd'hui totalement discrédités dans l'opinion.

Il ne manque pourtant pas, chez les Bulgares, de ministres dont la réputation d'honnêteté n'est même pas attaquée : on en cite notamment au sein des partis « populiste », « progressiste », « agrarien ». Mais les bonnes intentions des ministres ne sont pas toujours respectées par le personnel sous leurs ordres, administratif ou militaire. Ainsi l'éprouva le général Sarrail avec Venizélos parvenu au pouvoir.

Afin de montrer ce qu'on peut attendre de l'ancien personnel dirigeant bulgare, et de mieux faire ressortir le courage du nouveau gouvernement qui depuis huit mois s'efforce de mettre ses actes d'accord avec son idéal de rénovation extérieure et intérieure, je citerai quelques menus faits caractéristiques. Après l'armistice, les plus hautes autorités bulgares circonviennent le général commandant les troupes alliées pour faire rapporter l'arrêt d'expulsion d'une agente allemande, qu'on maria précipitamment à un chef de musique bulgare. Le chef d'état-major, Loucof, fait un jour fournir par la présidence du Conseil à l'état-major du général Chrétien des chiffres d'autant plus ridicules sur l'armement bulgare que la Bulgarie est renommée pour l'excellente organisation de ses services statistiques. C'est ainsi qu'on essayait de faire passer des erreurs de ce genre : 300 000 obus environ au lieu de 3 300 000. Voici maintenant une « manœuvre électorale ». Le 17 août 1919 devaient avoir lieu des élections en Bulgarie. Le 16, le ministère de l'Intérieur télégraphia au préfet de Gumurdjina de répandre en Thrace la nouvelle que, « de source sûre, la Thrace resterait bulgare, y compris Xanti » ! J'ajouterai que les fonctionnaires bulgares se montrent d'autant plus brutaux et de mauvaise foi qu'ils sont plus loin de Sofia. C'était le cas en Thrace, province récemment annexée. C'était le c s, pour d'autres Balcaniques, dans le Banat, la Bessarabie et la Dobroudja.

***

Tel est le peuple bulgare : brave, laborieux, opiniâtre, âpre au gain, chicanier et riche d'avenir, bien que fruste encore. Il

faut, pour le juger sainement, le séparer de ses dirigeants, comme tous les peuples balcaniques. Ceux-ci sont tous, politiquement parlant, des enfants. J'ai trouvé ces peuples — Serbes, Hellènes, Roumains et même Turcs, aussi bien que les Bulgares — meilleurs qu'on ne le dit généralement. Frustes et ignorants, leurs administrations les exploitent honteusement, leurs princes les jettent en hécatombes à leurs ambitions impérialistes. Leurs gouvernements sont loin de représenter toujours la conscience nationale. Le spectacle des luttes intestines de l'Hellade aurait dû instruire les grands chefs des Conseils interalliés. Il ne faut accepter que sous bénéfice d'inventaire les déclarations de leurs gouvernements. Prendre en considération absolue les haines ou les intérêts particuliers de l'un d'eux, c'est maintenir dans les Balcans un état de division et d'injustice qui aboutira, fatalement, à de nouvelles guerres. Or, aux uns on a fait confiance, aveuglément, parce qu'ils avaient été nos alliés ; aux autres, parce qu'ils avaient été nos ennemis, tout fut imputé à crime. Si les Balcaniques avaient été seuls, peut-être seraient-ils parvenus à s'entendre. Mais, a dit Napoléon, « rien de plus impérieux que la faiblesse qui se sent appuyée de la force ». Déjà, les intrigues des grandes puissances n'avaient pas peu contribué, en 1913, à brouiller les cartes.

C'est ce qu'il ne faut pas perdre de vue lorsqu'on parle de l'*impérialisme* bulgare, et même des « félonies » du Cobourg. Il serait aussi difficile de justifier, au point de vue moral, la politique de ce dernier que celle d'un Louis XI, à qui il est tout à fait comparable — avec le succès en moins —. Mais si l'on tient cependant à ne pas faire acte, même envers lui, d'injustice et de partialité, il faut replacer ses trahisons dans le milieu où elles furent commises. Elles n'en seront pas plus belles, et l'exécration de son peuple lui est justement acquise.

Le 29 juin 1913, Ferdinand a donné — au su de son premier ministre, dit la conclusion du volumineux rapport de la Commission d'enquête parlementaire bulgare — l'ordre d'attaquer brusquement les Serbes, sans attendre la décision du tsar de Russie touchant la « zone contestée ». Voilà le fait. Les Bulgares ont essayé de le justifier : leurs alliés, Hellènes et Serbes, avaient, disent-ils, conclu dès le 5 mai 1913 un traité secret pour partager les territoires conquis ; puis, ils

avaient insidieusement occupé, tandis que les Bulgares s'affaiblissaient à Tchadaldja, des régions de la Macédoine qui devaient, aux termes du traité d'alliance de 1912, revenir à la Bulgarie, et ils refusaient de les évacuer. Les Serbes, ajoutent-ils, se disposaient à les attaquer : le roi Pierre avait adressé en juin à ses soldats une proclamation belliqueuse, non datée, mais certainement antérieure à l'attaque bulgare, à laquelle il n'est même pas fait allusion !

Tout cela ne saurait justifier Ferdinand d'avoir répondu à un fait acquis par un acte de violence, ni surtout d'avoir achevé les Serbes en 1915, en trahissant de plus la Russie, libératrice de la Bulgarie. Mais son acte était dans la tradition balcanique. En 1885, ce sont les Serbes qui se jettent sur les Bulgares, après la « révolution » de Filippople et l'union de la Roumélie orientale à la Bulgarie. En 1913, leurs intentions n'étaient pas, semble-t-il, plus pures que celles des Bulgares. Ils auraient été retenus par les sages conseils des ministres de France et de Russie à Belgrade, au moment où le roi Ferdinand était au contraire poussé par l'Autriche. En 1915, après leur longue inaction, les Serbes auraient volontiers réglé son compte à la Bulgarie avant l'attaque allemande. L'Entente préféra marcher par les sentiers épineux de la conciliation, où l'intransigeance serbe fut malheureusement trop longue à convaincre.

En 1913, ce sont les Roumains qui tombent dans le dos de la Bulgarie déjà prise entre deux feux. Ils ont su depuis s'acquérir des titres plus solides à notre sympathie !

En 1896, ce sont les Hellènes qui attaquent les Turcs malgré les grandes puissances qui ne purent les retenir... qu'en arrêtant la poursuite de l'armée turque victorieuse. En 1915, les Hellènes trahissent leur alliée de 1912 et de 1913, malgré un traité formel. En 1916, ils ouvrent leur territoire à l'ennemi, sous la pression des intrigues germaniques. En 1919, les Hellènes avaient massé près de Drama, à la frontière bulgare de Thrace, des divisions et même des corps d'armée. Pourquoi cette accumulation, si évidemment inutile, de pareilles forces? Je l'ignore, mais voici ce que j'ai vu et entendu.

Lorsque le commandement des armées alliées créa, au début d'août 1919, un détachement d'occupation de Thrace, les

Hellènes avaient pris l'initiative d'y détacher aussitôt un officier de liaison, en violation, d'ailleurs, de certaines conventions. Le fait accompli avait été sanctionné. Cet officier de liaison pressa à plusieurs reprises le colonel français, commandant alors le détachement, de laisser pénétrer en Thrace les corps d'armée helléniques. « Cela ne dépend pas de moi, disait le colonel, étonné à juste titre. — Vous plaisantez, répondait l'officier hellène, qu'est-ce qui vous en empêche? C'est vous qui commandez en Thrace. Les Bulgares, surpris, ne pourront résister. (D'ailleurs *vos* troupes les mettraient facilement à la raison.) Et, devant le fait accompli, la Conférence de la Paix s'inclinerait. » Ainsi parlait à Xanti le descendant de l'artificieux Ulysse, au nom des bouillants Ajax de Drama. Le colonel Allié l'avertit alors qu'il donnerait l'ordre de tirer sur tout soldat hellène qui franchirait la frontière. Sans sa droiture et sa fermeté, nous aurions vu les Hellènes rééditer le coup de Ferdinand en 1913, et cette fois sans risque, puisque nous étions là.

*
* *

De même que leurs « félonies », l'« impérialisme » des Bulgares ne doit pas être incriminé, ou simplement étudié, sans être comparé à celui de leurs voisins. Tant que le conquérant osmanli détenait en son pouvoir des terres d'Europe, les États balcaniques n'étaient que des *États en formation*, comme l'Italie au XIXe siècle. Pour eux, *impérialisme* se confond avec *nationalisme*, ou mieux, puisque j'ai fait allusion à l'Italie, avec *irrédentisme*.

Ce développement des nationalismes en impérialismes à visées communes se comprend assez facilement dans les Balcans. Il est des provinces entières sans « nationalité ». Certaines régions ont des éléments ethniques tellement variés et si intimement mélangés, que chacun des États voisins, aveuglé par la fièvre de croissance, ou par la mégalomanie, entasse avec facilité pour transformer ses « prétentions » en « revendications », des Pélions de documents sur des Ossas d'inventions. Histoire ancienne, histoire moderne, histoire religieuse, croyances, mœurs, traditions, folklore, linguistique, phonétique et grammaire comparée, toponymie, statistiques ethnographiques,

que n'appellent-ils tour à tour à la rescousse ! Les nationalités sont tellement « flottantes » dans ces pays, que vingt ans d'administration d'un peuple, voisin par les usages et la langue, sont susceptibles d'en modifier le caractère. C'est ainsi que Niche est aujourd'hui considérée par les Bulgares eux-mêmes comme perdue pour eux. Par contre, la côte orientale de la mer Noire, maquis ethnique semblable à la Thrace et à la Macédoine, avec ses Tatares, ses Turcs et ses nombreux Hellènes, est depuis longtemps parfaitement incorporée à l'État bulgare.

Aucun des « irrédentismes » balcaniques n'est donc absolument sans fondement, ou sans apparence de fondement. Mais ce qui déforme ce sentiment, c'est la manie de l'exagération. Enfants et Orientaux, les peuples balcaniques exagèrent comme nul autre peuple, à ma connaissance, n'en fournit l'exemple. Si nos amis italiens avaient la mentalité de nos alliés les Hellènes, ils réclameraient l'ancien empire romain.

A Belgrade, les dirigeants rêvent de posséder Sofia. Les meilleurs esprits d'Athènes avouent ingénument qu'on doit à la civilisation de la Grèce antique, donc qu'on leur doit à eux, Hellènes modernes, de les aider à reconstituer l'empire de Byzance, « jusqu'au Danube, ou tout au moins jusqu'à la chaîne du Balcan ». La Thrace, jusqu'aux Rodopes et sans Constantinople-Byzance, ce n'est pas assez. Passe pour cette fois, évidemment. Mais patience. La Bulgarie est maintenant si petite...

Témoignons largement aux peuples balcaniques dont le hasard d'une alliance, ou la contrainte et le calcul tardifs ont fait nos alliés, notre reconnaissance pour les services que nous leur avons rendus, mais, de grâce, n'épousons pas leur mentalité. C'est pourtant ce que semblent avoir fait les puissants de Neuilly et de San Remo. Souhaitons que leur indulgence n'aille pas encourager de nouvelles guerres. Ce n'est pas par ignorance qu'ils ont péché. Ils savaient que leur œuvre n'est pas durable, étant souverainement injuste. Ils savaient que la Dobroudja avait été refusée par les Roumains au Congrès de Berlin, en 1878, et que des motifs purement stratégiques avaient poussés ceux-ci, en 1913, à annexer la Dobroudja du Sud ; et qu'en 1919, ils avaient invité Bucarest à s'en-

tendre avec Sofia pour sa rétrocession. Ils savaient que la Macédoine n'est pas serbe, qu'elle n'est guère grecque, mais qu'elle est turque et bulgare ; en pleine guerre du Droit, ils avaient insisté eux-mêmes pour sa cession à la Bulgarie. Ils savent que Tsaribrode est une ville purement bulgare, cédée aux Serbes pour des raisons stratégiques avouées ; que la Thrace est turque, que Dédéagatch aux mains des Hellènes est inutilisable pour les Bulgares, et que Venizélos lui-même en 1913 consentait à laisser Cavalla à la Bulgarie : l'appétit vient en mangeant.

Quant à l'« impérialisme » bulgare, sera-t-il éteint par le traité? Il serait insensé de le croire. Plus que jamais il s'appellera « irrédentisme ». Le peuple est moins indifférent que jadis au sort des provinces pour lesquelles il s'est battu depuis six ans. Il ressent vivement la perte de la Macédoine, celle de la Dobroudja du Sud, et surtout celle de la Thrace, province que lui avait laissée le traité de Bucarest. Il se formera en Bulgarie une organisation thraciote, comme il y a des comités macédoniens et dobroudjistes.

Ces comités, ayant à leur tête des Bulgares « irrédents », émigrés de Macédoine et de Dobroudja, s'occupaient d'installer dans le royaume les réfugiés de ces provinces. Les Macédoniens, au nombre de plusieurs centaines de mille, étaient arrivés à former une fraction appréciable de la population totale. Ils créèrent en Bulgarie une agitation permanente, en partie artificielle, encouragée et soutenue par le gouvernement, et tolérée avec sympathie par la population. J'ai vu se promener librement dans Sofia occupée par les Alliés des chars macédoniens portant, revêtus de leur costume local, des paysans de villes annexées depuis 1913 à la Serbie ou à l'Hellade ! J'ai déjà parlé des drapeaux en deuil représentant les villes bulgares « irrédentes » à des cérémonies *officielles*.

Les Alsaciens-Lorrains étaient certainement, en France, plus discrets dans leurs manifestations patriotiques. Mais aussi n'a-t-on jamais ouï dire à un Français ce qu'on entendait parfois, avant 1915, de vrais Bulgares avouer dans l'intimité, que « ces Macédoniens nous conduiront à notre perte ». C'est que les Macédoniens sont un élément très remuant, plus intelligents, ou mieux plus malins que les Bulgares dont

ils se servaient pour leur ambition, et surtout plus audacieux, plus actifs et plus turbulents. Ajoutons, généralement moins scrupuleux.

L'émigration macédonienne en Bulgarie se divise en trois groupes, dont le nom suffit à indiquer la tendance : les *rattachistes*, les *autonomistes* et les *indépendants*. Ces trois groupes se donnaient la main pour la partie négative de leur programme : que la Macédoine, de population en majorité bulgare, dans les limites du traité de San Stéfano approximativement, ne soit placée sous la domination ni des Turcs, ni des Hellènes, ni des Serbes.

Le gouvernement bulgare, naturellement, avait toujours été « rattachiste ». Le désastre de 1918 ne l'éclaira pas. Longtemps après l'armistice, en dépit de ses protestations de désintéressement auprès du général commandant l'occupation, il était resté rattachiste et continuait à soutenir les chefs de l'agitation macédonienne, les Protoguérof et les Todor Alexandrof, anciens chefs de comitadjis devenus généraux de division, enrichis en eau trouble, éléments dangereux pour l'avenir de la Bulgarie et la paix des Balcans.

Est-ce à dire que le fond même des revendications bulgares ne soit pas plus justifié que celles de nos alliés? Je suis persuadé du contraire. Pour la Dobroudja du Sud, la question ne se pose même pas. Pour la Macédoine, je l'ai parcourue à peu près en tous sens, et voici ce que j'ai constaté, non sans surprises successives, car j'y étais venu plein d'enthousiasme contre les « félons bulgares », et j'eus plusieurs fois la naïveté d'employer quelques mots de serbe pour me faire comprendre des populations. Les Macédoniens commencent au premier village au nord de Salonique — connue en Macédoine sous le nom slave de Soloun. Ils peuplent tout l'intérieur du pays, mélangés à d'importants îlots turcs, à des Coutso-Valaques, des Tsiganes et autres tribus orientales, à des Albanais à l'Ouest. Les Hellènes sont disséminés çà et là, plus nombreux dans les villes, dans la vallée de la Strouma, dans les villages du Sud, entre Costour (Castoria) et Verria. Ils peuplent la côte, et forment une minorité notable à Salonique, ville essentiellement turque et israélite.

Les Macédoniens parlent un dialecte que la mauvaise foi

seule peut empêcher de rattacher aux dialectes bulgares, parfois plus différents l'un de l'autre que du macédonien. Ils ont en commun des caractères qui les distinguent formellement du serbe, tels que la chute des désinences casuelles (il y en a sept en russe et en serbe), et l'article postposé (il n'y a pas d'article du tout en slave. L'article postposé caractérise, de l'Adriatique à la mer Noire, les dialectes albanais, bulgares, et roumains). Ils se rencontrent en outre sur beaucoup d'autres points, notamment l'accentuation, et la disparition de l'infinitif. (Celle-ci caractérise tout le groupe des langues balcaniques : albanais, bulgare, roumain, y compris le romaïque ou grec moderne.) Les interprètes n'interrogeaient pas les déserteurs originaires de Macédoine ou de Thrace autrement qu'en bulgare classique : ils étaient parfaitement compris d'eux, de même que des populations. Mieux encore : il m'est arrivé, en traversant un village dans la haute montagne aux confins de l'Albanie, loin de toutes influences, loin surtout du royaume de Bulgarie, d'entendre un bambin à qui je posais une question en macédonien de la plaine me répondre en pur bulgare.

La plupart des villages possèdent une triple désignation : la turque, la bulgare et l'hellénique. Tantôt c'est le même mot assimilé différemment par chaque langue (Tessaloniqui — Sélanik — Soloun), tantôt ce sont trois noms qui se traduisent l'un l'autre (Yéni-Keuï, Novo-Sélo, Néo-Khorio : en français Bourg-neuf) ; tantôt ce sont des appellations différentes (Bitol-Monastir). La carte reproduit ordinairement les trois formes ; parfois elle se contente d'une seule, différente pour des villages différents (Arménsco, Arméno hor[io]). Les trois noms s'appliquent souvent à trois quartiers du village nettement distincts par la topographie et par la populaton, et il arrive, dans le cas d'agglomérations rapprochées, que les noms de deux villages se chevauchent, un des quartiers du premier village portant dans la langue de sa race la dénomination des autres quartiers du second, et *vice versa*. On a alors devant soi, tantôt deux villages relativement éloignés dont le nom, recueilli au passage auprès d'indigènes de race différente, est le même, tantôt pour un seul et même village deux noms absolument différents, selon la langue dans laquelle

on interroge les habitants. De là une confusion qui explique la variété des statistiques, et qui fut inextricable en maintes circonstances pour nos topographes. Jointe aux inexactitudes trop naturelles de la carte, cette confusion causa des embarras et des erreurs fâcheuses, des contre-marches, par exemple, ou l'arrêt prématuré d'une attaque victorieuse, dans un village pris pour un autre.

Les Macédoniens parlent ordinairement les trois langues, sauf les Turcs, bien entendu. Un fait digne de remarque est que les femmes, confinées au foyer ou à la ferme, ne connaissent fréquemment que la langue employée par les membres de la famille entre eux. Aussi sont-elles plus fidèles gardiennes des traditions.

Quant aux sentiments des populations macédoniennes, leur trait dominant est de savoir se rendre difficiles à découvrir. Comitadjis, tour à tour hellènes, bulgares et serbes, gendarmes turcs, armées aussi variées ont, par leurs intolérances réciproques, habitué les habitants à ne pas se montrer tels qu'ils sont. Les notables de Monastir et d'ailleurs tenaient cachés dans leurs coffres toute une provision de drapeaux panachés : il faut hurler avec les loups ! Cependant, nous sentions une certaine hostilité dans la boucle de la Tcherna, ainsi que dans la vallée de la Strouma, d'où plus d'une famille s'enfuit à notre approche. J'ai constaté aussi qu'un assez grand nombre de familles macédoniennes avaient leurs fils dans l'armée bulgare.

Les aspirations des populations m'ont paru être assez informes au point de vue politique, mais, je l'avoue, il est fort possible que, même après deux ans d'une occupation plutôt bienfaisante, et, qui, en tout cas, avait ramené dans cette province un calme inconnu depuis quinze ans, les habitants, qui la savaient destinée à prendre fin, n'eussent pas l'audace d'exprimer leur volonté. Voici à cet égard une indication assez précieuse. A Florina, petite ville prospère au sud de Bitol (Monastir), des Macédoniens que j'avais fini, après plusieurs mois, par mettre en confiance, me firent confidence un jour qu'ils songeaient à faire une pétition pour demander à former une province autonome sous la sauvegarde des Français ou des Anglais. C'étaient là des nations

riches ; enfin, ils ne seraient plus pressurés ! Mais ils n'osaient pas, de peur, après notre départ, d'en pâtir, en retombant sous le joug hellène. Et, comme je leur recommandais les Hellènes, au titre d'alliés, ils se regardèrent étonnés, hochant la tête, et l'un d'eux, parlant pour les autres, me répondit qu'ils les connaissaient mieux que moi. « Pourquoi? » demandai-je. Il me dévisagea une seconde, puis, défiant, il se tut... Mais je le vois encore, l'œil plein de rage, faire le geste énergique de se serrer la ceinture ! J'ai ouï dire plus tard que les autorités hellènes prenaient à ces laboureurs jusqu'à 40 p. 100 de leur récolte.

En Thrace, où le recensement des autorités militaires françaises en mars accuse 86 000 Musulmans, dont 12 000 Pomaques (anciens Bulgares convertis à l'islamisme), 56 000 Hellènes et 54 000 Bulgares, j'ai entendu formuler, d'une façon nette et consciente, le même vœu qu'en Macédoine, autonomie sous le contrôle des grandes puissances, qui, riches, ne lèveront que des impôts raisonnables, et surtout garantiront la paix intérieure.

Il ne saurait sembler douteux que les gouvernements alliés ont dû avoir connaissance, par leurs services de renseignements, de ces désirs des populations. Ils n'en ont pas tenu plus de compte que des avertissements reçus dès longtemps sur l'aventurier ambitieux qu'était Dénikine. Est-ce qu'ils se soucient si peu de la justice, et du véritable intérêt des peuples dont ils règlent le sort? D'obscurs marchandages remplacent les décisions du bon sens. Il y a tout lieu d'en redouter les suites.

*
* *

Dans des pays semblables, ce ne sont pas les traités qui garantissent l'existence pacifique des populations. C'est l'impulsion des hommes d'État. Ce serait le contrôle de gouvernements dignes de ce nom sur les administrations locales. Et c'est, avant tout, la volonté des gouvernants de rester fidèles aux engagements souscrits. En ce qui concerne le traité bulgare, M. Stamboliïski, qui l'a seul signé à Neuilly, est une personnalité dont le caractère, le passé et les intentions constituent pour l'Entente une véritable garantie.

Avec sa forte carrure, sa tête énergique et son verbe résolu, l'actuel président du Conseil bulgare évoque le type classique de l'orateur populaire. Au bout de dix minutes de conversation dans sa langue, on le voit s'animer devant son interlocuteur comme devant une assemblée. Sa parole devient pressée, les phrases se répètent, martelées par le geste. Le regard ne trahit aucune arrière-pensée. On a devant soi un orateur puissant, tout à sa conviction, et l'exprimant sans détours. Il forme en cela, comme dans le reste, un contraste saisissant avec des politiciens bulgares aussi éloquents, mais dont le regard mobile épie, et dont la parole souple suit les impressions de l'interlocuteur. Avocats ! et qui rendent à leur pays le mauvais service d'inspirer la défiance.

Délaissant les méthodes orientales, dilatoires et ambiguës, chères à ses prédécesseurs, M. Stamboliïski va droit au but, avec l'opiniâtreté des races de paysans. On lit dans l'*Été bulgare* qu'en fait de véritables hommes d'État, la Bulgarie ne possède que M. Guénadief. Il faut lui en reconnaître au moins un second : le nouveau président du Conseil agit à sa manière comme un grand homme d'État. Conscient de sa force, il ne redoute pas ses adversaires politiques divisés. Il n'use pas de ruse avec eux. Il expose avec franchise son programme, l'idéal de la Bulgarie paysanne, décidée à secouer le joug de ses politiciens qui, à travers leurs dissensions intestines, la trompaient, l'exploitaient et la conduisaient à sa perte.

Comprenant les avantages de l'union qui fait la force, selon la maxime reproduite au fronton du Sobranié, il est partisan convaincu de cette grande idée, la réconciliation balcanique ; il veut y consacrer ses efforts, il a lutté contre toutes les tendances politiques qui écartaient son pays de cet idéal. Il a lutté contre Ferdinand de Cobourg, qui sacrifiait l'indépendance de la Bulgarie à la grandeur de l'Allemagne pangermaniste ; emprisonné pendant toute la guerre, il travailla du fond de sa prison, avec d'autres détenus politiques comme lui, à maintenir dans l'opinion publique et dans l'armée un idéal nécessaire : celui de l'indépendance bulgare, qu'étouffait peu à peu le rude joug germanique. Il a toujours marché vers son idéal de paix fraternelle avec la Serbie, avec une telle droiture et un tel élan, que ses adversaires allaient, le jugeant

d'après leur propre bassesse, jusqu'à le calomnier et à l'accuser d'être acquis aux Serbes. Le premier en Bulgarie, il a pris le titre de Yougo-slave.

Fatigué, de même que tout son peuple, des luttes stériles et désastreuses, il estime qu'avant de convoiter le patrimoine des autres, il y a place chez soi pour travailler. Il ne songe qu'à augmenter et affermir le bonheur du peuple par de vigoureuses réformes sociales, à développer l'industrie et le commerce de la petite Bulgarie, telle que l'ont faite cinq ans de guerres.

Il est fort. Les dernières élections lui ont donné près de la moitié des sièges au Sobranié. Il représente si bien la nation, qu'il gouverne avec un cabinet homogène, tiré du seul parti agrarien, et qu'au Sobranié il eut l'appui bénévole des partis les plus sages et les plus sensés, le parti « progressiste », dont le chef fut, jusqu'aux élections, son ministre des Finances, et le parti « Narodniaque », qui lui fournissait jusqu'ici le meilleur ministre des Affaires étrangères qu'il pût trouver à Sofia, M. Madjarof, lequel, sans parler de ses grandes qualités, tranche vivement sur le haut personnel politique des anciens partis, par sa franchise et sa loyauté.

Avec M. Stamboliïski, c'est la fin, pour la Bulgarie, de la politique d'aventures à l'extérieur, et, à l'intérieur, du « régime personnel » de Ferdinand, camouflé en parlementarisme. Le jeune roi Boris, très différent de son père, se fait aimer et apprécier pour ses lumières étendues, sa simplicité et... sa discrétion.

C'est également la fin de la menace communiste, dont le gouvernement a triomphé définitivement il y a quelques mois, sans d'ailleurs essayer d'en faire un instrument de chantage sur l'Entente. Le « parti ouvrier communiste » a eu aux élections de mars dernier 49 sièges au Sobranié sur 229, mais il comptait, lors de son Congrès de mai 1919, sur 20 000 adhérents, 3 ou 4 000 ouvriers proprement dits, et plusieurs milliers de petits propriétaires paysans. En relations suivies avec Moscou, le chef de ce parti avouait lui-même, dans un long rapport adressé à Lénine, que le régime des Soviets prendrait pied très difficilement en Bulgarie, pays de petits paysans propriétaires, et qu'il ne

pourrait y être instauré qu'avec l'appui du dehors, c'est-à-dire quand l'armée rouge, ayant vaincu l'Ukraine et la Roumanie, arriverait sur le Danube.

M. Stamboliïski compte avec raison, pour enrayer le mouvement bolcheviste, sur des réformes radicales, et en somme, révolutionnaires. Celui qui ne travaille pas ne doit pas manger, et le travail va devenir obligatoire. La propriété personnelle ne peut se fonder que sur le travail, et la répartition des biens fonciers va être remaniée, chaque citoyen ne pouvant posséder que ce qu'il cultive lui-même. L'instruction sera de plus en plus obligatoire, et les populations des communes pourront révoquer, par referendum, l'instituteur au-dessous de sa tâche, ou se faisant l'instrument de meneurs politiques.

Ce vaste effort réorganisateur paraît devoir se poursuivre avec succès, malgré l'opposition des partis « bourgeois ». Le danger pour la dictature de M. Stamboliïski, c'est de se voir renverser dans un mouvement populaire que n'est pas sans faire craindre l'injuste cession de Tsaribrode, ville purement bulgare, à la Serbie.

***

Résumons-nous et concluons. Le peuple bulgare a de grands défauts — presque tous balcaniques — et de grandes qualités, qui sont bien à lui. Grâce à ces dernières, il a pu, en trente ans, rattraper et dépasser ses voisins libérés depuis plus longtemps du joug ottoman. Son génie, raisonneur et logique, a transformé, à son image, le slave en une langue analytique, — comme a fait du latin le génie des langues romanes. Il a l'étoffe d'un peuple civilisé. Dans la Fédération balcanique de demain, ou d'après-demain, il tiendra la tête du progrès. C'est un peuple d'avenir.

Le traité de Neuilly-San Remo l'écrase. Virilement, il en accepte les conséquences. Il a répudié les gouvernants trompeurs qui discutent et tergiversent. Il a choisi des hommes d'avenir, et il se remet immédiatement à l'œuvre. Son amour du travail et sa persévérance sont les sûrs garants de son succès.

La France se doit de l'aider dans son effort. Sofia est, je crois bien, la ville d'Europe où proportionnellement on

connaît le plus le français, celle en tout cas où on le sait le mieux. Ce résultat est dû pour une grande part au dévouement actif des écoles religieuses. Je me reprocherais de ne pas leur en rendre ici un hommage impartial, et de taire le nom du Père Gervais-Quénard, le directeur du Collège français de Filippople. Nous pouvons, et nous devons faire que les Bulgares ne se détournent pas de la France, où leurs étudiants accouraient naguère en si grand nombre.

La politique pacifique de M. Stamboliïski les rapprochera d'ailleurs de nous en les rapprochant des Serbes. Ce dernier rapprochement, comme l'a signalé un correspondant du *Temps*, l'ardent slavophile qu'est M. Ch. Rivet, peut s'effectuer avec une rapidité imprévue : aucun intérêt *essentiel* ne sépare les Bulgares des Serbes. Ceux-ci pourront finalement, sinon revenir pour la Macédoine à l'accord de 1912 ou à leurs concessions de 1915, du moins accorder l'autonomie de cette province, pour se réconcilier avec leurs voisins. Certaines raisons puissantes les y poussent, les unes d'ordre extérieur, les autres d'ordre intérieur.

A peine effectué, ce rapprochement fera éclater l'*absurdité géographique* des décisions de Neuilly-San Remo, qui privent de ses débouchés naturels sur la mer Égée tout l'arrière-pays, de l'Albanie à la mer Noire, c'est-à-dire tout l'intérieur de la péninsule balcanique, jusqu'au Danube.

Politiquement, ces pays devront se retourner soit, en suivant le Danube, vers les Empires Centraux, soit, par la mer Noire, vers la Russie, qui reste, malgré son éclipse passagère, la grande inconnue de demain, la protectrice naturelle des petits États slaves et *la seule grande puissance, désormais, aux portes de Constantinople.*

Ces considérations n'échappent à personne. Est-il vrai qu'à San Remo elles ont dû passer au second plan, à cause des intérêts promis par les Hellènes aux Anglais dans les tabacs de la Thrace?

Réglée sans la Bulgarie ni la Russie, la « Question d'Orient » n'est pas close.

LOUIS BRUN

Le gérant : ED. PAUPHILET.

LIVRES NOUVEAUX

LE PLAN XVII

par ***.

On n'a point oublié les intéressants articles parus il y a quelques mois sur la conception et l'exécution du Plan XVII. L'auteur vient de les publier en volume. Il y a joint une carte d'ensemble, qui facilite l'intelligence des opérations. Il a donné un peu plus d'ampleur à ses conclusions. Enfin, sa préface justifie l'impression qu'avait fait naître, dans l'esprit des lecteurs, sa thèse et la richesse de sa documentation : il a disposé de documents de toute première main; peut-être même a-t-il reçu des renseignements, voire des directives verbales. C'est dire la valeur officielle de l'exposé que la *Revue de Paris* a présenté au public.

PERNETTE EN ESCAPADE

par **Charles Foley.**

Pernette est une jeune fille hardie, émancipée, presque extravagante, et charmante tout de même. Le coup de tête, ou plutôt le coup de cœur, par lequel elle engage sa vie, lui réussit, et le bonheur parfait couronne finalement l'idylle aventureuse que M. Charles Foley nous conte avec l'agrément et la légèreté d'exécution qu'on lui connaît. La morale de ce joli livre paraît être que « l'amour serait terre à terre si l'amoureux, pratique autant que prudent, se méfiait de l'héroïsme et si l'amoureuse se gardait d'exiger l'impossible ». En un mot, le bonheur est une folie qui tourne bien. Voilà une thèse séduisante.

LES FINANCES BRITANNIQUES

par **Georges Lachapelle.**

On se souvient du livre de M. Lachapelle sur les *Finances françaises pendant la guerre*. L'auteur a continué ses enquêtes. Il les a fait porter sur les finances de notre puissant allié. Ses amis de Londres lui ont facilité les recherches ; il a lu avec soin les nombreux ouvrages anglais publiés, depuis le début de la guerre, sur le même sujet. Sa compétence personnelle a su tirer profit de cette abondante documentation. Ainsi le public français pourra se rendre compte de la souplesse et de la solidité de la machine financière anglaise : mécanisme du crédit, des banques et du change extérieur, moyens de Trésorerie et Emprunts, inflation monétaire et hausse des prix, tout est présenté avec ordre, simplicité et clarté.

LA MACHINE HUMAINE

par **Edmond Bolot.**

M. le sous-intendant militaire Bolot vient de publier un livre bien curieux. Il ne nous promet rien moins que de nous assurer une longévité merveilleuse, si nous voulons être assez raisonnables pour nous refuser à l'ingestion de matières minérales. Le calcaire, en effet, n'est bon qu'à former l'ossature. Chez l'adulte, il n'a plus d'emploi, et vogue dans l'organisme pour trouver une issue. D'où les maladies organiques dont souffre la pauvre humanité. « Et voilà pourquoi votre fille est muette. » Aussi bien, M. Bolot a-t-il pour le corps médical à peu près les sentiments de Molière.

LA RÉPUBLIQUE ARGENTINE

par **Pierre Denis.**

Ce livre est une étude, entreprise après trois années de voyages continus, sur la mise en valeur de la République Argentine. L'auteur examine les étapes de la colonisation, conditionnées par la nature du sol et par le climat ; il suit dans chacune des régions naturelles le développement d'une forme originale de l'activité économique, et la transformation d'un pays récemment encore à demi sauvage, en un État moderne, aux voies de communication rationnellement développées, au peuplement rapide. Cette première étude d'ensemble sur l'Argentine, qui est un pays neuf au point de vue scientifique comme au point de vue économique, fait honneur à la science française, et s'imposera longtemps à tous ceux — historiens, géographes ou économistes — qui s'occuperont du Sud-Amérique.

LA VÉRITABLE JEANNE D'ARC

par **Jules d'Auriac.**

Il est en histoire des problèmes privilégiés, qu'aucune recherche n'épuise. Les esprits et les styles les plus divers s'exercent sur eux, et il reste toujours un mot à dire. Jeanne d'Arc est de ceux-là. Aussi ne peut-on croire, malgré le titre choisi, que M. d'Auriac ait prétendu mettre le point final. En tout cas, son livre séduit et persuade presque : Jeanne est une femme de génie qu'anima une ambition virile, et dont un parti vaincu accueillit les services, pour l'*essayer*. Pas de miracle, ni de Dieu, ni de patriotisme. M. d'Auriac n'a voulu que narrer les prouesses, la prison et la mâle fin du capitaine Jeanne d'Arc.

LA REVUE DE PARIS

Paraît le 1er et le 15 de chaque mois

PRIX DE L'ABONNEMENT

	UN AN	SIX MOIS	TROIS MOIS
PARIS, SEINE ET SEINE-ET-OISE.	80 »	41 »	21.50
DÉPARTEMENTS ET COLONIES FRANÇAISES.	86 »	44 »	23 »
ÉTRANGER.	92 »	47 »	24.50

PRIX DE LA LIVRAISON : 4 fr. 50

On s'abonne à la Revue de Paris, 3, *rue Auber, dans toutes les librairies et dans tous les bureaux de poste de France et de l'Étranger.*

Sans aucuns frais supplémentaires, la Revue de Paris *est fournie rognée aux abonnés qui en font la demande.*

Les abonnements partent du 1er *ou du* 15 *de chaque mois.*

Les mandats ou valeurs à vue doivent être adressés à la Revue de Paris, 3, *rue Auber.*

Les annonces sont reçues à la **Société Nouvelle de Publicité,** 11, *boulevard des Italiens, Paris.*

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par la Revue de Paris *sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Hollande.*

La première Table Décennale (1894-1903) *est mise en vente au prix de* 2 *fr.* 50.

POCHY, imprimeur de la *Revue de Paris*, 85 bis, faubourg Saint-Honoré, Paris.